

GEORGE R.R.
MARTIN
LE TRÔNE
DE FER

L'INTÉGRALE 4



GAME OF THRONES™

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT AUX USA DIFFUSÉE PAR HBO

Pygmalion}}

GAME OF THRONES™

LA SÉRIE ÉVÉNEMENT ISSUE DES LIVRES
A SONG OF ICE AND FIRE DE GEORGE R.R. MARTIN

GEORGE R.R.
MARTIN
LE TRÔNE
DE FER

L'INTÉGRALE 4

George R.R. Martin, scénariste et producteur au cinéma et à la télévision de nombreux films et feuilletons, est également l'auteur chevronné de cinq romans à succès. Le premier tome de la série Le Trône de fer, accueilli avec enthousiasme par la presse unanime aux États-Unis, a obtenu en 1997 le prestigieux prix Locus. La série est en cours d'adaptation télévisée.

Traduit de l'américain par Jean Sola.

Un phénomène éditorial, doublé d'une réussite littéraire. Auteur demiurge, George R.R. Martin a bâti sa fresque sur un terrain original... Tout le génie du romancier est d'avoir fait basculer la fantasy dans l'âge adulte et d'avoir su offrir à notre époque ambiguë une épopée qui l'est tout autant.

Thomas Mahler, *Le Point*

Loin des clichés et des facilités du genre médiéval fantastique, Le Trône de fer se hisse sans peine au niveau de la meilleure littérature par la profondeur psychologique des personnages, la richesse de l'univers narratif et une intrigue haletante qui ne laisse guère de répit.

Stanislas Tarnowski, *Monde et Vie*

Pygmalion 

LE TRÔNE
DE FER

DU MÊME AUTEUR

Le Trône de Fer

1. Le Trône de Fer
2. Le Donjon rouge
3. La Bataille des rois
4. L'Ombre maléfique
5. L'Invincible Forteresse
6. Les Brigands
7. L'Épée de feu
8. Les Noces pourpres
9. La Loi du régicide
10. Le Chaos
11. Les Sables de Dorne
12. Un festin pour les corbeaux
13. Le Bûcher d'un roi
14. Les Dragons de Meereen
15. Une danse avec les dragons

Hors série

Le Chevalier errant *suivi de* L'Épée lige

GEORGE R.R. MARTIN

LE TRÔNE DE FER

L'intégrale 4

roman

Traduit de l'américain par Jean Sola

Pygmalion 

Titre original :
A FEAST FOR CROWS

Cet ouvrage a paru en langue française sous les titres
suivants :
Le Chaos, Paris, 2006
Les Sables de Dorne, Paris, 2006
Un festin pour les corbeaux, Paris, 2007
réunis ici en un seul volume sous le titre : *Le Trône de fer*,
l'intégrale 4

Texte intégral

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2005, by George R.R. Martin.

© 2013, Pygmalion, département de Flammarion, pour la présente
édition.

ISBN 978-2-7564-0841-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Stephen Boucher, magicien de Windows,
dragon de DOS, sans lequel ce livre
aurait été écrit à la craie.*

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Maison Targaryen (le dragon)

Le prince Viserys, héritier « légitime » des Sept Couronnes, tué par le *khal* dothraki Drogo, son beau-frère

La princesse Daenerys, sa sœur, veuve de Drogo, « mère des Dragons », prétendante au Trône de Fer

Maison Baratheon (le cerf couronné)

Le roi Robert, dit l'Usurpateur, mort d'un « accident de chasse » organisé par sa femme, Cersei Lannister

Le roi Joffrey, leur fils putatif, issu comme ses deux puînés de l'inceste de Cersei avec son jumeau Jaime. Assassiné lors de ses noces avec Margaery Tyrell

Le roi Tommen, huit ans, successeur de son frère tant sur le trône qu'en qualité de « promis » auprès de la veuve

La princesse Myrcella, envoyée à Dorne comme fiancée du jeune prince Trystan, dans le but de resserrer l'alliance avec les Lannister

Lord Stannis, seigneur de Peyredragon, et lord Renly, seigneur d'Accalmie, tous deux frères de Robert et prétendants au trône, le second assassiné par l'intermédiaire de la prêtresse rouge Mélisandre d'Asshai, âme damnée du premier ; lequel, après sa défaite sur la Néra, s'est décidé

à gagner le Mur pour y combattre les sauvageons, les Autres et reconquérir le royaume grâce à cette politique

Maison Stark (le loup-garou)

Lord Eddard (Ned), seigneur de Winterfell, ami personnel et Main du roi Robert, décapité sous l'inculpation de félonie par le roi Joffrey

Lady Catelyn (Cat), née Tully de Vivesaigues, sa femme, assassinée lors des « noces pourpres » de son frère avec Roslin Frey. « Ressuscitée » à l'insu de tous par le prêtre rouge Thoros de Myr, féal de lord Béric Dondarrion et de ses prétendus « brigands »

Robb, leur fils aîné, devenu, du fait de la guerre civile, roi du Nord et du Conflans, assassiné comme sa mère aux Jumeaux par leurs hôtes à la veille de la reconquête de Winterfell sur les envahisseurs fer-nés

Brandon (Bran) et Rickard (Rickon), ses cadets, présumés avoir péri assassinés de la main de Theon Greyjoy

Sansa, sa sœur, retenue en otage à Port-Réal comme « fiancée » du roi Joffrey puis mariée de force à Tyrion Lannister. Mêlée à son insu au régicide (dont on la soupçonne à tort, comme son mari), s'est enfuie la nuit même du Donjon Rouge pour le Val d'Arryn, grâce à lord Petyr Baelish, dit Littlefinger, également instigateur du meurtre

Arya, son autre sœur, qui n'est parvenue à s'échapper, le jour de l'exécution de lord Eddard, que pour courir depuis désespérément les routes du royaume, tour à tour captive des Braves Compains, des « brigands », de Sandor Cle-gane qui n'aspire à son tour qu'à la rançonner, puis pour s'embarquer à destination de Braavos, sur l'autre rive du détroit

Benjen (Ben), chef des patrouilles de la Garde de Nuit, réputé disparu au-delà du Mur, frère d'Eddard

Principaux personnages

Jon le Bâtard (Snow), fils illégitime, officiellement, de lord Starket et d'une inconnue ; expédié au Mur et devenu là aide de camp du lord Commandant Mormont. Passé sur ordre aux sauvageons, leur a finalement faussé compagnie pour prévenir la Garde de Nuit et prendre part à la défense de Châteaunoir. Elu depuis lord Commandant, se trouve en tant que tel harcelé par les exigences inacceptables de Stannis et menacé de voir ses rares concessions passer à Port-Réal pour autant de preuves de complicité

Maison Lannister (le lion)

Lord Tywin, seigneur de Castral Roc, Main du roi Joffrey. Assassiné par son propre fils, Tyrion

Kevan, son frère (et acolyte en toutes choses)

Jaime, son fils, dit le Régicide pour avoir tué le roi Aerys Targaryen le Fol, membre puis lord Commandant de la Garde Royale et amant de sa sœur, la reine Cersei. Fait prisonnier par Robb Stark lors de la bataille du Bois-aux-Murmures, n'a été élargi de son cachot de Vivesaigues par lady Catelyn que contre la promesse qu'il lui ferait restituer ses filles, Sansa et Arya

Tyrion le nain, dit le Lutin, son second fils, ex-Main du Roi, Grand Argentier pour l'heure et mari malgré lui de Sansa Stark. Inculpé de régicide et de parricide, en dépit de son innocence, et condamné à mort pour le meurtre de son neveu Joffrey. Délivré par son frère, a tué leur père avant de s'enfuir

Maison Tully (la truite)

Lord Hoster, seigneur de Vivesaigues. A fini par mourir après une interminable agonie

Edmure, son fils, retenu captif aux Jumeaux par son beau-père Frey depuis les « noces pourpres »

Catelyn (Stark), sa fille aînée

Lysa, sa cadette, meurtrière de son premier mari, Jon Arryn, puis épouse en secondes noces de son amour de jeunesse et complice Littlefinger, qui l'a assassinée à son tour

Brynden, dit le Silure, oncle des trois précédents. Assiégé pour l'heure dans Vivesaigues

Maison Tyrell (la rose)

Lady Olenna Tyrell, dite la reine des Epines, meurtrière « directe » du roi Joffrey

Lord Mace Tyrell, son fils, sire de Hautjardin, passé dans le camp Lannister après la mort de Renly Baratheon

Lady Alerie, sa femme

Willos, Garlan (dit le Preux), Loras (dit le Chevalier des Fleurs, et membre de la Garde Royale), leurs fils

Margaery, veuve successivement de Renly Baratheon puis du roi Joffrey, leur fille, désormais promise à Tommen Baratheon

Maison Greyjoy (la seiche)

Lord Balon Greyjoy, sire de Pyk, autoproclamé roi des Iles de Fer et du Nord après la chute de Winterfell. Victime d'une tornade on ne peut moins naturelle. Mort qui ouvre une succession houleuse entre :

– Euron (dit le Choucas), inopinément reparu après une longue absence ; Victarion, amiral de la flotte de Fer ; Aeron (dit Tifs-Trempe), ses frères

– Asha, sa fille, qui s'est emparée de Motte-la-Forêt

– et Theon, son fils, ancien pupille de lord Eddard, preneur de Winterfell et « meurtrier » de Bran et Rickon Stark, réputé mort mais à présent captif du bâtard Bolton

Maison Martell (le soleil transpercé d'une lance)

Le prince Doran, dont la sœur Elia, femme de Rhaegar Targaryen, fut assassinée avec ses enfants par les sbires des Lannister lors du sac de Port-Réal, dix-sept ans plus tôt

Ariane, héritière présomptive de la principauté, sa fille aînée

Quentyn et Trystan, ses fils

Le prince Oberyn, son frère, dit la Vipère Rouge, récemment tué en duel par Gregor Clegane, alias la Montagne

Les « Aspics des Sables », notamment Tyerne, Obara, Nyméria, filles bâtarde du précédent

Maison Bolton (l'écorché)

Lord Roose Bolton, sire de Fort-Terreur, vassal de Winterfell, veuf sans descendance légitime et remarié récemment à une Frey, Walda la Grosse

Ramsay, son bâtard, alias Schlingue, responsable, entre autres forfaits, de l'incendie de Winterfell, promis à la pseudo-Arya Stark inventée par Tywin Lannister

Maison Mervault

Davos Mervault, dit le chevalier Oignon, ancien contrebandier repenté passé au service de Stannis Baratheon et devenu son homme de confiance, sa « conscience » et son conseiller officieux. Désormais sa Main, contrebalance de toutes ses forces l'influence « démoniaque » de Mélisandre et de son Maître de la Lumière

Dale, Blurd, Matthos et Maric (disparus durant la bataille de la Néra), Devan, écuyer de Stannis, les petits Stannis et Steffon, ses fils

Maison Tarly

Lord Randyll Tarly, sire de Corcolline, vassal de Haut-jardin, allié de lord Renly puis des Lannister

Samwell, dit Sam, son fils aîné, froussard et obèse, dés-hérité en faveur du cadet, Dickon, et expédié à la Garde de Nuit, où il est devenu l'adjoint de mestre Aemon (Targaryen), avant de suivre l'expédition de lord Mormont contre les sauvagions. « Passeur » au-delà du Mur de Bran Stark parti pour le nord avec ses compagnons Reed et Hodor en quête de la corneille à trois yeux

Maison Torth

Essentiellement illustrée par Brienne, « la Pucelle de Torth », fille unique de lord Selwyn, l'Etoile du Soir. Amoureuse du roi Renly, au meurtre magique duquel elle a assisté, impuissante, ce qui ne l'en a pas moins fait accuser, soupçonner au mieux. Sauvée par lady Catelyn Stark qui lui a confié la tâche de ramener Jaime Lannister à Port-Réal, sous condition qu'il lui fasse restituer ses filles. La force des choses l'empêchant de tenir sa promesse, Jaime a confié à Brienne le soin de rechercher Sansa (Arya passe pour morte) et de la protéger coûte que coûte contre la vindicte de Cersei.

PRÉLUDE

« Des dragons... », fit Mollander. Il ramassa par terre une pomme toute ridée puis se mit à la faire sauter d'une main dans l'autre.

« Lance donc la pomme », lui intima le Sphinx, Alleras, d'un ton pressant. Il extirpa de son carquois une flèche qu'il encocha sur la corde de son arc.

« Ça me botterait bien, moi, d'en voir un, de dragon. » Ses joues rebondies signalaient Roone comme le benjamin du groupe. Deux ans le séparaient encore de l'âge viril. « Même que ça me botterait vachement. »

Et moi, ce qui me botterait le plus, ce serait de dormir dans les bras de Rosie, songea Pat. Il en avait des fourmis incessantes dans les fesses sur son banc. Il se flattait de l'espoir que, d'ici au lendemain matin, la fille lui appartenait bel et bien. Je l'emmènerai à cent lieues de Villevieille, par-delà le détroit, dans quelque une des Cités libres. Celles-ci ne possédant pas de mestres, il s'y voyait déjà bien peinarde, à l'abri de la moindre dénonciation.

De derrière des volets clos au premier étage lui parvenaient nettement les rires d'Emma, mêlés aux intonations plus graves du client qu'elle s'affairait à faire jouir. Doyenne des garces à toutes mains de *La Chope à la plume d'oie*, sa quarantaine bien tassée ne l'empêchait pas de

rester somme toute avenante dans le genre plutôt ron-douillard. Rosie, sa fille, venait, elle, tout juste, à quinze ans, de connaître la floraison. Son pucelage, avait décrété la mère, coûterait la bagatelle d'un dragon d'or. Pat avait eu beau mettre de côté neuf cerfs d'argent et une tripotée de liards de cuivre en étoiles et de sous, ses affaires n'en étaient pas plus avancées. Se débrouiller pour décrocher un dragon véritable aurait mieux amélioré ses chances qu'économiser pièce à pièce assez de billions pour le métamorphoser finalement en or.

« Tu es venu trop tard au monde pour les dragons, gamin », reprit Armen l'Acolyte à l'adresse du petit Roone. Par la vertu de la lanière de cuir qui lui ceignait le col et sur laquelle étaient enfilés des anneaux d'étain gris, d'étain blanc, de plomb et de cuivre, Armen avait, selon la manie de ses pairs, tendance à se figurer que les novices ne portaient en guise de cervelle entre les épaules qu'un crâne farci de rutabaga. « Le dernier d'entre eux s'est éteint pendant le règne du troisième roi Aegon.

— Le dernier de *Westeros*, objecta mordicus Mollander.

— Alors, tu la lances, oui, cette pomme ? » s'impativa derechef Alleras. Un beau jouvenceau, c'était, leur Sphinx. Et la coqueluche de toutes les serveuses de la gargote. Rosie elle-même lui pelotait parfois le bras lorsqu'elle lui versait son pinard, ce qui contraignait Pat à grincer des dents tout en affectant de ne s'apercevoir de rien.

« Le dernier dragon de *Westeros fut* le dernier dragon, maintint Armen d'un ton sans réplique. C'est de notoriété publique.

— La *pomme* ! intima Alleras. À moins que tu prétendes la bouffer ?

— Voilà. » Traînant son pied bot, Mollander aventura un sautillement suivi d'une brusque pirouette et balança la pomme d'un revers de main dans les brumes qui s'appesantissaient sur les flots de l'Hydromel. N'eût

été son infirmité, il aurait été chevalier, à l'instar de son père. La vigueur de ses bras massifs et la puissance de sa carrure le lui auraient amplement permis, comme l'attesta l'essor fulgurant de la pomme au diable vauvert...

... Moins fulgurant toutefois que celui de la flèche qui siffla à ses trousses, une flèche en bois doré longue de trois pieds qu'empennaient des plumes écarlates. Pat ne la vit pas rattraper la pomme, mais le bruit suffit à l'édifier : l'écho de la rive opposée répercuta un *plof* mou talonné par un *plouf* aux éclaboussures distinctes.

Mollander émit un sifflotement. « En plein cœur. Fascinant. »

Moitié moins que Rosie. Pat adorait ses yeux noisette, ses seins en boutons, tout comme la manière dont elle lui souriait chaque fois qu'elle l'apercevait. Il adorait les fossettes qui creusaient ses joues. Il arrivait qu'elle vienne servir nu-pieds, de manière à jouir du moelleux de l'herbe et, ça aussi, il adorait. Il adorait le frais parfum de propreté qui émanait d'elle et la façon dont ses cheveux bouclaient derrière ses oreilles. Il adorait même ses orteils. Un soir, elle l'avait autorisé à jouer avec eux en lui massant les pieds, et il s'était complu à la faire constamment glousser en inventant tour à tour pour chacun une petite histoire drôle.

Peut-être serait-il en définitive plus pertinent de rester de ce côté-ci du détroit. Grâce à l'acquisition d'un âne avec ce qu'il avait d'économies, lui et Rosie se trouveraient à même de le partager pour monture au cours de leurs balades aux quatre coins de Westeros. Tout indigne que mestre Ebrose le considérait de se hausser jusqu'à l'anneau d'argent, Pat n'en savait pas moins rabouter un os et poser des sangsues pour traiter la fièvre. On lui saurait gré de ce genre de soins, dans le petit peuple. Et s'il arrivait à apprendre à couper les cheveux et à raser les barbes, rien ne s'opposerait à ce qu'il se fasse même barbier. *Ça serait*

suffisant, se dit-il, *dans la mesure où Rosie m'accompagnerait*. Rosie résumait tout ce qu'il avait de désirs au monde.

Il n'en était pas toujours allé de la sorte. Autrefois, il avait rêvé de tenir le rôle de mestre dans un château, d'entrer au service de quelque seigneur libéral et qui, l'honorant pour sa science, le doterait d'un beau palefroi blanc en récompense de son insignité. Il se voyait d'avance chevaucher d'un air tellement altier, tellement noble, et condescendre des sourires au vulgaire qu'il dépasserait en chemin...

Un soir, dans la salle commune de *La Chope à la plume d'oie*, sa deuxième pinte de cidre abominablement corsé l'avait même induit à se gargariser qu'il ne resterait pas éternellement un simple novice. « Quelle merveilleuse lucidité ! lui décocha Leo la Flemme. C'est en ex-novice, effectivement, que tu finiras gardeur de cochons. »

Pat vida sa chopine jusqu'à la lie. Les torches qui l'éclairaient transformaient à cette heure tardive la terrasse de *La Chope à la plume d'oie* en un îlot de lumière paumé dans un océan de brouillards. Loin vers l'aval, les feux de veille de la Grand-Tour surnageaient dans la nuit poisseuse comme une vague lune orange, mais le halo de leur lueur ne contribuait guère à le réconforter.

L'alchimiste aurait déjà dû être là, maintenant... Le bougre ne s'était-il livré qu'à une méchante blague, ou bien lui était-il arrivé quelque chose ? Les chances tournant à l'aigre, voilà qui ne serait certes pas une nouveauté pour Pat. Il s'était autrefois considéré comme un gros veinard quand on l'avait choisi pour aider le vieil archimestre Walgrave à soigner les corbeaux, sans se douter une seconde qu'à cette tâche ne tarderaient pas à s'ajouter celles de trimbaler les repas du bonhomme, de lui faire sa toilette chaque matin et de décrotter ses appartements. Quant à l'art de la corbellerie, ce n'était qu'un cri là-dessus à la Citadelle, Walgrave l'avait oublié plus sûrement que ne

l'avaient jamais connu la plupart des mestres, et Pat ne s'était bercé de réussir au moins à décrocher un maillon de fer noir que pour s'aviser que cette modeste ambition même excédait les capacités de son mentor. En fait, celui-ci ne restait archimestre qu'à titre honoraire et purement nominal. Plus rien ne subsistait de ses éminentes qualités antérieures, aujourd'hui, ses robes dissimulaient de façon presque permanente la marinade immonde des sous-vêtements, et, il y avait à peu près six mois, des acolytes l'avaient découvert dans la bibliothèque en train de chialer, totalement incapable de retrouver le chemin de son propre logis. De sorte que c'était désormais mestre Gormon qui le suppléait sous le masque de fer, ce même Gormon par qui Pat s'était vu accuser de vol.

Du sein du pommier qui jouxtait la rivière, un rossignol se mit à chanter. C'étaient délices que d'entendre ses vocalises, répit bienvenu après une interminable journée d'allées et venues parmi les criaileries teigneuses des corbeaux et leurs sempiternels *croâ croâ*. Les bestioles blanches connaissaient son nom et se le marmonnaient tant et tant les unes les autres dès qu'elles l'entr'apercevaient : « *Pat, Pat, Pat* », qu'il en aurait à la fin volontiers sangloté. La taille de ces volatiles et leur plumage immaculé faisaient l'orgueil d'Archimestre Walgrave. À tel point qu'à sa mort il entendait se faire à tout prix boulotter par eux. Toutefois, Pat leur prêtait plus ou moins l'intention de vouloir l'intégrer lui-même à ces fines agapes.

Peut-être était-ce par la faute du cidre abominablement corsé – Pat n'était pas venu pour boire en ces lieux mais, outre qu'Alleras y payait la tournée pour célébrer son maillon de cuivre, les remords l'avaient assoiffé –, les trilles du rossignol paraissaient ressasser : *Or pour fer, or pour fer, or pour fer*. C'était d'une étrangeté d'autant plus troublante que tels étaient précisément les termes employés par l'étranger le soir où Rosie les avait mis en relations tous

deux. « Qui êtes-vous donc ? » s'était enquis Pat, à quoi l'autre avait répondu : « Un alchimiste. Je sais changer le fer en or. » Et, là-dessus, la pièce était apparue dans sa main, faisant des entrechats d'une phalange à l'autre, le jaune de l'or scintillant doucement à la flamme de la chandelle. À l'avant s'y voyait un dragon tricéphale, au revers la physionomie de quelque roi défunt. *Or pour fer*, se ressouvint Pat, *pourras-tu faire un change plus avantageux ? Est-ce que tu la veux, ta belle ? Est-ce que tu l'aimes ?* « Je ne suis pas un voleur », avait-il répliqué au type qui se qualifiait lui-même d'alchimiste. « Je suis un novice de la Citadelle. » L'autre s'était contenté d'incliner la tête en disant : « S'il advenait que tu te ravises, je serai de retour ici dans trois jours avec mon dragon. »

Les trois jours s'étaient écoulés. Pat était revenu à *La Chope à la plume d'oie* sans trop savoir encore ce qu'il était mais, en lieu et place de l'alchimiste, c'est Mollander et Armen qu'il y avait trouvés en compagnie du Sphinx, et avec Roone à la remorque. Ne pas se joindre à eux aurait éveillé des soupçons.

La Chope à la plume d'oie ne fermait jamais. Cela faisait six cents ans qu'elle se dressait dans son île de l'Hydromel, et elle n'avait pas une seule fois clos ses portes à la clientèle. Malgré sa haute façade de bois qui tendait à piquer du nez vers le sud comme il arrivait quelquefois aux novices de le faire sur leurs consommations, Pat escomptait que l'établissement continuerait à se tenir toujours là six cents ans de plus et à débiter son cidre abominablement corsé, son picrate et sa bière aux riverains comme aux gens de mer, aux forgerons comme aux chanteurs, aux prêtres comme aux princes et comme aux novices et aux acolytes de la Citadelle.

« Villevieille n'est pas le monde », déclara Mollander d'une voix beaucoup trop forte. Il était fils de chevalier et aussi rond qu'il était possible de l'être. Depuis que lui était

parvenue la nouvelle du décès de son père sur la Néra, il s'était mis à se soûler presque tous les soirs. Même à Ville-vieille, si loin qu'on fût de la zone des batailles et bien à l'abri derrière ses remparts, la Guerre des Cinq Rois avait chamboulé tout le monde... Et ce en dépit des affirmations péremptoires d'Archimestre Benedict selon lequel il n'y avait jamais eu de guerre à cinq rois, puisque Renly Baratheon s'était fait tuer avant que Balon Greyjoy ne se coiffe d'une couronne.

« Mon père répétait constamment que le monde était plus vaste que n'importe quel château seigneurial, poursuivait Mollander. Les dragons doivent être le moindre des trucs qui risqueraient d'époustoufler un visiteur à Quarth comme à Asshaï et à Yi Ti, des trucs dont nous n'avons jamais seulement rêvé par ici. Toutes ces histoires de matelots...

— ... sont des histoires racontées par des matelots, l'interrompit Armen. Par des *matelots*, mon cher Mollander. Redescends faire un tour aux docks, et je te parie que tu tomberas sur des matelots qui te causeront des sirènes qu'ils ont baisées, voire de la façon dont ils ont passé une année entière dans les entrailles d'un poisson.

— Et tu t'y prends comment, toi, pour savoir si bien qu'ils n'en ont rien fait ? » Mollander partit boquillonner sourdement dans l'herbe en quête de nouvelles pommes. « Te faudrait y être toi-même, dans les entrailles du poisson, pour jurer qu'ils ne s'y trouvaient pas. Un seul matelot qui te débagoule une histoire, ouais, bon, ça peut prêter à rigoler, mais quand des rameurs débarqués de quatre bâtiments distincts te servent exactement la même en quatre langues différentes, eh bien, là...

— Leurs récits ne sont justement *pas* identiques, maintint Armen. Des dragons à Asshaï, des dragons à Quarth, des dragons à Meeren, des dragons dothraki, des dragons

libérant des esclaves... Chacune de ces versions diffère de la précédente.

— Rien que par certains détails. » Mollander se butait de plus en plus, sitôt qu'il picolait. Sans compter que, même à jeun, c'était une fameuse tête de mule. « Ils sont unanimes à parler de *dragons*, ainsi que d'une jeune reine belle à couper le souffle. »

En fait de dragons, le seul et unique dont Pat eût cure était en or jaune. Qu'avait-il bien pu arriver à l'alchimiste ? *Le troisième jour. Il avait dit qu'il serait là le troisième jour.* « Je ne suis pas un voleur », lui avait affirmé Pat, mais la seule vue de ce dragon qui miroitait, qui déambulait sous son nez, valsait...

« Il y a une autre pomme à côté de ton pied, claironna Alleras à l'adresse de Mollander, et j'ai encore deux flèches dans mon carquois.

— Va te faire foutre, avec ton carquois. » Mollander se baissa pour rafler la pomme à terre puis la brandit. « Elle est véreuse, celle-ci », geignit-il, mais il la lança néanmoins. La flèche frappa le fruit de plein fouet quand il amorçait sa descente et le partagea clair et net en deux. L'une des moitiés atterrit sur une toiture en tourelle, dégringola sur une toiture inférieure, y rebondit, puis manqua de peu venir s'écraser sur Armen. « Si vous tranchez un ver, vous en faites deux, déclara l'Acolyte pour leur gouverne à tous.

— Si seulement ça marchait pour les pommes aussi, plus personne n'aurait jamais faim », commenta Alleras avec l'un de ses suaves sourires. Il n'arrêtait pas de sourire, le Sphinx, ce qui lui donnait toujours l'air de connaître une bonne blague par-devers lui, tout en le dotant d'un petit aspect démoniaque qui s'accordait parfaitement à son menton pointu comme au V que formaient ses cheveux sur son front, des cheveux drus, tout bouclés, coupés court et d'un noir de jais.

Il ferait un mestre, lui. Il avait beau ne fréquenter la Citadelle que depuis un an, déjà il avait forgé trois des maillons de sa future chaîne. Armen aurait pu s'en targuer de même, à ce détail près que chacun des siens lui avait pris une année entière. Il n'en ferait pas moins un mestre également. Quant à Roone et à Mollander, ils demeuraient de simples novices à cou rose, mais l'extrême jeunesse du premier l'expliquait assez, tandis que le second manifestait moins de goût pour la lecture que pour la boisson.

Pour ce qui était de Pat, en revanche...

Cela faisait cinq ans qu'il était arrivé à la Citadelle, à peine âgé de treize printemps, et cependant son propre col affichait un rose aussi pimpant qu'au jour où les terres de l'ouest l'avaient débarqué là. À deux reprises, il s'était cru fin prêt. Lors de la première, où il s'était présenté devant Archimestre Vaellyn pour administrer la preuve de sa science des cieux, il n'avait réussi qu'à apprendre de quelle manière l'examineur s'était acquis le surnom mérité de Vinaigre, et il lui avait fallu deux ans pour se remettre de cette expérience et pour rassembler son courage en vue d'une nouvelle tentative. Quitte à se soumettre cette fois au jugement du vieil et cordial archimestre Ebrose, qui s'était taillé une solide réputation par la douceur de sa voix et la délicatesse exquise de ses mains. Mais les soupirs qu'il l'avait forcé d'exhaler s'étaient en quelque sorte révélés tout aussi pénibles que les piques acides du précédent.

« Une dernière pomme, une seule, promet Alleras, et je te confierai ce que je subodore à propos de ces fameux dragons.

— Qu'est-ce que tu pourrais bien savoir d'eux que moi je ne sache pas ? » grommela Mollander. Repérant toutefois une pomme encore accrochée à sa branche, il fit un saut pour l'abattre puis la lança. Alleras tendit la corde de son arc jusqu'à son oreille et, tout en pivotant avec grâce

pour suivre la cible en plein vol, ne décocha son trait qu'au moment où la pomme entreprit de choir.

« Tu rates toujours ton dernier coup », lâcha Roone.

La pomme fit un plouf dans la rivière. Intacte.

« Tu vois ? reprit Roone.

— Le jour où tu te les farcis toutes est aussi celui où tu cesses de progresser. » Alleras décrocha son arc et le rangea soigneusement dans son étui de cuir. On l'avait taillé dans du bois d'orcœur, une essence rare et mythique en provenance des îles d'Été. Pat s'était essayé à le ployer un jour et avait échoué. *Le Sphinx a l'air presque malingre, comme ça, mais ces bras si minces ont une sacrée force*, réfléchit-il, tandis qu'Alleras enjambait à demi le banc pour s'emparer de sa coupe de vin. « Le dragon possède trois têtes, annonça-t-il de son ton traînant et feutré de Dornien.

— C'est une énigme, ou quoi ? voulut savoir Roone. Les sphinx ne parlent que par énigmes, dans les contes.

— Pas une énigme. » Alleras se mit à siroter son vin. Alors que le reste du groupe lampait des pintes de ce cidre abominablement corsé auquel *La Chope à la plume d'oie* devait sa renommée, lui préférerait les crus sirupeux bizarres issus du pays de sa mère. Même à Villevieille, des vins pareils revenaient tout sauf bon marché.

Le sobriquet de *Sphinx*, c'était Leo la Flemme qui en avait affublé Alleras. Un sphinx, c'est un brin de ceci et un brin de cela ; ça vous a une face humaine, un corps de lion, des ailes de faucon. Alleras était tout de même ; il avait pour père un Dornien, pour mère une femme à peau noire des îles d'Été. Il avait lui-même le teint aussi sombre que du bois de teck. Et, à l'instar de celles des sphinx de porphyre vert qui encadraient la grande porte de la Citadelle, ses propres prunelles paraissaient d'onyx.

« Aucun dragon n'a jamais possédé trois têtes, excepté sur les bannières et les boucliers », déclara fermement Armen

l'Acolyte. C'était une figuration strictement héraldique, et pas davantage. Du reste, tous les Targaryens sont morts.

— Tous, non, riposta Alleras. Le roi Mendigot avait une sœur.

— Mais je croyais qu'on lui avait fracassé le crâne contre un mur, souffla Roone.

— Nenni, fit Alleras. C'est celui du jeune fils du prince Rhaegar, Aegon, que les valeureux guerriers du lion Lan-nister écrabouillèrent contre le mur. Nous parlons, nous, de la sœur de Rhaegar, de la petite fille née à Peyredragon avant la chute de l'île et qu'on baptisa Daenerys.

— La *Typhon-née*. Je me la rappelle, à présent. » Mollander brandit si brusquement sa chope à bout de bras que ce qu'il y restait de cidre au fond rejaillit en éclaboussures. « À la sienne ! » Il s'envoya une lampée, assena sur la table le cul du récipient vide, rota puis se torcha la bouche d'un revers de main. « Où diable est donc fourrée Rosie ? Notre légitime reine mérite une nouvelle tournée de cidre, pas votre avis à vous, dites ? »

La physionomie d'Armen l'Acolyte manifesta son effarement. « Pas si fort, espèce d'imbécile... Tu ne devrais même pas te permettre de plaisanter sur des sujets pareils. Il peut toujours traîner des oreilles indiscrètes. L'Araignée a des mouchards partout.

— Hé là, va pas en compisser tes chausses, Armen ! C'est un pot que je proposais, pas une rébellion. »

Pat perçut un gloussement, puis une voix sournoise susurra, derrière lui : « Je l'ai toujours su, que tu étais un traître, Grenouillard. » Drapé de satin strié vert et or, demi-cape noire épinglée à l'épaule par une rose en jade, Leo la Flemme achevait de franchir avec son allure indolente le vieux pont de planches. Le pinard qui lui maculait le jabot avait dû être du gros rouge, à en juger d'après le ton des dégoulinades. Une mèche de sa tignasse blond cendré lui retombait en travers d'un œil.

Sa seule vue hérissa Mollander. « Des conneries, ça. Fous-moi le camp. T'es pas le bienvenu, ici. »

Alleras lui posa une main sur le bras pour l'apaiser, pendant qu'Armen fronçait les sourcils. « Leo. Messire. Je m'étais laissé dire que vous étiez encore consigné à la Citadelle pour...

— ... trois jours de plus. » Leo la Flemme haussa les épaules. « Perestan prétend que le monde est vieux de quarante mille ans. Mollos assure cinq cent mille. C'est quoi, trois jours, je vous le demande ? » Malgré la douzaine de tables vacantes sur la terrasse, c'est à la leur qu'il s'installa. « Paie-moi une coupe de La Treille auré, Grenouillard, et peut-être bien que je n'irai pas aviser mon père de ton toast félon. Les cartes se sont retournées contre ma personne au *Hasard échiqueté*, et souper m'a bouffé le dernier cerf que j'avais en poche. Cochon de lait en sauce aux prunes, farci de châtaignes et de truffes blanches. Faut bien manger. Vous avez pris quoi, les gars ?

— Du mouton », ronchonna Mollander. L'intonation revêche indiquait à l'envi qu'il ne s'en était pas trop régalé. « On s'est partagé un gigot de mouton bouilli.

— Dû vous caler, sûr et certain. » Là-dessus, Leo s'en prit à Alleras. « Un fils de lord devrait faire preuve de munificence, Sphinx. À ce que j'ai appris, tu viens de conquérir ton maillon de cuivre. J'entends boire pour fêter ça. »

Alleras lui répliqua par un sourire. « Je ne paie que pour des copains. Et je te l'ai déjà dit, je ne suis pas fils de lord. Ma mère était une commerçante. »

Leo avait des yeux noisette, étincelants d'ivresse et de méchanceté. « Ta mère était une guenon des îles d'Été. Les Dorniens se farcissent n'importe quoi, du moment que ç'a un trou entre les pattes. Soit dit sans vouloir t'offenser. Tu as beau être brou de noix, ça ne t'empêche pas au moins

de prendre des bains. Contrairement à notre salopiaud de petit porcher. » Il agita une main molle en direction de Pat.

Si je lui flanquais ma chope en pleine gueule, j'arriverais peut-être à lui fracasser la moitié des dents, songea ce dernier. Ce salopiaud de Pat le petit porcher était le héros crasseux d'un millier d'histoires paillardes, un rustre au grand cœur et un écervelé qui se débrouillait toujours pour l'emporter sur les hobereaux gras à lard, sur les chevaliers pleins de morgue et sur les septons bouffis de suffisance qui s'en prenaient à lui. D'une manière ou d'une autre, sa stupidité finissait par se révéler n'avoir été qu'une espèce de fourberie grossière ; les contes s'achevaient invariablement sur le triomphe de Pat Salopiaud, les fesses calées dans une cathèdre aristocratique ou bien besognant quelque fille de chevalier. Mais il ne s'agissait là que de fables. Dans le monde réel, les petits porchers n'étaient jamais si bien lotis. Et Pat se disait par moments que sa mère avait dû salement le détester pour lui infliger le supplice d'un semblable nom.

Alleras ne souriait plus, maintenant. « Tu vas t'excuser.

— M'excuser ? fit Leo. Comment je pourrais, quand j'ai la gorge tellement sèche... ?

— Chacun des mots que tu prononces couvre ta maison d'opprobre, l'avisa le Sphinx. Comme tu couvres d'opprobre la Citadelle en étant l'un de nous.

— Je sais. Aussi, paie-moi un pot de vin, que je puisse noyer l'opprobre qui est le mien. »

Mollander clama : « Je t'arracherais volontiers la langue, et à fond, crois-moi !

— Vraiment ? Et je m'y prendrais comment, alors, pour vous parler de vos dragons ? » La Flemme haussa de nouveau les épaules. « Le métis ne se trompe pas. La fille d'Aerys le Fol est toujours vivante, et c'est trois dragons qu'elle s'est couvés.

— Trois ? » lâcha Roone, abasourdi.

Leo lui tapota la main. « Plus que deux, moins que quatre. Je ne me risquerais pas tout de suite encore à postuler pour mon maillon d'or, si j'étais toi.

— Fiche-lui la paix ! menaçait Mollander.

— Vachement chevaleresque de ta part, ça, Grenouillard. Libre à toi. Chaque homme débarqué de chacun des bateaux qui cinglait à moins de cent lieues de Quarth évoque ces dragons. Quelques-uns d'entre eux vous confieront même qu'ils les ont vus de leurs propres yeux. Le Mage tend à les en croire. »

Armen fit une moue de réprobation. « Marwyn a la cervelle détraquée. Archimestre Perestan te le dirait tout le premier.

— Archimestre Ryam le dit lui aussi », aventura Roone.

Leo leur opposa un bâillement. « Le soleil est chaud, la mer est humide, et la ménagerie déteste le matin. »

Il a des surnoms goguenards pour tous et chacun, songea Pat, mais force était de concéder que l'aspect de Marwyn évoquait moins celui d'un mestre que d'un matin. *Toujours l'air de vouloir vous mordre*. Le Mage ressemblait aussi peu que possible à ses pairs. Les gens prétendaient qu'il fréquentait des putes et des magiciens errants, qu'il parlait dans leur propre langue avec de ces velus d'Ibben et de ces charbonneux des îles d'Été, qu'il sacrifiait en outre à des divinités bizarres dans les petits temples à matafs qu'on trouvait en bas, près des quais. Des témoins affirmaient l'avoir vu hanter la ville souterraine, les fosses à rats et les bordels noirs, se complaire en la société de pitres et de baladins, de rêtres et même de mendiants. D'aucuns allaient jusqu'à chuchoter qu'il avait un jour massacré un homme de ses propres poings.

C'est à son retour à Villevieille, après huit années passées en Orient à dresser des cartes de contrées lointaines, à chercher des grimoires qu'on avait perdus et à étudier avec des sorciers et des lieurs d'ombres que mestre

Marwyn s'était vu accoutrer par Vaellyn Vinaigre de son sobriquet de *Mage*. Lequel eut tôt fait de se répandre par toute la ville, au formidable agacement de son inventeur. « Laisse donc aux prêtres et aux septons les patenôtres et les formules d'exorcisme, et plie virilement ton intelligence à n'apprendre que des vérités dignes de créance », avait une fois conseillé à Pat Archimestre Ryam, mais si l'anneau de Ryam, tout comme son sceptre et son masque, était en or jaune, sa chaîne de mestre, en revanche, était vierge d'acier valyrien.

Armen toisa Leo la Flemme de tout son dédain. Il avait un pif idéal pour ce faire, interminable et en lame de couteau pointu. « Archimestre Marwyn croit en des tas de choses farfelues, proféra-t-il, mais il ne détient pas plus que Mollander l'once d'une preuve sur les dragons. Rien d'autre, encore une fois, que des babillages de matelots.

— Tu te fourres le doigt dans l'œil, rétorqua Leo. Le Mage a dans ses appartements une chandelle de verre ardent. »

Un profond silence plomba la terrasse éclairée de torches. L'Acolyte secoua la tête avec un gros soupir. Mollander se mit à rigoler. Les grands yeux noirs du Sphinx scrutaient la physionomie de la Flemme. Roone affichait une mine perplexe.

Pour ce qui concernait les chandelles de verre, Pat était au courant, mais sans en avoir jamais vu brûler. De tous les secrets de la Citadelle, aucun n'était plus rigoureusement gardé. On racontait que Villevieille les avait reçues de Valyria mille ans avant le Fléau. Il y en avait quatre, à en croire les ouï-dire ; verte l'une, noires les autres, et toutes torsées et de grande taille.

« C'est quoi, ces chandelles de verre ? » demanda Roone.

Armen l'Acolyte se racla la gorge. « La nuit qui précède la prononciation de ses vœux, tout acolyte doit assumer une veille au fin fond des caves. Sans que lui soit autorisée

la moindre lanterne, la moindre torche, la moindre lumière, le moindre bougeoir... à l'exclusion d'une chandelle d'obsidienne. Force lui est par conséquent de passer toute la nuit dans les ténèbres, à moins qu'il ne parvienne à allumer cette fichue chandelle. Certains s'y risquent coûte que coûte. Les dingues et les butés, ceux qui se sont fait une étude des arcanes qualifiés suprêmes. Ils s'y entaillent souvent les doigts, car les arêtes en sont aussi tranchantes que des rasoirs, à ce qu'il paraît. En suite de quoi les voilà, mains ensanglantées, contraints de guetter l'aube, à remâcher leur piteux échec. Les autres, plus sages, se contentent tout bonnement de roupiller, quand ils ne tuent pas les heures en prières, mais il s'en trouve toujours un petit nombre, chaque année, pour ne pouvoir s'empêcher de tenter l'épreuve.

— Le fait est. » Des récits identiques étaient revenus aux oreilles de Pat. « Mais en quoi consiste *l'utilité* d'une chandelle qui ne projette aucune espèce de lumière ?

— C'est une leçon, répondit Armen, la dernière leçon que nous soyons tenus d'apprendre avant d'arborer respectivement nos chaînes de mestres. La chandelle de verre est censée représenter la vérité et l'acquisition du savoir, raretés aussi belles que fragiles. Le verre est taillé en forme de chandelle afin de nous rappeler qu'un mestre a pour devoir de projeter de la lumière en quelque lieu qu'il serve, et acéré dans le but de nous remémorer que la connaissance menace toujours de se révéler dangereuse. Les sages ne sont jamais à l'abri de la tentation de l'arrogance au sein de leur sagesse, alors qu'un mestre a pour obligation de pratiquer en permanence l'humilité. La chandelle de verre évoque aussi cela. Lors même qu'il aura prêté son serment, ceint sa chaîne et entrepris de servir, un mestre ne cessera de repenser aux ténèbres de sa veille et de se rappeler que, quoi qu'il ait fait pour allumer la chandelle, ce fut en pure

perte, parce que la science elle-même est impuissante à réaliser l'impossible. »

Leo la Flemme éclata de rire. « Ce qui t'est impossible à toi, tu veux dire ! Je l'ai vue brûler, la chandelle, moi, de mes propres yeux.

— Tu en as vu brûler *quelqu'une*, ça, sans aucun doute, lui accorda l'Acolyte. Une chandelle en cire noire, le cas échéant.

— Je sais ce que j'ai vu. La lumière en était singulière, éclatante, mais d'un éclat incomparablement plus éblouissant que celui de n'importe quelle bougie de cire d'abeille ou de suif. Elle projetait des ombres étranges, et jamais la flamme n'a vacillé, pas même lorsqu'une rafale s'est précipitée dans la pièce par la porte ouverte dans mon dos. »

Armen se croisa les bras. « L'obsidienne ne brûle pas.

— Le *verredragon*, dit Pat. Les gens du vulgaire l'appellent verredragon. » Il y avait apparemment là, dans un sens, quelque chose de significatif.

« En effet, convint Alleras le Sphinx d'un ton rêveur, et si ce monde a vu réapparaître des dragons...

— Des dragons et des choses plus ténébreuses, ajouta Leo. Les moutons gris persistent à fermer les yeux, mais le matin voit la vérité. Des puissances immémoriales sont en train de se réveiller. Des ombres s'agitent. Une époque de merveilles et de terreurs ne tardera plus guère à fondre sur nous, une époque propice aux dieux comme aux héros. » Il s'étira, souriant de son sourire paresseux. « Ça mérite une tournée, je serais d'avis.

— Nous avons suffisamment bu, trancha l'Acolyte. Demain nous tombera dessus plus tôt qu'il ne nous plairait, et le cours d'Archimestre Ebrose va porter sur les propriétés de l'urine. Ceux qui se proposent de forger un maillon d'argent seraient bien inspirés de ne pas manquer cette conférence.

— Loin de moi l'idée d'aller vous priver du goût de la pisse, reparti Leo. Pour ma part, je préfère celui du La Treille auré.

— Si j'ai à choisir entre la pisse et toi, c'est la pisse que je boirai. » Mollander retira ses jambes de dessous la table. « Arrive un peu, Roone. »

Le Sphinx entreprit de récupérer l'étui de son arc. « D'accord pour le pieu, je vous accompagne. Je ne serais pas autrement surpris de rêver de chandelles de verre et de dragons.

— Tous tant que vous êtes, alors ? La Flemme haussa les épaules. Eh bien, me restera toujours Rosie. Notre mignon chou à la crème. Que je vous la tire de son sommeil, et j'arriverai peut-être à en faire une femme. »

Alleras surprit l'expression révoltée de Pat. « S'il n'a pas un liard pour s'envoyer une gorgée de vin, pas de sitôt qu'il aura le dragon pour s'offrir la petite.

— Tu parles ! éructa Mollander. Sans compter que faire une femme, ça réclame un homme. Viens avec nous, Pat. Le vieux Walgrave se réveillera avec le lever du soleil. Il va avoir besoin de toi pour l'escorter au petit coin. »

S'il se rappelle aujourd'hui seulement qui je suis. Tout en n'éprouvant aucune difficulté à distinguer les uns des autres ses corbeaux, l'archimestre montrait moins de brio pour identifier les gens. Il paraissait se figurer certains jours que Pat était un dénommé Cressen. « Pas tout de suite, répondit-il à ses copains. Je vais rester ici un moment de plus. » Ce n'était pas encore l'aube. Enfin, pas tout à fait. Il se pouvait toujours que l'alchimiste vienne, et Pat entendait bien se trouver là si l'autre survenait jamais.

« À ta guise », fit Armen. Après avoir attardé quelque peu son regard sur Pat, Alleras suspendit l'arc à l'une de ses frêles épaules puis suivit les autres en direction du pont. Mollander était tellement soûl qu'il lui fallait marcher appuyé d'une main sur Roone pour éviter de s'affaler. À

vol de corbeau, la distance qui les séparait de la Citadelle n'était pas énorme, mais aucun d'entre eux n'en était un, et Villevieille se présentait comme un véritable labyrinthe, tout en tours et détours de venelles enchevêtrées et d'un laciis tortueux de ruelles crochues. « Faites gaffe », entendit Pat conseiller l'Acolyte à ses compagnons, tandis que les brouillards appesantis sur la rivière déglutissaient leurs quatre silhouettes. « Cette maudite humidité nocturne va rendre les pavés sacrément glissants. »

Une fois qu'ils eurent disparu, Leo la Flemme considéra Pat par-dessus la table d'un air acrimonieux. « Misère de misère... Voilà le Sphinx qui s'est débiné avec tout son fric, m'abandonnant à Pat Salopiaud le petit porcher. » Il s'étira en bâillant à se décrocher la mâchoire. « Comment va notre adorable Rosinette, je te prie ?

— Elle dort, fit Pat sèchement.

— Toute nue, sans doute. » Il se fendit jusqu'aux oreilles. « Tu crois qu'elle vaut vraiment un dragon ? Me faudra, je suppose, oh, un de ces jours, tirer la question au clair. »

Pat préféra s'abstenir de tout commentaire.

Leo n'avait que faire de réponse. « Ce qui est certain, c'est qu'une fois que j'y aurai cassé le berlingot, la garce, son prix va dégringoler au point que même les petits porchers pourront se payer le luxe de la baiser. Tu n'aurais plus alors qu'à me remercier. »

Je n'aurais plus qu'à te buter, pensa Pat, mais il était loin d'être assez ivre pour bousiller son existence. La Flemme, on l'avait entraîné au maniement des armes, nul n'ignorait son efficacité mortelle à l'épée de sbire comme au poignard. Et même dans le cas bien improbable où Pat aurait tout de même eu sa peau, c'est de sa propre tête qu'il aurait payé cet exploit. Lui ne possédait qu'un seul nom, quand Leo en possédait deux, *Tyrell* étant le second. Son

papa n'était rien de moins que ser Moryn Tyrell, le commandant du Guet de Villevieille ; et son cousin nul autre que Mace Tyrell, sire de Hautjardin et Gardien du Sud. Quant au Patriarche de Villevieille, lord Leyton de la Grand-Tour, détenteur entre maints autres titres de celui de « Protecteur de la Citadelle », son patronyme de High-tower n'en faisait pas moins qu'un banneret vassal de la maison Tyrell. *Laisse tomber*, se refréna Pat par-devers lui. *Il ne t'assène ces vilénies que pour te blesser.*

Les brumes s'éclairaient vaguement, vers l'est. *L'aube*, songea Pat. *L'aube a fini par poindre et l'alchimiste n'est pas venu.* Il ne savait s'il devait en rire ou en pleurer. *Suis-je encore un voleur si je remets tout en place et que personne ne se doute jamais de rien ?* Une question de plus qui le trouvait aussi démuné de réponse que celles autrefois posées par le gracieux Ebrose et le vicieux Vaellyn.

Dès la seconde où il se dégagea du banc pour rassembler ses pieds, le cidre abominablement corsé remonta d'un seul trait lui flanquer le tournis. Il lui fallut plaquer une main sur la table pour assurer son équilibre. « Pas touche à Rosie, fit-il en guise d'adieux. Pas touche, ou je risque de te tuer. »

Leo Tyrell repoussa d'une pichenette la mèche qui lui barrait l'œil. « Je ne me bats pas en duel avec les petits porchers. Tire-toi. »

Pat tourna les talons, traversa la terrasse. Les planches usées du vieux pont sonnèrent sous ses pieds. Lorsqu'il eut atteint l'autre bord, la partie orientale du ciel était en train de virer au rose. *Le monde est vaste*, se dit-il. *Si j'achetais ce fameux âne, il me serait encore possible de vagabonder par les routes et les chemins de traverse des Sept Couronnes en posant des sangsues aux petites gens et en épouillant leur tignasse. Je pourrais m'engager sur un bateau quelconque, y servir de rameur et cingler vers Quarth en franchissant les portes de Jade pour aller contempler par moi-même ces*

Prélude

fichus dragons. Je n'ai que faire d'aller retrouver ce gâteau de Walgrave et ses corbeaux.

Ses pas ne l'en portaient pas moins, en quelque sorte machinalement, vers la Citadelle.

Au premier rayon de soleil qui perça les nuages accumulés à l'est, les cloches du matin commencèrent à carillonner en bas, près du port, au septuaire du Marinier. Le septuaire du Seigneur y joignit les siennes un instant plus tard, puis les Sept Sanctuaires les leurs, du fond des jardins qu'ils occupaient sur la rive opposée de l'Hydromel, et, pour achever le concert, celles du septuaire Étoilé, ancien siège du Grand Septon durant un bon millénaire, avant qu'Aegon ne débarque à Port-Réal. De tout ce tintamarre résultait un chant singulièrement puissant. *Mais bien moins suave que celui d'un simple petit rossignol isolé.*

Sous les volées de cloches se percevaient aussi des mélodies humaines. Tous les matins, au point du jour, les prêtres rouges se rassemblaient, du côté des quais, sur le parvis de leur modeste temple, afin d'accueillir le retour du soleil. *Car la nuit est sombre et pleine de terreurs.* Pat les avait entendus cent fois beugler ces paroles et prier R'hllor, leur dieu à eux, de les préserver des ténèbres. À lui, les Sept paraissaient des dieux tout à fait suffisants, mais il avait ouï dire que Stannis Baratheon s'était désormais rallié au cérémonial des brasiers nocturnes, poussant la ferveur jusqu'à remplacer le cerf couronné sur ses bannières personnelles par le cœur ardent de sa nouvelle idole. *S'il conquiert jamais le Trône de Fer, il nous faudra tous nous mettre à apprendre les refrains de ces prêtres rouges,* songea-t-il, mais l'hypothèse était peu probable. Après avoir écrasé Stannis et son R'hllor sur la Néra, Tywin Lannister ne tarderait plus guère à les achever et à ficher sur une pique au-dessus des portes de la capitale la tête du prétendant Baratheon.

Au fur et à mesure que les nappes de brume se consumaient, Villevieille reprenait forme autour de lui, tel un fantôme émergeant peu à peu des ombres indécises entre chien et loup devant l'aurore. Sans avoir jamais vu Port-Réal, Pat n'était pas sans savoir qu'il s'agissait d'une ville édifiée de bric et de broc, un colossal fouillis de voies bourbeuses, de toits de chaume et de gourbis en bois. Villevieille était, elle, construite en pierre, et chacune de ses rues, jusqu'à la plus miteuse de ses venelles, jouissait de pavés. La cité n'était jamais plus magnifique qu'au lever du jour. À l'ouest de l'Hydromel, les hôtels des guildes qui bordaient la berge s'y alignaient comme autant de palais. Vers l'amont, les dômes et les tours de la Citadelle hérissaient les deux rives, reliés entre eux par des ponts de pierre que rehaussaient à foison demeures et maisons. Vers l'aval, en dessous des façades en marbre noir et des baies en arceau du septuaire Étoilé, les béguinages des dévots vous faisaient l'effet d'une foule d'enfants rassemblés aux pieds d'une douairière vénérable.

Au-delà enfin, à l'endroit où l'Hydromel s'évasait pour former la Murmure, se dressait à contre-jour du matin venant la masse altière de la Grand-Tour, avec ses feux de veille éblouissants. Du point qu'elle occupait, tout en haut des falaises de Bataille-Isle, son ombre tranchait la ville à la façon d'une gigantesque épée. Les natifs grandis à Villevieille n'avaient qu'un coup d'œil à jeter sur la localisation de cette ombre-là pour vous dire l'heure qu'il était. D'aucuns soutenaient que, du sommet, la vue portait tout du long jusqu'au Mur. Peut-être était-ce en raison de cette prodigieuse élévation que lord Leyton n'était pas descendu de la tour depuis plus d'une décennie, jugeant préférable de gouverner sa ville du sein des nuages.

Une carriole de boucher qui dévalait la route de la rivière dépassa Pat à grand fracas, chargée de cinq porcellets dont les glapissements de détresse achevaient de vous

assourdir. En s'écartant pour lui céder la voie, il manqua de peu se faire asperger par la tinette d'excréments qu'une bonne femme vidait carrément par une fenêtre, à l'étage au-dessus. *Quand je serai le mestre d'un châtelain, j'aurai un cheval à monter*, songea-t-il. Sur ces entrefaites il trébucha contre un pavé ; *je cherche à duper qui ?* se demanda-t-il, une fois par terre. Il n'y aurait pas de chaîne pour lui, pas de place à la haute table du moindre seigneur, pas de parade sur un palefroi neigeux. Ses jours se passeraient à écouter des *croâ croâ* de corbacs et à brosser, gratter, savonner les coulées de merde qui agrémentaient les sous-vêtements d'Archimestre Walgrave.

Il se tenait sur un genou, à tenter de nettoyer ses robes maculées de boue quand une voix l'interpella d'un : « Bien le bonjour, Pat ! »

L'alchimiste était planté là, qui le dominait.

Pat se releva. « Le troisième jour..., vous aviez dit que vous vous trouveriez à *La Chope à la plume d'oie*.

— Tu étais avec tes copains. Il n'entrait pas dans mes intentions de jouer les intrus. » Il portait une pèlerine à coule de voyageur, une pèlerine brune de la dernière banalité. Le soleil levant pointait son nez par-dessus le faîte des toits derrière son épaule, de sorte qu'il était malaisé de discerner ses traits sous le capuchon. « As-tu finalement décidé ce que tu étais ? »

Lui faut-il à tout prix m'obliger à le confesser ? « Un voleur, je présume.

— Je pensais bien que tu risquais de le devenir. »

Le plus difficile avait été de se mettre à quatre pattes pour retirer le coffre-fort de dessous le lit d'Archimestre Walgrave. Un coffre solide, massif et bardé de fer, avec une serrure cassée. Car la serrure, ce n'était pas Pat qui l'avait fracturée, contrairement aux soupçons gratuits de mestre Gormon, mais Walgrave en personne, après en avoir égaré la clef.

Dedans, Pat avait découvert une bourse de cerfs d'argent, une mèche de cheveux blonds nouée d'une faveur, le portrait miniature d'une femme qui ressemblait à l'archimestre (moustache incluse) et un gantelet de chevalier façonné à l'écrevisse et en acier. Ce gantelet, Walgrave fanfaronnait qu'il avait appartenu à un prince mais il n'arrivait apparemment plus à se rappeler auquel. C'est en le secouant que la clef s'en était échappée pour tomber par terre.

Si je la ramasse, je suis un voleur, se souvenait-il avoir pensé. C'était une clef ancienne, pesante, en fer noir, et qui était censée tenir lieu de passe pour toutes les portes de la Citadelle. Seuls les archimestres en détenaient de semblables. Les autres ne se séparaient pas de la leur ou bien la planquaient dans une cachette secrète et sûre. Mais si Walgrave avait opté pour cette dernière solution, jamais la sienne n'aurait eu la moindre chance de revoir le jour. Après s'être emparé d'elle, Pat se trouvait déjà à mi-chemin de la porte quand il était retourné sur ses pas pour faire aussi main basse sur le magot. Un voleur était un voleur, qu'il dérobe un œuf ou un bœuf. *Pat*, l'avait là-dessus hélé l'un des corbeaux blancs, *Pat, Pat, Pat!* pendant qu'il prenait la fuite.

« Vous avez mon dragon ? demanda-t-il à l'alchimiste.

— Si tu as ce que je réclame.

— Donnez toujours. Je tiens à voir. » Il n'avait nullement l'intention de se laisser bernier.

« La route de la rivière n'est pas l'endroit. Viens. »

Pat n'eut pas le loisir d'y réfléchir, de peser le pour et le contre. L'autre s'éloignait déjà. Il fallait le suivre ou bien perdre, et pour jamais, Rosie et le dragon. Aussi suivit-il. Tout en marchant, il faufila sa main dans sa manche afin de tâter la clef, soigneusement à l'abri de la poche qu'il y avait cousue tout exprès vers le haut. Les robes de mestre

étaient truffées de poches. Il savait cela depuis sa plus tendre enfance.

Il lui fallait presser le pas pour éviter de se laisser distancer par les enjambées plus longues de son compère de circonstance. Ils dévalèrent une ruelle, tournèrent un coin, traversèrent l'antique Marché aux Voleurs, longèrent la venelle du Chiffonnier. Finalement, l'autre vira dans une nouvelle voie, plus étroite encore que les précédentes. « On est assez loin, maintenant, dit Pat. Il n'y a personne dans les parages. Autant traiter notre affaire ici.

— Comme il te plaira.

— Je veux mon dragon.

— Naturellement. » La pièce apparut. L'alchimiste la fit vagabonder entre ses phalanges, tout comme il l'avait fait le jour où Rosie avait établi le contact entre eux. À la lumière du matin, chaque mouvement faisait si bien luire et scintiller le dragon que les doigts de l'homme en étaient tout dorés.

Pat le lui arracha de la main. L'or produisit au creux de sa paume une sensation de chaleur. Il le porta à sa bouche et y mordit comme il l'avait vu faire aux gens. Pour parler franc, la saveur que devait avoir l'or, il n'en savait trop rien, mais il n'avait pas du tout envie de passer pour un imbécile.

« La clef ? » s'enquit l'alchimiste, d'un ton d'ailleurs tout sauf discourtois.

Quelque chose fit hésiter Pat. « C'est un bouquin que vous voulez ? » Certains des manuscrits antédiluviens que l'on conservait dans les caves sous triple verrou passaient pour des exemplaires uniques au monde des traités valyriens subsistants.

« Ce que je veux ne te regarde pas.

— Non. » *Voilà, c'est réglé*, se dit Pat. *Va-t'en. Regagne à toutes jambes* La Chope à la plume d'oie, *réveille Rosie*

d'un baiser puis annonce-lui qu'elle est tienne. Il s'attarda néanmoins encore. « Montrez-moi votre visage.

— Si cela peut te faire plaisir... » L'individu repoussa son capuchon.

Ce n'était qu'un homme, et son visage qu'un visage. Un visage de jeune homme, ordinaire, avec des joues pleines et l'ombre d'une barbe. Une balafre presque imperceptible se devinait sur sa joue droite. Il avait un nez crochu, une épaisse toison de cheveux noirs qui bouclaient dru tout autour des oreilles. Ces traits ne réveillèrent aucun écho dans les souvenirs de Pat. « Je ne vous connais pas.

— Ni moi toi.

— Qui êtes-vous ?

— Un étranger. Personne. Véritablement.

— Ah. » Pat se trouvait à court de mots. Il tira la clef de sa manche et la déposa dans la main de son vis-à-vis, pris d'un léger tournis, presque de vertige. *Rosie*, se ressouvint-il. « Nous voilà quittes, alors. »

Il avait parcouru la moitié de la venelle quand les pavés se mirent à bouger sous ses pieds. *C'est l'humidité qui rend les pierres glissantes*, songea-t-il, mais non, ce n'était pas cela. Il sentait son cœur marteler sa poitrine. « Qu'est-ce qui se passe ? » lâcha-t-il. Ses jambes s'étaient liquéfiées. « Je ne comprends pas.

— Et tu ne le feras jamais », souffla une voix pleine de tristesse.

Les pavés se précipitèrent pour embrasser Pat. Il s'efforça d'appeler à l'aide, mais voilà que sa voix l'abandonnait aussi.

Son ultime pensée fut celle de *Rosie*.

LE PROPHÈTE

Le prophète était en train, ce matin-là, de noyer des hommes à Grand Wyk lorsqu'on vint lui annoncer la nouvelle de la mort du roi.

Il faisait un temps sombre et froid, la mer était comme le ciel couleur de plomb. Les trois premières « victimes » avaient impavides fait don de leur existence au dieu Noyé, mais le quatrième, dont la foi manquait de fermeté, commença à se débattre comme un forcené quand la privation d'air déchira ses poumons. Immergé jusqu'à la taille dans le déferlement des vagues, Aeron empoigna l'adolescent nu par les épaules et s'acharna à lui renfoncer la tête sous l'eau lorsque celui-ci prétendit reprendre une goulée d'air. « Courage, lui enjoignit-il. Nous sommes issus de la mer, et c'est à la mer qu'il nous faut retourner. Ouvre la bouche, et gorge-toi de la bénédiction divine. Emplis tes bronches d'eau, cela te permettra de mourir et d'accéder à la renaissance. Il ne sert à rien de lutter. »

Mais, soit qu'il fût dans l'incapacité de l'entendre, entièrement plongé qu'il était sous les flots, soit que sa foi l'eût totalement déserté, le garçon se mit à lui décocher des ruades et à se démener si sauvagement qu'Aeron se vit contraint de réclamer de l'aide. Quatre de ses noyés se précipitèrent pour agripper le misérable et pour le maintenir sous la surface. « Seigneur Dieu qui t'es noyé pour nous,

pria le prêtre d'une voix aussi profonde que les abysses, daigne accorder la grâce à ton serviteur Emmond de ressusciter de la mer ainsi que tu l'as fait toi-même. Puisse-t-il jouir ainsi de la bénédiction du sel, puisse-t-il ainsi jouir de la bénédiction de la pierre, puisse-t-il ainsi jouir de la bénédiction de l'acier. »

Finalement, tout fut consommé. Des lèvres d'Emmond ne s'échappaient désormais plus de bulles, et ses membres demeuraient parfaitement inertes. Il flottait paisiblement, livide et glacé, face en avant dans les quelques pouces d'eau qui léchaient la grève.

C'est sur ces entrefaites qu'Aeron Tifs-Trempe s'avisa que trois cavaliers s'étaient joints à ses noyés sur les galets du rivage. Il reconnut la face en lame de couteau du Sparr, vieillard aux yeux chassieux dont la voix tremblotante avait force de loi dans cette partie de Grand Wyk, et son jeune fils Steffarion. Un autre jouvenceau les accompagnait, drapé dans un manteau rouge sombre doublé de fourrure et agrafé sur l'épaule par une broche parmi les fioritures de laquelle se repérait le cor de guerre noir et or de la maison Bonfrère. *L'un des rejetons de Gorold*, décréta le prêtre au premier coup d'œil. La femme de Bonfrère avait fini par lui donner sur le tard trois grands fils après une douzaine de filles, et tout le monde s'accordait à dire qu'il était impossible de les distinguer les uns des autres. Aeron Tifs-Trempe ne condescendit seulement pas à s'y escrimer. Qu'il s'agît en l'espèce de Greydon, de Gormond ou de Gran, le prêtre n'avait pas de temps à gaspiller pour éclaircir une question si futile.

Après qu'il leur eut grondé un ordre d'ours mal léché, ses noyés saisirent le mort par les bras et les jambes afin de le transporter au-dessus de la ligne de marée. Il leur emboîta le pas, nu comme un ver, à ceci près qu'un bout de pagne en peau de phoque dissimulait ses parties intimes. Le corps ruisselant et cloqué par la chair de poule, il

regagna la terre ferme en pataugeant dans le sable humide et glacial que jonchaient des galets récurés par la houle. L'un de ses noyés lui tendit une robe de grosse bure teinte en différents verts, bleus et gris, couleurs spécifiques de la mer et du dieu Noyé. Aeron l'enfila puis dégagea sa tignasse afin de la laisser flotter librement. Noire elle était, cette tignasse, et dégoulinante ; aucune lame n'y avait touché depuis le jour où il était remonté régénéré du fond de l'abîme. Elle enveloppait ses épaules à la manière d'un manteau loqueteux, minable, et lui retombait jusqu'en dessous de la ceinture. Il y entrelaçait des filaments d'algues, ainsi que dans sa barbe en broussaille jamais taillée.

Ses affidés noyés formèrent un cercle autour du cadavre de l'adolescent, tout en marmottant des prières. Norjen lui activa les bras pendant que Russ, agenouillé pour le chevaucher, exerçait des pompes sur son torse, mais tous s'écartèrent en faveur d'Aeron. Il desserra de ses propres doigts les lèvres glacées d'Emmond pour lui donner le baiser de vie, le lui redonner encore et encore, jusqu'à ce que la mer lui rejaillisse de la bouche. Le garçon finit par se mettre à tousser et cracher, et ses yeux s'ouvrirent en papillotant, fous de peur.

Un autre de retour. Il fallait voir là une manifestation de la faveur du dieu Noyé, assurait-on. Il arrivait à tous les autres prêtres de perdre un homme de temps en temps, même à Tarl le Triple-noyé, qui s'était autrefois acquis une telle réputation de sainteté qu'on l'avait choisi pour couronner un roi. Mais jamais à Aeron Greyjoy. Il était le Tifs-Trempe, celui qui avait contemplé de ses propres yeux les demeures liquides du dieu lui-même et qui était revenu pour en témoigner. « Lève-toi, dit-il au ressuscité qui crachotait toujours, en administrant une claque dans son dos nu. Tu t'es noyé et te voici rendu à nous. Ce qui est mort ne saurait mourir.

— Mais se lève. » Une quinte de toux violente lui fit restituer un supplément d'eau. « Se lève à nouveau. » Chacun des termes était payé par de la souffrance, mais tel était le lot de ce monde ; il fallait se battre pour vivre. « Se lève à nouveau. » Le garçon se mit sur pied en titubant. « Plus dur à la peine. Et plus vigoureux.

— À présent, tu appartiens au dieu », l'avertit Aeron. Les autres noyés se regroupèrent autour de lui, et chacun lui donna un coup de poing et un baiser pour l'accueillir dans la confrérie. L'un d'eux l'aida à revêtir une robe de bure grossière bariolée de bleus, de verts et de gris. Un autre lui fit présent d'une matraque en bois flotté. « Comme tu appartiens à la mer, maintenant, la mer s'est chargée de t'armer, reprit Aeron. Nous prions pour qu'à l'avenir tu manies ta matraque avec férocité contre tous les adversaires de notre dieu. »

C'est alors seulement que le prêtre se tourna vers les trois cavaliers, qui avaient assisté à toute la scène du haut de leur selle. « Est-ce pour réclamer votre propre noyade que vous êtes venus nous trouver, messires ? »

Le Sparr toussota. « J'ai déjà eu la mienne quand j'étais gosse, répondit-il, et celle de mon fils a eu lieu le jour même où son nom lui a été attribué. »

Aeron fit entendre un reniflement. Que Steffarion Sparr eût été offert au dieu Noyé peu de jours après sa naissance, il n'en doutait aucunement. Il savait tout autant de quelle manière on y avait procédé, soit par une immersion expéditive dans une bassine d'eau de mer qui humectait à peine les cheveux du bambin. Étonnez-vous dès lors que les Fernés se soient laissé asservir, eux qui imposaient autrefois leur domination partout où la rumeur des vagues se percevait. « Il ne s'agit pas là de noyade authentique, fit-il à l'adresse des cavaliers. Qui ne meurt pas en vérité ne peut se flatter de surgir de la mort. Qu'est-ce qui vous amène

en ces lieux, s'il n'entre pas dans vos intentions de prouver votre foi ?

— Le fils de lord Gorold était à votre recherche pour vous apporter des nouvelles quand il nous est arrivé. » Le Sparr désigna d'un geste le jeune homme au manteau rouge.

Ce dernier paraissait âgé de seize ans tout au plus. « Je vois, et tu es lequel des trois ? s'enquit sèchement le prêtre.

— Gormond. Gormond Bonfrère, pour complaire à Votre Seigneurie.

— C'est au dieu Noyé que nous avons le devoir de complaire. As-tu été noyé, Gormond Bonfrère ?

— Le jour où l'on m'a baptisé, Tifs-Trempe. Mon père m'a confié le soin de vous trouver et de vous amener à lui. Il faut absolument qu'il vous voie.

— C'est ici que je me tiens. À lord Gorold de venir rassasier ses yeux de ma personne. » Aeron prit des mains de Russ une gourde en cuir qu'on venait tout juste d'emplir d'eau de mer. Il la déboucha puis but une gorgée.

« Je dois vous ramener au fort », insista le jeune Gormond, toujours juché sur son cheval.

Il n'ose mettre pied à terre, de peur de mouiller ses bottes. « Et moi, je dois accomplir l'œuvre de notre dieu. » Aeron Greyjoy était un prophète. Il ne supportait pas que des gentillâtres aient le front de lui donner des ordres comme à un quelconque serf.

« Gorold a reçu un oiseau, spécifia le Sparr.

— Un oiseau de mestre en provenance de Pyk », confirma Gormond.

Noires ailes, noires nouvelles. « Les corbeaux survolent le sel et la pierre. S'il est survenu des nouvelles qui me concernent, vous n'avez qu'à m'en parler dès à présent.

— Des nouvelles telles que celles dont nous sommes porteurs ne peuvent être entendues que de vous seul, Tifs-Trempe, intervint le Sparr. Les sujets dont il est question

sont d'une nature qui suffirait à m'interdire d'en parler ici même en présence de ces autres-là.

— *Ces autres-là* sont mes noyés personnels, des serviteurs du dieu, tout autant que je le suis moi-même. Je n'ai pas le moindre secret pour eux, pas plus que je n'en ai pour notre dieu près de la sainte mer duquel me voici. »

Les cavaliers échangèrent un coup d'œil. « Dis-lui », décida le Sparr, et le jeune homme au manteau rouge rassembla manifestement son courage avant de proférer enfin : « Le roi est mort. »

Crûment. Sans ambages. Quatre petits mots de rien du tout, mais qui firent trembler la mer elle-même après qu'il les eut prononcés.

Des rois, il y en avait actuellement quatre à Westeros, et cependant Aeron n'eut que faire de demander duquel il s'agissait. C'était Balon Greyjoy et nul autre qui régnait sur les îles de Fer. *Le roi est mort. Comment cela se peut-il ?* La dernière rencontre d'Aeron avec son frère aîné remontait à moins d'une lune, elle avait eu lieu lorsque ce dernier était revenu aux îles de Fer, après ses opérations dévastatrices contre le rivage des Roches. D'entièrement gris qu'ils étaient avant l'absence du prêtre, les cheveux de Balon avaient viré au blanc de manière spectaculaire, et la voussure de ses épaules s'était aggravée depuis l'appareillage des boutres. En tout état de cause, il paraissait néanmoins jouir dans l'ensemble d'une inaltérable santé.

Aeron Greyjoy avait édifié son existence sur deux piliers inébranlables, et voilà que ces quatre petits mots de rien du tout venaient d'en abattre un. *Il ne me reste plus que le dieu Noyé. Puisse-t-il me rendre aussi fort et infatigable que la mer.* « Précisez-moi de quelle façon s'est produite la mort de mon frère.

— Sa Majesté a fait une chute alors qu'Elle traversait un pont de Pyk, et Elle est allée s'écraser sur les rochers en contrebas. »

Édifiés sur les ruines éparses d'un promontoire, les donjons et les tours de la forteresse familiale occupaient le sommet d'impressionnants amas rocheux qui jaillissaient tout droit des flots. Les divers bâtiments de Pyk n'en faisaient qu'un, grâce aux ponts qui les reliaient entre eux, sous la forme d'arches taillées dans la pierre ou de vulgaires passerelles oscillantes en corde de chanvre et planches de bois. « Est-ce que la tempête faisait rage lorsqu'il est tombé ? les interrogea le prêtre.

— Ouais, répondit le damoiseau, et déchaînée, même qu'elle était.

— C'est le dieu des Tornades qui a provoqué sa perte », décréta Tifs-Trempe. Cela faisait des milliers et des milliers d'années que la mer et le ciel étaient en guerre. De la mer étaient issus les Fer-nés, d'elle provenait le poisson qui les sustentait au plus noir de l'hiver lui-même, alors que les tornades n'apportaient jamais que malheur et chagrin. « En nous rendant notre grandeur, Balon s'est attiré la fureur du dieu des Tornades. C'est dans les demeures liquides du dieu Noyé qu'il festoie maintenant, servi par des sirènes qui exaucent ses moindres désirs. Il nous appartiendra dorénavant, à nous qui restons en arrière dans cette vallée sèche et lugubre, d'achever son œuvre grandiose. » Il reboucha le goulot de sa gourde. « Je vais aller m'entretenir avec le seigneur ton père. Quelle est la distance d'ici à Cormartel ?

— Six lieues. Il vous est possible de monter en croupe derrière moi.

— Un seul ne manque pas d'aller plus vite à cheval que deux. Donne-moi ta monture, et le dieu Noyé te bénira.

— Empruntez donc la mienne, Tifs-Trempe, lui proposa Steffarion Sparr.

— Non. La sienne est plus vigoureuse. Ton canasson, mon gars. »

Après avoir marqué une seconde d'hésitation, Gormond finit par démonter puis lui tint la bride. Aeron fourra l'un de ses pieds nus noirs de crasse dans un étrier et, d'un bond, se jucha en selle. Il n'était pas spécialement féru de chevaux, voyant en eux des créatures des contrées vertes et qui contribuaient à vous débiliter leur homme, mais la nécessité lui faisait en l'occurrence une obligation de recourir à eux. *Noires ailes, noires nouvelles*. Un orage se mijotait, le fracas des vagues suffisait à l'en avertir, et les orages ne présageaient jamais qu'événements funestes. « Allez m'attendre à Pebbleton, au pied de la tour de lord Merlyn », commanda-t-il à sa bande de noyés, tout en tirant sur les rênes pour forcer sa monture à voler.

Le trajet se révéla rude, il fallait escalader des collines, traverser des bois et se faufiler dans des failles rocheuses en suivant une piste étroite qui semblait fréquemment s'évanouir sous les sabots de la cavalcade. Grand Wyk était la plus étendue des îles de Fer, si vaste qu'un certain nombre de ses domaines seigneuriaux ne jouissaient d'aucun aperçu sur la mer sacrée. Tel était le cas de celui de Gorold. Son manoir se trouvait en plein cœur des monts Durgranit, aussi loin du royaume du dieu Noyé que faire se pouvait dans tout l'archipel. Les sujets de Gorold s'échinaient à creuser la roche au fin fond de ses mines, en pleines ténèbres. Certains d'entre eux vivaient et mouraient sans avoir jamais posé les yeux sur la mer salée. *Rien d'étonnant que de tels êtres soient aussi bizarres et grincheux*.

Durant la chevauchée, les pensées d'Aeron se détournèrent vers ses frères.

Neuf fils étaient nés des œuvres de Quellon Greyjoy, seigneur et maître des îles de Fer. Harlon, Quenton et Donel, il les avait eus de sa première épouse, une femme originaire des Arbres-de-Pierre. La deuxième, une Sunderly de Selfalaise, lui avait donné Balon, Euron, Victarion, Urrigon et

Aeron lui-même. En guise de troisième, Quellon n'avait rien trouvé de mieux à faire que d'aller prendre une fille des contrées vertes qui l'affligea d'un idiot souffreteux dénommé Robin, le plus volontiers oublié de toute la nichée. Tifs-Trempe ne conservait aucun souvenir de Quenton et de Donel, morts tous deux en bas âge. Harlon, il se le rappelait, lui, mais confusément, installé dans une chambre de tour dépourvue de fenêtre, immobile et la face grise, la voix réduite à des chuchotements qui ne cessaient d'aller s'affaiblissant jour après jour, au fur et à mesure que la léprose lui pétrifiait la langue et les lèvres. *Un jour, nous nous régalerons tous les quatre ensemble de poisson dans les demeures liquides du dieu Noyé, et Urri sera lui aussi des nôtres.*

Il était né neuf fils des œuvres de Quellon Greyjoy, mais quatre seulement d'entre eux étaient parvenus jusqu'à l'âge adulte. Tel était le lot de ce monde froid dans lequel les hommes pêchaient en mer et creusaient le sol et mouraient, tandis que les femmes s'alitaient pour donner le jour dans la douleur et dans le sang à des enfants qui ne tardaient guère à disparaître. Si, dernier venu des quatre seiches, Aeron était le moins doué de la portée, Balon, lui, leur aîné à tous, faisait preuve d'une hardiesse sans équivalent ; intrépide et farouche dès son plus jeune âge, il avait assigné pour seul but à son existence de restaurer les Fer-nés dans leur ancienne gloire. À dix ans, il avait escaladé les falaises de Flint jusqu'à la tour hantée du seigneur Aveugle. À treize, il s'était révélé capable de manier les rames d'un boutre et de danser la danse du doigt avec autant d'aisance que n'importe quel homme fait des îles. À quinze, il avait appareillé en compagnie de Dagmer Gueule-en-deux pour les Marches-de-pierre et les avait livrées au pillage tout un été. C'est là qu'il avait tué son premier homme et conquis ses deux premières femmes-sel. À dix-sept, il commandait son propre navire. Il incarnait à tous égards ce qu'un frère

plus âgé se doit d'incarner, même s'il n'avait jamais rien manifesté d'autre à son cadet que du mépris. *J'étais si faible et si plein de péché que je ne méritais pas même le mépris. Mieux valait être méprisé par Balon le Brave qu'adoré par Euron le Choucas.* Et si l'âge et le deuil avaient au fil des ans rendu Balon amer, ils l'avaient également doté d'une détermination plus intraitable que n'importe quel homme vivant. *Il était né fils de seigneur, et il est mort roi, assassiné par un dieu jaloux, songea le prophète, et voici que l'orage arrive, un orage tel que ces îles n'en ont jamais essuyé d'aussi formidable.*

Il faisait noir depuis un fameux bout de temps quand il finit par discerner les murailles de Cormartel qui, hérissées de piques en fer, déchiquetaient le croissant de lune. Avec ses moellons énormes équarris à même la falaise dont la silhouette surplombait ses arrières d'un air agressif, la forteresse de Gorold présentait un aspect colossal et trapu. Au bas des remparts béaient comme des gueules édentées les entrées ténébreuses de grottes et de mines abandonnées. Comme on les avait déjà refermées et barrées pour la nuit, Aeron dut marteler les portes de fer de son hôte avec une pierre jusqu'à ce que le vacarme finisse par réveiller un garde.

Le jouvenceau qui se chargea de sa réception ressemblait à s'y méprendre au Gormond qu'il avait dépossédé de son cheval. « Lequel des fils es-tu, toi ? lui décocha-t-il.

— Gran. Mon père vous attend à l'intérieur. »

La grande salle était affreusement peuplée de courants d'air, d'ombres et saturée d'humidité. L'une des filles de Gorold offrit au prêtre une corne de bière. Une autre tisonna un feu de misère qui dégageait plus de fumée que de chaleur. Le maître de céans lui-même conversait à voix basse avec un individu mince attifé de belles robes grises et ceint au cou d'une chaîne de métaux divers qui le désignait comme un mestre de la Citadelle.

« Où est passé Gormond ? demanda Gorold quand il aperçut son visiteur.

— Il rentre à pied. Renvoyez vos femmes, messire. Et le mestre aussi. » Les mestres ne lui inspiraient pas de tendresse excessive. Leurs corbeaux étaient des créatures du dieu des Tornades, et il n'accordait aucune confiance à leurs talents de guérisseurs, plus depuis l'histoire d'Urri. *Pas un homme digne de ce nom ne choisirait une existence de servitude ni ne forgerait de ces chaînes d'esclave pour s'en étrangler le gosier.*

« Gysella, Gwin, laissez-nous, fit Bonfrère d'un ton bref. Toi aussi, Gran. Mestre Murenmure va rester.

— Il va partir, maintenant Aeron.

— Je suis ici chez moi, Tifs-Trempe. Il ne vous appartient pas d'y décider qui doit partir et qui peut demeurer. Le mestre reste. »

Ce bougre-là vit trop loin de la mer, se dit Aeron. « Alors, c'est moi qui m'en irai », rétorqua-t-il. Des joncs secs crissèrent sous la plante noire et craquelée de ses pieds nus lorsqu'il pivota sur lui-même et se dirigea vers la porte à grands pas. Apparemment, il s'était cogné cette interminable chevauchée pour rien.

Il était quasiment sur le point de quitter la salle quand le mestre s'éclaircit la gorge et lâcha : « Euron le Choucas s'est adjugé le trône de Grès. »

Aeron se retourna tout d'une pièce. L'atmosphère des lieux était soudain devenue carrément glaciale. *Le Choucas se trouve à mille lieues d'ici. Voilà deux ans que Balon l'a envoyé se faire pendre ailleurs en jurant de s'en charger lui-même s'il revenait jamais.* « Expliquez-vous, fit-il d'une voix rauque.

— Il est entré à Lordsport le lendemain de la mort du roi et a revendiqué pour sien le château, de même que la couronne, en sa qualité de premier frère cadet de Balon, déclara Gorold. Il expédie maintenant des corbeaux pour

convoquer à Pyk les capitaines et les rois de toutes les îles et les sommer de ployer le genou devant sa personne et de lui rendre hommage en le reconnaissant pour leur souverain.

— Pas question, trancha Aeron Tifs-Trempe sans mâcher ses mots. Le trône de Grès ne peut revenir qu'à un homme pieux. Le Choucas ne révère que son propre orgueil.

— Vous vous trouviez à Pyk voilà pas bien longtemps, et vous y avez rencontré le roi, repartit Bonfrère. Est-ce que Balon vous a parlé si peu que ce soit de la succession ? »

Mouais. Leur entretien avait eu lieu dans la tour de la Mer, parmi les hurlements du vent qui en assaillait les fenêtres et le fracas des vagues et du ressac en contrebas. Après avoir entendu tout ce que le prêtre tenait à lui rapporter à propos de son dernier fils survivant, Balon avait secoué la tête d'un air accablé. « Une mauviette, voilà ce que les loups en ont fait, tout comme je l'appréhendais, s'était-il désolé. Puisse le dieu consentir à exaucer mes prières qu'ils l'aient tué, de sorte qu'Asha ne risque pas de le trouver en travers de sa route. » Il reconnaissait bien là son propre aveuglement dans sa mule indomptable de fille et se la figurait capable de lui succéder. En quoi il se trompait grossièrement, et Aeron s'était efforcé de l'en avertir. Mais il eut beau marteler : « Jamais une femme ne gouvernera les Fer-nés, pas même une femme de la trempe d'Asha », il n'était pas pire sourd que Balon lorsqu'il n'avait aucune envie d'entendre.

Le prêtre n'eut pas seulement le loisir de répondre à la question de Gorold Bonfrère que déjà le mestre clappait à nouveau du bec. « Pour parler en termes de légitimité, le trône de Grès est l'apanage de Theon, s'il vit toujours, ou d'Asha, dans le cas contraire. Telle est la loi.

— Loi de contrée verte, riposta dédaigneusement Aeron. En quoi nous concerne-t-elle, nous autres ? Nous qui sommes fer-nés, les fils de la mer, élus du dieu Noyé ? Nulle femme n'est admise à régner sur nous, non plus que ne l'est un sans-dieu.

— Et Victarion ? suggéra Gorold. La flotte de Fer est entre ses mains. Va-t-il lui aussi se décider à émettre des prétentions, selon vous, Tifs-Trempes ?

— Étant donné qu'Euron prévaut par son statut d'ainé... », commença le mestre.

Aeron lui imposa silence d'un simple regard. Un tel regard, de sa part, mettait les pucelles à deux doigts de s'évanouir et forçait les mioches à courir en hurlant se réfugier dans les jupes de leurs mères, et ce tout aussi bien dans les gigantesques châteaux de pierre que dans les petites villes de pêcheurs ; il était dès lors plus que suffisant pour foudroyer l'autre espèce d'ilote, avec sa chaîne au cou. « L'âge joue peut-être en faveur d'Euron, lui opposa-t-il, mais, à coup sûr, c'est en faveur de Victarion que joue la piété.

— Vont-ils en venir à se faire la guerre ? demanda le mestre.

— Les Fer-nés ne sauraient se permettre de verser du sang de Fer-nés.

— Sentiment pieux, Tifs-Trempes, admira Gorold, mais d'un genre auquel votre frère ne sacrifie point. Il a fait noyer Sawane Botley pour avoir tout bonnement dit que le trône de Grès appartenait de plein droit à Theon.

— Si c'est bien par noyade qu'on a procédé, alors, il n'y a pas eu d'effusion de sang », proféra le prêtre.

Le mestre et le sire de Cormartel échangèrent un coup d'œil. « Je dois faire partir un mot pour Pyk, et sans tarder, reprit le second. Je souhaiterais avoir votre avis, Tifs-Trempes. Quelle en sera la teneur, hommage ou mise au défi ? »

Aeron se tirailla la barbe en réfléchissant. *J'ai vu l'orage, et il porte le nom d'Euron le Choucas.* « Pour l'instant, ne dépêchez que du silence, conseilla-t-il finalement. La question m'oblige à me recueillir en priant pour y voir plus clair.

— Priez tant qu'il vous plaira, reparti le mestre, la loi n'en demeure pas moins ce qu'elle est. Theon est l'héritier légitime, et Asha vient juste après lui.

— *Silence !* rugit Aeron. Vous autres, mestres à la chaîne au cou, les Fer-nés ne vous ont déjà que bien trop longtemps entendus jacasser sur les contrées vertes et leurs lois. Il est temps que nous nous remettions à écouter la mer. Il est temps que nous écoutions la voix de notre dieu. » Sa propre voix retentissait avec tant de puissance et d'intensité dans cette grand-salle enfumée que ni le mestre ni Gorold Bonfrère en personne n'osèrent aventurer l'ombre d'une réplique. *Le dieu Noyé est avec moi,* songea le prophète. *Voilà qu'il m'a montré la voie.*

Bonfrère eut beau lui faire miroiter toutes les aises du château pour passer la nuit, il déclina l'invite. Il couchait rarement sous un toit semblable, et jamais aussi loin de la mer. « Mes aises, j'en ferai l'expérience en dessous des vagues, au sein des demeures liquides du dieu Noyé. Nous sommes nés pour souffrir, et de manière à puiser des forces dans nos souffrances, éventuellement. Mon unique requête est un cheval frais qui me transporte à Pebbleton. »

Son hôte se complut à lui donner cette satisfaction. Et il chargea également son fils Greydon d'escorter le prêtre afin de lui montrer l'itinéraire le plus court au travers des collines pour gagner le bord de la mer. Une heure les séparerait encore du jour lorsqu'ils se mirent en chemin, mais leurs montures étaient aussi sûres de pied que robustes et devaient leur permettre d'aller bon train, malgré les ténèbres. Après avoir fermé les yeux et dit une prière

silencieuse, Aeron ne tarda plus guère à commencer à somnoler en selle.

Le bruit lui parvint feutré, un couinement de gonds rouillés. « Urri », marmonna-t-il, et il se réveilla, tenaillé par la peur. *Il n'y a pas de gonds, ici, pas de porte, pas d'Urri.* Une volée de hache avait emporté la moitié de la main d'Urri tandis qu'il jouait, âgé de quatorze ans, à la danse du doigt, ses père et frères aînés étant quant à eux partis guerroyer. La troisième épouse de lord Quellon, une Piper de Château-Rosières, était une fille à grosse poitrine flasque et à prunelles de biche marron. Laquelle, au lieu de se conformer à l'Antique Voie en traitant la plaie par le feu et par l'eau de mer, avait confié le blessé à son mestre de contrée verte, qui jurait ses grands dieux qu'il se faisait fort de recoudre les doigts manquants. Opération qu'il réalisa effectivement, non sans recourir par la suite à des potions, des emplâtres et des herbes, mais la gangrène gagna la main, Urri se mit à grelotter, dévoré de fièvre, et, lorsque le mestre finit par se résoudre à lui scier le bras, il était trop tard.

Lord Quellon ne revint jamais de sa dernière expédition ; dans son infinie bonté, le dieu Noyé lui accorda de périr en mer. Et c'est en détenteur du titre que Balon regagna les îles, avec ses frères Euron et Victarion. Sitôt informé de la funeste aventure d'Urri, il s'empara d'un tranchoir de cuisine, amputa le mestre de trois de ses doigts, puis intima l'ordre à la Piper d'épouse de feu son père de les recoudre à la main mutilée. Herbes, emplâtres et potions réussirent aussi bien au mestre que précédemment à Urri : il mourut délirant comme un fou furieux, et la troisième lady Quellon ne fut pas longue à le suivre, car il s'était écoulé assez peu de jours quand la sage-femme lui arracha des entrailles une fille mort-née. À la satisfaction profonde d'Aeron ; n'était-ce pas sa propre hache qui avait massacré la main d'Urri, pendant qu'ils s'amusaient

ensemble à danser la danse du doigt, comme le font volontiers frères et copains ?

Le ressouvenir des années consécutives à la mort d'Urri persistait à l'emplir de honte. Il avait eu beau se qualifier d'homme à seize ans, qu'était-il d'autre alors, en vérité, qu'un sac à vin pourvu de jambes ? Il se plaisait à chanter, il se plaisait à danser (mais pas la danse du doigt, elle, plus jamais), il se plaisait à blaguer, caqueter, persifler, singer. Il jouait de la cornemuse, il jonglait, il montait des tas de chevaux et parvenait à picoler plus sec que tous les Botley, tous les Wynch et même qu'une bonne moitié des Harloi. Chaque être recevant un don spécifique du dieu Noyé, même lui possédait le sien ; nul homme au monde ne pouvait pisser plus longtemps ni plus loin qu'Aeron Greyjoy, et il en administrait la preuve à tous les banquets. Un jour, il paria son boutre tout neuf contre un troupeau de chèvres qu'il réussirait à souffler la flambée de l'âtre avec pour unique instrument sa queue. L'exploit lui permit de se bâfrer de chèvre une année durant, et il baptisa *Typhon d'or* son navire, au mât duquel Balon menaça toutefois de le faire pendre lorsqu'il apprit de quelle sorte de bélier son frère se proposait d'en surmonter la proue.

En fin de compte, *Le Typhon d'or* avait coulé corps et biens au large de Belle Île, coupé en deux, lors la première rébellion Greyjoy, par *La Fureur*, une monstrueuse galère de guerre, le jour où Stannis Baratheon était arrivé à refermer sa nasse sur Victarion et à écraser la flotte de Fer. Et cependant, le dieu Noyé n'en avait pas encore fini avec Aeron, qu'il charria jusqu'au rivage, fit capturer par des pêcheurs puis, dûment enchaîné, traîner jusqu'à Port-Lannis et, finalement, condamna à passer le restant de la guerre dans les entrailles de Castral Roc et à y prouver la capacité des seiches à pisser plus longtemps et plus loin que les lions, les sangliers ou les poulets.

Cet homme-là n'est plus. À la suite de sa noyade, Aeron était rené de la mer en prophète personnel du dieu. Aucun mortel ne pouvait désormais l'effrayer, non plus qu'aucune espèce de ténèbres. Ni ces ossements de l'âme, les souvenirs. *Le bruit d'une porte qui s'ouvre, le couinement de gonds de fer rouillés. Euron est revenu.* Cela n'avait pas d'importance. Il était, lui, le fameux Tifs-Trempe, le prêtre bien-aimé du dieu.

« Est-ce que tout cela va déboucher sur une guerre ? demanda Greydon Bonfrère, alors que le soleil commençait à illuminer les collines. Sur une guerre frère contre frère ?

— Si telle est la volonté du dieu Noyé. Aucun sans-dieu ne saurait occuper le trône de Grès. » *Le Choucas se battra, sûr et certain, ça.* Et ce n'est pas une femme qui pourrait le vaincre, fût-elle même Asha ; les femmes étaient faites pour livrer leurs propres batailles sur le terrain de l'accouchement. Quant à Theon, si tant était qu'il fût encore en vie, tout aussi nul et non avvenu ; risettes et bouderies, ce garçon-là, pas mieux. À Winterfell, il avait prouvé sa valeur, toutes choses égales, mais le Choucas n'avait rien d'un mioche paralysé. Les ponts du bateau d'Euron n'étaient peints en rouge que pour mieux masquer le sang qui les imbibait. *Victarion. Le roi doit être Victarion, sans quoi l'orage aura notre peau à tous.*

Le soleil était bel et bien levé quand Greydon quitta le prêtre pour aller colporter la nouvelle de la mort de Balon parmi ses cousins des tours fortifiées de la Fouillade, Pique-Corneille et Lac-au-cadavre. Aeron poursuivit donc seul sa route par monts et par vaux le long d'un sentier qui tendait à s'élargir au fur et à mesure qu'on se rapprochait de la mer et à devenir de plus en plus passant. Il fit halte pour y prêcher dans chacun des villages qu'il traversait, ainsi que dans les cours des moindres hobereaux. « Nous sommes nés de la mer, et c'est à la mer que nous

retournons tous », dit-il à ses auditeurs. Sa voix était aussi tonitruante que la houle et aussi profonde que l'océan. « Dans sa fureur, le dieu des Tornades a arraché Balon de sa forteresse pour le précipiter dans l'abîme, et mon frère festoie maintenant sous les vagues au sein des demeures liquides du dieu Noyé. » Et, là-dessus, de brandir ses mains. « *Balon est mort ! Le roi est mort ! Mais un nouveau roi va venir ! Car ce qui est mort ne saurait mourir mais se lève à nouveau, plus dur à la peine et plus vigoureux ! Un roi va se lever !* »

Certains de ceux qui l'entendirent jetèrent leurs pics et leurs houes pour le suivre, de sorte que, vers l'heure où il perçut le fracas du ressac, une douzaine d'hommes marchaient derrière son cheval, touchés par la grâce divine et désireux de se faire noyer.

Pebbleton abritait plusieurs milliers de gens de pêche dont les masures se blottissaient au pied d'une tourmanoir carrée qui comportait une échauguette à chacun de ses angles. Deux vingtaines des affidés noyés d'Aeron l'attendaient là, sur la plage de sable gris où ils avaient dressé leur campement de tentes en peau de phoque et d'abris construits à la va-vite avec du bois flotté. Leurs mains, que la saumure avait rendues rugueuses, que les lignes et les filets avaient toutes couturées, que le manie-ment des rames, des pics et des haches avait endurcies de cals, eh bien, maintenant, ces mains-là étreignaient des matraques en bois flotté dures comme du fer, car le dieu les avait munies d'armes puisées dans ses arsenaux sous-marins.

La hutte qu'ils avaient bricolée pour le prêtre dominait de peu la ligne de marée. À peine eut-il noyé ses tout nouveaux disciples qu'il s'y réfugia de bon cœur. *Mon dieu, pria-t-il, parlez-moi dans le grondement des vagues et dites-moi ce que je dois faire. Les capitaines et les rois attendent que vous vous prononciez. Qui sera notre roi pour remplacer*

Le Prophète

Balon ? Chantez pour moi dans la langue du léviathan, que je puisse savoir son nom. Dites-moi donc, ô seigneur d'au-dessous des vagues, qui a la vigueur nécessaire pour affronter l'orage qui plane sur Pyk.

Malgré l'état d'épuisement dans lequel l'avaient mis la course à Cormartel et le retour et tout, Aeron Tifs-Trempe ne parvint pas à trouver de repos dans son abri de bois flotté recouvert d'algues noires. Les nuages s'amoncelaient en roulant pour occulter la lune et les étoiles, et non moins impénétrables étaient les ténèbres appesanties sur son âme que sur la mer. *Balon avait beau préférer Asha, la chair de sa chair, une femme n'est pas capable de gouverner les Fer-nés. C'est à Victarion que ce rôle doit revenir.* Neuf fils étaient nés des œuvres de Quelson Greyjoy, et Victarion était le plus robuste d'entre eux, un vrai taureau d'homme, d'une bravoure et d'une conscience à toute épreuve. *Et c'est bien dans cette conscience-là que gît le plus périlleux pour nous.* Tout cadet devait obéissance à tout frère aîné, et Victarion n'était pas homme à naviguer à contre-courant de la tradition. *Encore qu'il ne porte pas Euron dans son cœur ; ça, pas vraiment, depuis la mort de cette bonne femme...*

Dehors, par-dessous les ronflements sonores de ses chers noyés et les stridulations mauvaises de la bise, il distingua le martèlement sourd et régulier des vagues, le tambour de son dieu qui l'appelait à la bataille. Délaissant à la dérobee son abri chétif, il se risqua dans le froid de la nuit, y dressa sa grande silhouette blême et décharnée puis pénétra, nu, dans la noirceur de l'eau salée. La mer était carrément glaciale, mais il ne broncha pas pour si peu devant la caresse divine. Une grosse lame vint s'écraser contre sa poitrine et le fit chanceler. La suivante se brisa par-dessus sa tête. Il lui fut dès lors possible d'avoir sur les lèvres le goût du sel, de sentir le dieu l'environner de toutes parts, l'étreindre et lui faire sonner les oreilles avec la gloire de son chant. *Il*

était né neuf fils des œuvres de Quellon Greyjoy et j'étais le moindre d'entre eux, avec ma faiblesse et mes effarements de fille. Mais cela n'est plus. L'homme que je fus a péri noyé, et le dieu m'a donné des forces. La froidure salée des flots le baignait tout entier, l'embrassait, transperçait sa chair d'humain débile jusqu'à lui toucher les os. Les os, songea-t-il. L'ossature de l'âme. Les os de Balon, ceux d'Urri. La vérité se trouve dans nos os, car la chair tombe en pourriture, alors que les os subsistent et perdurent. Et sur la colline de Nagga, là-bas, les ossements de la demeure du Roi Gris...

Et ce fut décharné, blême et grelottant qu'après avoir lutté contre le reflux Aeron Tifs-Trempe regagna la grève enrichi d'une sagacité qu'il était loin de posséder quand il avait pénétré dans la mer. Car il avait entre-temps découvert la réponse en ses propres os, et la route à suivre s'ouvrait tout unie devant lui. Si vif était le froid de la nuit que son corps paraissait fumer tandis qu'il retournait à longues foulées vers son pauvre abri, mais il avait au fond du cœur un feu qui l'embrasait, et le sommeil, pour une fois, s'empara facilement de lui pour ne plus le lâcher, sans couinements de gonds rouillés.

À son réveil, le temps était magnifique et venteux. Il déjeuna d'un bouillon de palourdes et d'algues cuisiné sur un feu de bois flotté. À peine avait-il terminé que le Merlyn descendit de sa tour, escorté par une demi-douzaine de gardes, afin de venir le trouver. « Le roi est mort, lui annonça Tifs-Trempe.

— Hum hum. J'ai eu un oiseau. Seulement, voilà qu'il m'en arrive un deuxième, à présent. » Le sieur Merlyn était un chauve rondouillard qui s'intitulait « lord » à la manière des contrées vertes et montrait un gros gros faible pour les fourrures et les velours. « L'un de ces fichus corbeaux me convoque à Pyk, l'autre à Dix Tours. Vous avez trop de bras, vous autres, les seiches, et vous déchiqutez

votre homme à force de l'écarteler. Que vous inspire un pareil casse-tête, prêtre ? Dans lequel de ces deux endroits conviendrait-il que j'expédie mes boutres, à votre avis ? »

Aeron se renfrogna. « Dix Tours, vous dites ? Quelle est donc la seiche qui vous y appelle ? » Dix Tours était le siège du seigneur et maître d'Harloi.

« La princesse Asha. Elle a déjà mis à la voile pour revenir. Le Bouquineur expédie des corbeaux à tout ce qu'elle a d'amis pour leur mander de venir la retrouver chez lui. À ce qu'il affirme, Balon voulait que sa fille occupe après lui le trône de Grès.

— C'est le dieu Noyé qui décidera de l'identité de son successeur, dit le prophète. Mettez-vous à genoux, pour me permettre de vous bénir. »

Une fois que lord Merlyn se fut exécuté, Aeron déboucha sa gourde et fit couler un filet d'eau de mer sur son crâne chauve. « Seigneur dieu qui t'es noyé pour nous, daigne consentir à ton serviteur Merlyn la grâce de renaître de la mer. Accorde-lui la bénédiction du sel, accorde-lui la bénédiction de la pierre, accorde-lui la bénédiction de l'acier. » L'eau qui dégoulinait le long des grosses joues de Merlyn trempait sa barbe et les renards de son manteau. « Ce qui est mort ne saurait mourir, conclut Aeron, mais se lève à nouveau, plus dur à la peine et plus vigoureux. » Puis, comme Merlyn se remettait debout, il ajouta néanmoins : « Demeurez et prêtez une oreille attentive, de manière à pouvoir divulguer partout la parole du dieu. »

À quelque trois pieds du bord, les vagues se brisaient autour d'un écueil de granit arrondi. C'est lui qu'Aeron Tifs-Trempe élut pour piédestal, afin que chacun de ses disciples soit en mesure de bien le voir et de bien entendre ce qu'il avait à dire.

« Nous sommes nés de la mer, et c'est à la mer que nous retournons tous, débuta-t-il, ainsi qu'il l'avait déjà fait cent

fois. Dans sa fureur, le dieu des Tornades a arraché Balon de sa forteresse pour le précipiter dans l'abîme, et mon frère festoie maintenant sous les vagues, au sein des demeures liquides du dieu Noyé. » Et, là-dessus, de brandir ses mains. « *Le roi de fer est mort !* Mais un nouveau roi va venir ! Car ce qui est mort ne saurait mourir mais se lève à nouveau, plus dur à la peine et plus vigoureux !

— *Un roi va se lever !* clamèrent en chœur les noyés.

— Il va le faire en effet. Il le doit. Mais qui ? » Tifs-Trempe écouta un moment, mais il n'y eut que les vagues pour lui répondre. « Qui sera notre roi ? »

Les noyés commencèrent à faire claquer les unes contre les autres leurs matraques de bois flotté. « Tifs-Trempe ! beuglèrent-ils. Tifs-Trempe roi ! Aeron roi ! Donnez-nous Tifs-Trempe ! »

Aeron secoua la tête. « Si un père a deux fils et qu'il donne une hache à l'un et un filet à l'autre, lequel entend-il voir entrer dans la carrière de guerrier ?

— C'est la hache qui désigne le guerrier, s'époumona Russ, et le filet le pêcheur en mer !

— Ouais, fit Aeron. Le dieu m'a entraîné dans le profond des vagues, et il a noyé la nullité totale que j'étais. Mais, lorsqu'il me remit au monde, ce ne fut pas sans m'avoir doté d'yeux pour voir, d'oreilles pour entendre et d'une voix pour répandre sa parole, afin que je puisse être son prophète et enseigner sa vérité à ceux qui ont oublié. Je n'ai pas été créé pour occuper le trône de Grès, moi... Et Euron le Choucas non plus. Car j'ai entendu le dieu proclamer clair et net : « Nul impie ne saurait occuper mon trône de Grès ! » »

Le Merlyn se croisa les bras sur la poitrine. « C'est Asha, dans ce cas ? Ou bien Victarion ? Dites-nous, prêtre !

— C'est le dieu Noyé qui vous répondra, mais pas ici. » L'index d'Aeron se pointa vers la figure grasse et blafarde du Merlyn. « Ce n'est pas ma personne qu'il vous faut

scruter, ce ne sont pas davantage les lois humaines, c'est la mer. Hissez vos voiles et mouillez vos rames, messire, et puis portez-vous à Vieux Wyk. Vous-même, ainsi que tous les autres capitaines et rois. N'allez pas à Pyk vous incliner devant l'impie, n'allez pas non plus à Harloi vous commettre avec des femmes intrigantes. Pointez votre proue sur Vieux Wyk, et gagnez le lieu où se dressait la résidence du Roi Gris. Au nom du dieu Noyé, c'est moi qui vous en somme. *Je vous en somme tous, tous tant que vous êtes !* Quittez vos manoirs, quittez vos mesures, quittez vos châteaux et vos forts, et retournez à la colline de Nagga pour des états généraux de la royauté ! »

La stupeur écarquilla Merlyn. « Des états généraux de la royauté ? Il n'y a pas eu de véritables états généraux de la royauté depuis... »

— ... *beaucoup trop longtemps !* s'écria le prêtre d'un ton douloureux. À l'aube des jours, les Fer-nés choisissaient encore leurs propres rois et, parmi eux, intronisaient le plus qualifié. Il est temps que nous retournions à l'Antique Voie, car notre grandeur ne nous sera restituée que de cette façon. Ce sont des états généraux de la royauté qui firent choix d'Urras Pied-de-fer en tant que Souverain Suprême et qui posèrent sur son front une couronne de bois flotté. Sylas Nez plat, Harrag le Chenu, Vieux Calmar, tous durent à des états généraux de la royauté leur élévation. Et de ces états généraux de la royauté-ci va sortir un homme qui achèvera l'œuvre entreprise par Sa Majesté Balon en nous reconquérant toutes nos libertés. Allez *non* pas à Pyk, ni aux Dix Tours d'Harloi, mais à Vieux Wyk, je vous le répète. Gagnez la colline de Nagga et les ossements de la demeure du Roi Gris, car c'est en ces lieux saints où la lune ne s'est noyée que pour ressurgir que nous nous créerons un roi digne de ce nom, un roi pieux. » Il brandit une fois de plus vers le ciel ses mains squelettiques. « Écoutez ! Écoutez les

Le trône de fer

vagues ! Écoutez le dieu ! Il est en train de nous adresser la parole, et voici qu'il dit : *“Nous n'aurons point de roi, si ce n'est par l'intermédiaire d'états généraux de la royauté !”* »

Cette affirmation déchaîna des clameurs enthousiastes au sein des noyés qui, tout en faisant réciproquement s'entrechoquer leurs matraques respectives en un vacarme indescriptible, se mirent à hurler : « Des états généraux de la royauté ! » à qui mieux mieux, « Des états généraux de la royauté ! Des états généraux de la royauté ! Point de roi, si ce n'est par l'intermédiaire d'états généraux de la royauté ! » Et ce boucan finit par prendre une telle ampleur qu'il ne dut pas plus manquer d'assourdir à Pyk Euron le Choucas qu'en ses demeures nébuleuses l'infâme dieu des Tornades.

Et Aeron Tifs-Trempe sut qu'il avait bien agi.

LE CAPITAINE DES GARDES

« Les oranges sanguines sont plus qu'archi-mûres », observa le prince d'une voix lasse, tandis que le capitaine le véhiculait jusque sur la terrasse.

Après quoi il ne rouvrit pas la bouche pendant des heures.

Pour ce qui était des oranges, il n'y avait au demeurant rien de plus vrai. Les quatre ou cinq qui étaient tombées sur le sol dallé de marbre rose pâle y avaient littéralement explosé. À chacune de ses inspirations, le parfum douceâtre et acidulé qui s'en exhalait saturait les narines d'Hotah. Assurément que le prince devait en être entêté tout autant lui-même, quand il se trouvait installé sous les arbres dans le fauteuil rembourré de coussins en duvet d'oie que lui avait fabriqué mestre Caleotte en l'équipant de roues d'ébène et de fer quelque peu grinçantes.

Durant pas mal de temps, les seuls bruits perceptibles furent ceux des éclaboussures que faisaient les gosses en barbotant dans les bassins et dans les fontaines, et puis, une fois, le *plof* mou d'une nouvelle orange qui venait de lâcher prise et de s'écraser sur la terrasse. Enfin, voilà que le capitaine entendit, provenant de l'autre extrémité du palais, le vague tambourinement de bottes sur le marbre. *Obara*. Il avait immédiatement reconnu le pas de la jeune femme : de longues foulées rageuses et précipitées. Dans

les écuries sises auprès des portes, sa monture devait être couverte d'écume et avoir les flancs ensanglantés par les éperons. La bâtarde d'Oberyn ne montait jamais que des étalons et se serait impudemment targuée, s'il fallait en croire les ouï-dire, de sa capacité à maîtriser n'importe lequel des coursiers de Dorne... Et n'importe quel mâle aussi. L'oreille aiguë du capitaine finit également par saisir un second pas, celui, plus court, pantouflard et feutré, de mestre Caleotte se dépêchant le plus possible afin de ne point trop se laisser devancer.

Obara Sand marchait toujours trop vite. *Elle est sans trêve à la poursuite de quelque chose qu'elle ne réussit jamais à attraper*, avait un jour confié le prince à sa propre fille, propos que le capitaine avait surpris.

Lorsqu'elle apparut sous l'arche triple, Areo Hotah lui bloqua l'accès de la terrasse en plaçant sa hallebarde en travers du passage. Comme le fer de l'arme était fiché au bout d'une hampe en frêne de montagne longue de six pieds, l'intruse ne pouvait contourner l'obstacle. « Pas plus loin, ma dame. » Il possédait une voix de basse dont les intonations typiques de Norvos accentuaient le grondement. « Le prince n'a aucune envie d'être dérangé. »

Déjà de pierre avant qu'il n'eût parlé, le visage d'Obara se durcit encore davantage. « Tu te trouves en travers de ma route, Hotah. » Elle était la plus âgée des Aspics des Sables et, forte carcasse de femme de près de trente ans, avait les yeux très rapprochés et les cheveux brun rat de la putain de Villevieille à qui elle devait le jour. Sous le manteau de soie sauvage bariolé d'or et d'isabelle qui la drapait, elle portait un vieil habit de cheval en cuir marron assoupli par l'usage. À cela se bornait le plus moelleux de ses effets. Sur une de ses hanches était enroulée la mèche d'un fouet, un bouclier rond de cuivre et d'acier lui barrait le dos. Elle avait laissé sa pique à l'extérieur. Areo Hotah lui sut au moins gré de cela. Toute preste et costarde

qu'elle était, elle ne faisait pas le poids contre lui, il le savait... Mais *elle* l'ignorait, et il ne souhaitait pas du tout voir son sang maculer le marbre rose pâle.

Mestre Caleotte se dandinait en transférant son poids d'un pied sur l'autre. « Je m'étais pourtant bien efforcé de vous prévenir, lady Obara, que...

— Est-ce qu'il sait que mon père est mort ? » demanda-t-elle au capitaine, sans condescendre au mestre plus d'attention qu'à une vulgaire mouche, si jamais mouche avait poussé la stupidité jusqu'à venir bourdonner autour de sa tête.

« Oui, lui répondit Hotah. Il a eu un oiseau. »

La mort était arrivée à Dorne sous la forme d'une missive apportée par des ailes noires, rédigée en menus caractères et scellée par une grosse goutte rouge de cire durcie. Caleotte avait dû pressentir quel en était le contenu, car il s'était déchargé sur Hotah du soin de la délivrer telle quelle. Mais si le prince n'avait pas lésiné à le remercier, jamais en revanche il n'était demeuré si longtemps sans briser le sceau d'un message. Le parchemin n'avait pas quitté son giron de tout l'après-midi, tandis que de son fauteuil il regardait les enfants jouer à leurs petits jeux. Et ainsi fit-il jusqu'à ce que le soleil se couche et que la fraîcheur vespérale soit devenue presque insoutenable et le force à se faire véhiculer à l'intérieur ; mais ce fut, là-dessus, pour se mettre à contempler le scintillement des étoiles sur l'eau. Il fallut finalement attendre que la lune se lève pour qu'il se résolve à prier le capitaine d'aller quérir une chandelle qui lui permette de prendre connaissance de sa lettre, réfugié dans le sein des ténèbres nocturnes sous les orangers.

Obara tripota son fouet. « Ils sont des milliers à traverser les sables à pied pour escalader les Osseux, de manière à être en mesure d'aider Ellaria à rapporter mon père à la maison. Les septuaires sont bondés à craquer, et les prêtres

rouges ont allumé les feux de leurs temples. Les pensionnaires des maisons de plaisir copulent avec tous les types qui viennent leur rendre visite et refusent qu'ils déboursent le moindre liard. À Lancehélion comme au Bras Cassé, sur les berges de la Sang-vert tout autant que dans les montagnes et au fin fond des sables, partout, *partout*, des femmes s'arrachent les cheveux et des hommes poussent des cris de rage. Partout s'entend dans toutes les langues la même question : Que va faire Doran ? *Que va-t-il faire, lui, son propre frère, pour venger notre prince assassiné ?* » Elle esquissa un pas de plus pour lancer de plus près à la face du capitaine : « Et tu as, toi, l'audace de dire qu'*il n'a aucune envie d'être dérangé !*

— Il n'a aucune envie d'être dérangé », répéta Areo Hotah. Le capitaine des gardes était du même âge que le prince dont il assurait la sécurité. Un jour, il y avait longtemps de cela, était arrivé de Norvos un tout jeune homme à tignasse noire, un gars dont la gaucherie jurait avec la puissante carrure. Seulement, ses cheveux avaient beau être blancs, maintenant, et les cicatrices de maintes batailles avaient beau lui couturer le corps, sa puissance demeurait intacte, et il conservait au fer de sa hallebarde l'effroyable tranchant dont les prêtres à barbe lui avaient enseigné le secret. *Elle ne passera pas*, se dit-il, avant de déclarer : « Le prince est en train de regarder les enfants jouer à leurs petits jeux. Il ne faut *jamais* le déranger quand il est en train de regarder les enfants jouer à leurs petits jeux.

— Hotah, fit Obara Sand d'un ton menaçant, tu vas t'écarter de ma route, ou bien je m'empare de cette hallebarde, et...

— Capitaine, lui fut-il commandé de l'arrière, laissez-la passer. Je vais m'entretenir avec elle. » Le prince venait d'intervenir d'une voix tout enrouée.

Areo Hotah redressa son arme d'un geste brusque et fit un pas de côté. Non sans avoir longuement appesanti sur

lui un dernier regard, la bâtarde se rua vers la terrasse, talonnée vaille que vaille par les trottements précipités du mestre. Caleotte n'avait guère que cinq pieds de haut, et il était chauve comme un œuf. Son visage était si lisse et si gras qu'on avait du mal à lui donner un âge quelconque, mais il se trouvait déjà là lors de l'engagement du capitaine, et il avait même été au service de la mère du prince. Cependant si ni les ans ni l'obésité ne l'empêchaient de rester encore assez alerte de corps et d'esprit, il se montrait aussi docile qu'un agneau. *Il n'est pas homme à tenir la dragée haute à quelque Aspic des Sables que ce soit*, songea le capitaine.

Installé dans son fauteuil à l'ombre des orangers, ses jambes goutteuses étayées devant lui de tout leur long, le prince avait d'énormes poches sous les yeux. Néanmoins, Hotah n'aurait su dire s'il fallait les attribuer au chagrin ou aux insomnies que la goutte lui infligeait. Plus bas, les enfants jouaient toujours à leurs petits jeux dans les fontaines et dans les bassins. Les plus jeunes avaient tout au plus cinq ans, les plus âgés neuf ou dix. Leur bande se composait pour moitié de filles. Au bruit de leurs éclaboussures se mêlaient les cris stridents qu'ils échangeaient d'une voix haut perchée. « Il n'y a pas si longtemps de cela que tu faisais partie toi-même, Obara, des gosses qui barbotaient dans ces bassins », lui déclara le prince lorsqu'elle planta un genou devant son fauteuil roulant.

Elle renifla d'un air dédaigneux. « Cela fait vingt ans, ou si peu s'en faut que c'est bien égal. Et mon séjour ici n'a pas duré beaucoup. Je suis la fille d'une putain, l'auriez-vous oublié ? »

N'obtenant pas de réponse, elle se releva puis, les mains campées sur ses hanches : « Mon père a été assassiné.

— Il a été tué au cours d'un combat singulier qui tenait lieu d'épreuve judiciaire », répliqua le prince Doran. Au regard de la loi, il ne s'agit pas là d'un assassinat.

— Il était votre frère.

— En effet.

— Que comptez-vous faire, en ce qui concerne sa mort ? » Le prince fit laborieusement pivoter son fauteuil pour se retrouver face à elle. Il avait beau n'avoir que cinquante-deux ans, il avait l'air beaucoup plus âgé. Son corps se révélait flasque et informe sous ses robes de lin, et ses jambes étaient pénibles à regarder. La goutte en avait gonflé et empourpré les articulations d'une façon caricaturale ; son genou gauche présentait l'aspect d'une pomme, le droit celui d'un melon, et ses orteils s'étaient mués en grappes violacées, si blettes qu'elles vous donnaient l'impression qu'il suffirait de les toucher pour qu'elles éclatent. Il n'était jusqu'au poids d'une légère couverture qui ne risquât de lui donner des haut-le-corps, même s'il supportait ses douleurs sans jamais émettre la moindre plainte.

Le silence est l'ami d'un prince, l'avait une fois entendu dire à sa fille le capitaine. *Les mots sont comme des flèches, Ariane. Une fois qu'on les a lâchés, c'est en vain qu'on chercherait à les rattraper.*

« J'ai écrit à lord Tywin pour...

— *Écrit ?* Si vous étiez seulement la moitié de l'homme que mon père était...

— Je ne suis pas ton père.

— Ça, je savais. » Le ton marquait un souverain mépris.

« Tu voudrais me faire partir en guerre.

— Pas si folle. Vous n'avez même pas besoin d'abandonner votre chaise longue. Permettez-moi seulement de venger mon père *moi-même*. Vous avez une armée dans le Pas-du-Prince. Lord Ferboys en a une autre aux Osseux. Accordez-moi la première, et la seconde à Nym. Laissez-lui emprunter la route Royale pendant que, de mon côté, j'expulserai de leurs châteaux les seigneurs des Marches puis ferai un crochet pour me porter contre Villevieille.

Le Capitaine des gardes

— Et tu fondes sur quoi ton espoir de tenir Villevieille ?
— Il suffira de la mettre à sac. L'opulence de Hightower...

— C'est de l'or que tu veux ?

— C'est du sang que je veux.

— Lord Tywin va nous faire apporter la tête de la Montagne.

— Et qui nous apportera la tête de lord Tywin ? La Montagne a toujours été son toutou, vous le savez pertinemment. »

Le prince fit un geste en direction des bassins. « Regarde les gosses, Obara, s'il te plaît.

— Il ne me plaît pas. Je prendrais infiniment plus de plaisir à planter ma pique dans la bedaine de lord Tywin. Je lui ferai chanter *Les pluies de Castamere* tout en lui arrachant les tripes et en y farfouillant pour voir s'il s'y trouve de l'or.

— *Regarde*, répéta le prince. Je te l'ordonne. »

Quelques-uns des gamins les plus âgés reposaient à plat ventre sur le dallage lisse de marbre rose et bronzaient au soleil. D'autres pataugeaient dans la mer, au-delà. Trois s'affairaient à construire un château de sable que sa pointe gigantesque faisait ressembler à la tour Lance du Palais Vieux. Une vingtaine, pour le moins, s'étaient rassemblés dans le vaste étang pour assister aux batailles que se livraient les plus petits, montés sur les épaules des plus grands, dans les endroits où l'eau ne vous montait que jusqu'à la ceinture, en cherchant à se désarçonner mutuellement. Chaque fois qu'un cheval et son cavalier s'affaillaient, leur plouf retentissant suscitait une explosion de rires et de rugissements. Une fillette à cheveux châtain réussit sous leurs yeux l'exploit de décrocher des épaules de son frère un garçonnet filasse et de l'expédier boire sa tasse tête la première.

« Ton père a joué jadis à ce même jeu, tout comme je l'avais fait moi-même avant lui, commenta le prince. Vu qu'il y avait dix ans d'écart entre nous, je ne fréquentais déjà plus les bassins lorsqu'il atteignit l'âge de s'y amuser, mais je me plaisais à le regarder faire quand je venais ici rendre visite à Mère. Il était tellement coriace, même tout jeune. Preste comme un serpent d'eau. Je l'ai vu, et plutôt deux fois qu'une, renverser des garçons beaucoup plus forts que lui. Il m'a rafraîchi la mémoire à ce sujet, le jour où il s'est mis en route pour Port-Réal. Il m'a juré ses grands dieux qu'il le ferait encore, ce coup-ci, sans quoi je ne l'aurais jamais laissé partir.

— *Laisse* partir ? » Obara s'esclaffa. « Vous auriez été capable de l'en empêcher, peut-être ? La Vipère Rouge de Dorne allait toujours où ça lui chantait.

— En effet. Que n'ai-je un mot de réconfort à...

— Je ne suis pas venue vous demander du *réconfort*. » Sa voix n'exprimait que dédain. « Le jour où mon père se présenta pour faire valoir ses droits sur moi, ma mère souhaitait tout sauf me voir m'en aller. "Ce n'est qu'une fille, dit-elle, et je ne pense pas qu'elle soit de vous. Des hommes, j'en ai eu mille autres." Il jeta sa pique à mes pieds puis gifla ma mère en pleine figure d'un revers de main si brutal qu'elle se mit à pleurer. "Fille ou garçon, nous livrons tous nos propres batailles, ajouta-t-il, mais les dieux nous laissent le choix de nos armes." Il pointa l'index vers sa pique puis vers les larmes de ma mère, et je ramassai la pique. "Je t'avais bien dit qu'elle était de moi", lui dit-il, et il m'emmena. Ma mère mit moins d'un an à mourir à force de se soûler. On raconte qu'elle est morte en larmes. » Obara se rapprocha du fauteuil du prince. « Laissez-moi me servir de la pique, je ne demande rien de plus.

— C'est demander beaucoup, Obara. J'y réfléchirai pendant mon sommeil.

— Votre sommeil a déjà duré trop longtemps.

— Il se pourrait que tu n'aies pas tort. Je te ferai parvenir un mot à Lancehéliion.

— Pourvu que ce mot soit guerre. » Obara pivota sur ses talons et, d'une allure aussi furibonde qu'à son arrivée, s'en fut droit aux écuries réclamer une monture fraîche avant de reprendre la route cette fois encore au triple galop.

Mestre Caleotte la laissa filer. « Mon prince ? s'enquit-il. Est-ce que vos jambes vous font mal ? »

Doran esquissa un maigre sourire. « Est-ce que le soleil est brûlant ? »

— Si j'allais vous chercher une potion contre la douleur ?

— Non. J'ai besoin de tous mes esprits. »

Le petit homme rondouillard hésita. « Mon prince, est-il... Est-il bien prudent de permettre à lady Obara de regagner Lancehéliion ? Elle est certaine d'enflammer les gens du commun. Ils aimait beaucoup votre frère.

— Comme nous tous. » Il pressa ses doigts sur ses tempes. « Non. Vous avez raison. Je dois absolument retourner moi-même à Lancehéliion. »

Nouvelle hésitation du mestre. « Est-ce bien sage ? »

— Pas du tout sage, mais indispensable. Mieux vaut expédier une estafette à Ricasso pour le mettre en demeure de rouvrir mes appartements dans la tour du Soleil. Avertissez ma fille Ariane que j'arriverai là-bas dès demain. »

Ma petite princesse. Le capitaine avait cruellement souffert d'être séparé d'elle.

« Vous allez être vu », prévint le mestre.

Hotah le comprit à demi-mot. Deux ans plus tôt, lorsqu'ils avaient quitté Lancehéliion pour la solitude paisible des Jardins Aquatiques, la gravité de la goutte qui affligeait le prince Doran était bien moindre. À cette époque-là, il marchait encore, quoique lentement, appuyé sur une canne

et grimaçant à chacun de ses pas. Il ne tenait pas à ce que ses ennemis sachent à quel point s'était aggravée sa faiblesse, et le Palais Vieux comme sa ville ombreuse pullulaient d'espions. *Les espions*, songea le capitaine, *et ces maudits escaliers qu'il ne peut pas gravir. Il lui faudrait des ailes pour aller résider au sommet de la tour du Soleil.*

« Je *dois* être vu. Il est nécessaire que les trublions trouvent à qui parler. Il est nécessaire de rappeler à Dorne qu'elle possède encore un prince. » Il eut un sourire las. « Si vieux et goutteux soit-il.

— Si vous rentrez à Lancehélion, vous ne pourrez vous dispenser d'accorder une audience à la princesse Myrcella, reprit Caleotte. Son chevalier blanc ne manquera pas de se trouver à ses côtés. Et vous *savez* qu'il envoie des lettres à la reine.

— Je le présume. »

Le chevalier blanc. Le capitaine fronça les sourcils. Ser Arys était venu à Dorne veiller sur sa propre princesse, tout comme l'avait fait jadis pour la sienne Areo Hotah. Même leurs deux noms sonnaient bizarrement de manière analogue. Arys et Areo. Là s'arrêtait pourtant l'analogie. Le capitaine avait quitté pour jamais Norvos et ses prêtres à barbe, alors que ser Arys du Rouvre, lui, continuait à servir le Trône de Fer. Ce n'était pas sans éprouver une certaine tristesse qu'Hotah l'avait vu dans son long manteau neigeux, toutes les fois où il était allé à Lancehélion sur ordre du prince. Un jour, présentait-il, les mettrait aux prises tous deux ; et Arys du Rouvre périrait, ce jour-là, le crâne fracassé d'un coup de hallebarde. Tout en laissant glisser sa main le long de la hampe de frêne lisse de celle-ci, le capitaine se demanda si ce fameux jour n'était pas en train de se rapprocher.

« L'après-midi tire presque à sa fin, disait cependant le prince. Nous attendrons jusqu'à demain. Assurez-vous que ma litière soit prête dès le point du jour.

— À vos ordres. » Le mestre fit une petite révérence. Le capitaine se tint à l'écart pour le laisser sortir puis prêta l'oreille au bruit déclinant de ses pas.

« Capitaine ? » La voix du prince avait des inflexions feutrées. Hotah s'avança, cinq doigts reployés sur la hampe de sa hallebarde. Le contact satiné du frêne au creux de sa paume évoquait celui d'une peau de femme. Une fois parvenu aux abords du fauteuil roulant, il manifesta sa présence en faisant sonner sèchement le pied de l'arme sur le dallage, mais le prince n'avait d'yeux que pour les enfants. « Vous avez eu des frères, capitaine ? demanda-t-il. À Norvos, quand vous étiez jeune ? Des sœurs ?

— Les deux, répondit Hotah. Deux frères, trois sœurs. J'étais le petit dernier. » *Le petit dernier, et pas désiré. Une bouche de plus à nourrir, un gros lardon qui mangeait trop et qui se dépêchait d'être trop grand pour ses vêtements. Pas étonnant qu'on l'eût vendu aux prêtres à barbe.*

« Moi, j'étais le premier, déclara le prince, ce qui ne m'empêche pas d'être le dernier. Après la mort au berceau de Mors et d'Olyvar, je renonçai à l'espoir de frères. J'avais neuf ans quand survint Elia, et je servais comme écuyer à la Grèvesel. Quand le corbeau apporta la nouvelle que ma mère avait dû s'aliter un mois trop tôt, j'étais assez vieux pour comprendre que cela signifiait que l'enfant ne survivrait pas. Même qu'en entendant lord Gargalen m'annoncer que j'avais une sœur, je lui affirmai qu'elle allait forcément mourir d'ici peu. Mais elle vécut néanmoins, grâce à la Mère miséricordieuse. Et, un an plus tard, ce fut Oberyne qui naquit, brailant et ruant. J'étais déjà un homme fait qu'ils jouaient tous deux dans ces bassins-là. Malgré quoi me voilà assis ici même, et ils ont disparu. »

Que dire à cela ? Areo Hotah ne savait. Il n'était jamais qu'un capitaine des gardes et demeurerait toujours un étranger, même après toutes ces années passées dans ce pays-ci. *Servir. Obéir. Protéger.* Il avait solennellement prononcé ces

vœux âgé de seize ans, le jour même de ses épousailles avec sa hallebarde. *Des vœux simples pour des hommes simples*, selon les termes employés par les prêtres à barbe. On ne l'avait pas entraîné à conseiller des princes dans l'affliction.

Il s'évertuait encore à chercher une parole appropriée quand une nouvelle orange s'écrasa pesamment sur la terrasse, à moins d'un pied de la place qu'occupait le prince, avec un bruit flasque qui fit grimacer celui-ci comme s'il en avait éprouvé quelque choc intime. « Suffit, soupira-t-il. Voilà qui suffit. Laisse-moi, Areo. Laisse-moi regarder les enfants quelques heures de plus. »

Lorsque le soleil se coucha, l'air fraîchit, et les enfants rentrèrent, affamés de souper, mais le prince s'attarda encore sous ses orangers, les yeux perdus sur le spectacle des bassins silencieux et de la mer qui s'ouvrait par-delà. Un serviteur lui apporta une jatte d'olives violettes, ainsi qu'une galette de pain, du fromage et de la purée de pois chiches. Après avoir vaguement grignoté de ces mets, Doran sirota une coupe de ce vin doux, sirupeux et corsé qu'il aimait puis, l'ayant finalement vidée, s'en resservit une autre. Un moment survint d'aventure, au cours des heures les plus noires de l'après-miduit, où le sommeil vint le trouver dans son fauteuil, et ce fut seulement alors que le capitaine le roula le long de la galerie éclairée par la lune, lui fit dépasser une rangée de piliers cannelés, franchir le seuil d'un arceau gracieux puis l'introduisit dans une chambre proche de la mer qu'occupait une immense couche aux draps de lin frais et crissants. Le prince exhala un gémissement quand le capitaine entreprit de l'y transférer, mais les dieux eurent la bonté de lui épargner de se réveiller.

La cellule où dormait Hotah était contiguë. Il s'assit sur l'étroite couchette et, prélevant dans leur niche sa pierre à aiguiser et son chiffon huilé, se mit à l'œuvre. *Garde acéré*

le fer de ta hallebarde, l'avaient avisé les prêtres à barbe, le jour où ils l'avaient marqué. Il n'y manquait jamais.

Tout en affûtant l'arme, il se mit à penser à Norvos, à la ville haute sur la colline et à la ville basse près de la rivière. Il se rappelait encore avec netteté le son des trois cloches, la façon qu'avaient les profonds grondements de Noom de le faire frémir jusqu'au fond des moelles, l'altière et puissante voix de Narrah, les doux rires argentins de Nyel. La saveur du gâteau d'hiver lui remplit de nouveau la bouche, une saveur riche en gingembre, en cerises confites, en pignons, sans oublier celle du *nahsa* dont on l'arrosait, ce lait de chèvre fermenté qui, mêlé de miel, se servait dans un gobelet de fer. Il revit sa mère vêtue de sa robe à col d'écureuil, celle qu'elle ne mettait qu'une fois par an, lorsqu'ils allaient voir les ours danser au bas des marches de la Pécheresse. Et la puanteur du poil brûlé l'assaillit derechef comme à l'instant où le prêtre à barbe lui appliquait le fer rouge en forme de francisque en plein milieu du torse. Ce accompagné d'une douleur si atroce qu'il s'était alors dit : *Mon cœur risque de s'arrêter*, mais il n'avait pas pour autant bronché. Le poil n'avait jamais repoussé d'en dessous la marque.

Le capitaine ne rallongea sur le lit son épouse de frêne et de fer que lorsque les deux fils de la tête en furent suffisamment tranchants pour avoir des vertus de rasoirs. Puis il se défit en bâillant de ses vêtements sales, les jeta par terre en vrac et s'étendit sur son matelas bourré de paille. La seule pensée de la marque lui avait donné de telles démangeaisons qu'il lui fallut se gratter avant de fermer les yeux. *J'aurais dû ramasser les oranges tombées*, songea-t-il, et il s'endormit en rêvant à leur saveur aigre-douce et, d'une façon singulièrement tactile, à leur jus rouge empoisonnant ses doigts.

L'aube ne fut que trop prompte à poindre. Devant les écuries se trouvait déjà prête à partir la plus petite des trois

litières attelées, celle en bois de cèdre à rideaux de soie rouge. Le capitaine sélectionna pour l'escorter vingt des trente piques affectées au poste des Jardins Aquatiques ; les dix autres demeureraient sur place afin de garder le domaine et les enfants, certains de ceux-ci étant les fils et les filles de grands seigneurs et de riches marchands.

Le prince avait eu beau déclarer son intention de se mettre en route dès le point du jour, Areo Hotah savait pertinemment qu'il ne manquerait pas de lambiner. Pendant que le mestre aidait Doran Martell à se baigner puis s'employait à envelopper ses membres enflés dans des bandes de lin imbibées de lotions calmantes, le capitaine revêtit un haubert d'écailles de cuivre conforme à son grade et un vaste manteau flottant de soie sauvage isabelle et jaune destiné à le préserver de la réverbération du soleil sur le cuivre. La journée promettait d'être torride, et il avait depuis des lustres jeté aux orties la pesante cape en crin de cheval et la tunique de cuir clouté qui constituaient sa tenue, à Norvos, mais qui auraient probablement cuit leur homme tout vif, à Dorne. Il avait bien gardé de là-bas son demi-heaume en fer, crêté de pointes aiguës, mais il le portait désormais enturbanné d'une soierie orange qu'il faufilait dans les intervalles du cimier puis entortillait tout autour. Sans cette précaution, l'ardeur du soleil à taper sur le métal lui aurait mis la cervelle en ébullition bien avant qu'on ne soit en vue du palais.

Le prince n'était pas prêt à partir de sitôt. Il avait décidé de déjeuner auparavant d'une orange sanguine et d'une assiettée d'œufs de mouette durs découpés en cubes et mêlés de morceaux de jambon et de piments de feu. Après quoi, plus rien ne le retiendrait, si ce n'est qu'il devait encore faire ses adieux à plusieurs des enfants qui s'étaient particulièrement attiré sa prédilection, tels le petit Dalt et la couvée de lady Noirmont, ainsi que la jeune orpheline à museau poupin dont le père passait sa vie à descendre et

à remonter la Sang-vert pour vendre épices et tissus. Soucieux de leur épargner la vue de son œdème et de ses pansements, Doran ne cessa de dissimuler ses jambes sous une splendide couverture de Myr pendant qu'il s'entretenait avec eux.

Au bout du compte, le cortège ne s'ébranla qu'à midi sonné ; le prince dans sa litière, mestre Caleotte monté sur un âne, tout le reste à pied. Cinq piques marchaient en tête, cinq sur les arrières, et cinq sur chacun des flancs de la litière. Areo Hotah s'adjugea quant à lui sa place familière à la gauche de Doran Martell pour effectuer le trajet, sa hallebarde sur une épaule. La route menant des Jardins Aquatiques à Lancehélion longeant constamment la mer, on y bénéficiait d'une brise fraîche qui rendait moins accablante la traversée de ce paysage ocre rouge parsemé de rochers, de sable et d'arbres tordus, rabougris.

C'est à mi-chemin que leur tomba dessus le deuxième Aspic des Sables.

Elle fit subitement son apparition au sommet d'une dune, montée sur un destrier des sables à la robe dorée dont la crinière avait la blancheur et la finesse de la soie. Même à cheval, cette lady Nym avait une allure gracieuse, elle n'était que chatoiements de robes lilas, et son immense cape de soie crème et cuivre qui s'animait au moindre souffle donnait à tout instant l'impression qu'elle allait prendre son envol. Agée de vingt-cinq ans, Nyméria Sand avait la minceur d'un saule. Coiffés en une longue natte nouée par un fil d'or rouge, ses cheveux raides et noirs qui, tout comme ceux de son défunt père, formaient un V sur son front, rehaussaient ses prunelles sombres. Avec ses pommettes hautes, ses lèvres charnues, son teint de lait, elle avait toute la beauté qui faisait défaut à sa sœur aînée. Mais la mère d'Obara n'avait jamais été qu'une vulgaire pute de Villevieille, alors que le sang le plus noble de l'antique Volantis coulait dans les veines de celle de Nym.

Une douzaine de piques à cheval dont le soleil faisait miroiter les boucliers ronds lui servaient de suite et dévalèrent la dune sur ses talons.

Le prince avait accroché les tentures de sa litière afin de mieux jouir de la brise marine. Lady Nym vint se porter auprès de lui tout en bridant sa ravissante jument dorée pour lui faire adopter l'allure du véhicule. « Quelle heureuse rencontre, Oncle ! se récria-t-elle d'une voix mélodieuse, comme si c'était le plus pur hasard qui l'avait précisément conduite à cet endroit-là. Puis-je me permettre de chevaucher à vos côtés jusqu'à Lancehélion ? » Le capitaine avait beau se tenir sur le bord opposé de la litière, il entendait distinctement chacun des mots que prononçait l'intruse.

« J'en serais enchanté », répliqua le prince Doran, d'un ton qu'Hotah trouva tout sauf *enchanté*. « Goutte et chagrin font de bien piètres compagnons de route. » Ce qui revenait à dire en clair, le capitaine le savait, que chaque cahot sur chaque caillou du chemin lanciait ses maudites articulations.

« Contre la goutte, je ne puis rien, fit-elle, mais le chagrin, mon père n'en avait que faire. La vengeance était davantage à son goût. Est-il vrai que Gregor Clegane ait admis avoir tué Elia et ses enfants ?

— Il a si fort rugi sa culpabilité que la Cour tout entière l'a entendu, concéda le prince. Lord Tywin nous a promis sa tête.

— Et un Lannister paie toujours ses dettes, conclut lady Nym, mais il me semble que lord Tywin se propose de nous payer avec notre propre monnaie. J'ai reçu un oiseau de notre adorable ser Daemon, qui jure que mon père a chatouillé ce monstre à plus d'une reprise au cours de leur affrontement. Dans ce cas, ser Gregor vaut son pesant d'homme déjà mort, et pas un seul liard de remerciements à Tywin Lannister. »

Le prince grimaça. S'il fallait en attribuer la faute aux douleurs de goutte ou aux assertions de sa nièce, le capitaine n'aurait su dire. « C'est peut-être bien le cas.

— Peut-être ? Moi, je dis : c'est.

— Obara voudrait me voir partir en guerre. »

Nym éclata de rire. « Oui, elle meurt d'envie d'incendier Villevieille. Elle met autant d'ardeur à exécrer cette ville que notre petite sœur à l'adorer.

— Et toi ? »

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule vers ses compagnons, derrière. Une douzaine de longueurs les séparait d'elle. « Je couchais avec les jumeaux Poulet quand le billet m'est parvenu, l'entendit dire le capitaine. Vous connaissez la devise des Poulet ? *Laissez-moi prendre mon essor !* Voilà tout ce que je vous demande. Laissez-moi prendre mon essor, Oncle. Je n'ai pas besoin d'une armée puissante, simplement d'une sœur chérie.

— Obara ?

— Tyerne. Obara fait trop de boucan. Tyerne est si délicieuse et gentille que personne au monde ne la soupçonnera. Obara voudrait faire de Villevieille le bûcher funéraire de notre père, mais je ne suis pas si goulue. Je me contenterai de quatre existences. Les jumeaux d'or de lord Tywin, à titre de paiement pour les enfants d'Elia. Le vieux lion, pour Elia elle-même. Enfin, pour mon propre père et pour solde de tout compte, le petit roi.

— Le gamin ne nous a jamais causé de tort.

— Le gamin n'est qu'un bâtard issu de la félonie, de l'inceste et de l'adultère, si l'on peut en croire lord Stan-nis. » Les inflexions de sa voix s'étaient si subitement dépouillées de tout enjouement que le capitaine se retrouva en train de la lorgner les yeux plissés. Sa sœur Obara affichait son fouet sur sa hanche et brandissait une pique que n'importe qui pouvait voir. Lady Nym n'était pas moins mortelle, mais elle gardait ses poignards soigneusement

dissimulés. « Il n’y a que du sang royal qui soit susceptible de laver définitivement l’assassinat de mon père.

— Oberynd est mort au cours d’un combat singulier livré pour une affaire qui ne nous concernait nullement. Je n’appelle pas cela un assassinat.

— Appelez-le comme il vous plaira. Nous leur avons dépêché l’homme le plus éminent de Dorne, et c’est un sac d’ossements qu’ils nous réexpédient.

— Il a outrepassé toutes les missions que je lui avais assignées. “Prends la mesure de ce bout de roi et de son Conseil, et dresse un état de leurs forces et de leurs faiblesses, lui dis-je, sur la terrasse. Trouve-nous des amis, s’il est possible d’en trouver. Fais tout ton possible pour te procurer des renseignements sur la fin d’Elia, mais veille à ne pas provoquer lord Tywin à tort et à travers”, tels furent les propos que je lui tins exactement. Il se mit à rire et me répliqua : “M’est-il jamais arrivé de provoquer quiconque... *à tort et à travers* ? Tu ferais mieux de mettre en garde les Lannister contre toute provocation à mon propre endroit.” Il brûlait d’obtenir justice en faveur d’Elia, mais il se refusait à patienter, tandis que...

— Il a patienté dix-sept ans, l’interrompt lady Nym. Si c’était vous qu’ils avaient tué, mon père aurait emmené ses bannières au nord dès avant que votre cadavre ne soit refroidi. Si c’était vous qu’ils avaient tué, les piques pleuvraient déjà dru sur les Marches, à l’heure actuelle.

— Je n’en doute point.

— Pas plus que vous ne devriez douter de ceci, mon prince, à savoir que mes sœurs et moi n’allons pas patienter dix-sept ans pour assouvir *notre* vengeance. » Là-dessus, elle planta ses éperons dans les flancs de sa jument et partit au galop vers Lanchéon, talonnée par sa suite à bride abattue.

Le prince se radossa contre ses coussins et ferma les yeux, mais Hotah savait qu’il ne dormait pas. *Il est au*

supplice. Il envisagea un moment d'appeler à la rescousse mestre Caleotte mais, si Doran Martell avait eu envie des soins de celui-ci, il n'aurait pas manqué de le mander lui-même.

Les ombres de l'après-midi se vautreient déjà loin, toutes sombres, et le soleil se montrait aussi pourpre et boursoufflé que les membres du prince quand finirent par se détacher sur le ciel, à l'est, les tours de Lancehélion. D'abord la svelte silhouette de la tour Lance, avec ses cent cinquante pieds de haut surmontés d'une aiguille d'acier doré qui la grandissait de trente pieds supplémentaires ; puis la puissante tour du Soleil, faitée d'un dôme d'or à verrières résillées de plomb ; la Frégate des Sables isabelle, enfin, semblable à un monstrueux navire de course échoué sur la grève et mué en pierre.

La route côtière qui s'étirait entre les Jardins Aquatiques et Lancehélion avait beau n'avoir que trois lieues de long, c'étaient néanmoins deux mondes incompatibles qu'elle reliait. Dans le premier, des enfants nus folâtraient au soleil, la musique égayait des cours carrelées, l'atmosphère était vivifiée par le parfum des oranges sanguines et des citrons. Dans le second, l'atmosphère empestait la poussière, la sueur et la fumée, les nuits grouillaient de voix babillardes. Tandis que le marbre rose prévalait aux Jardins Aquatiques, le torchis donnait à Lancehélion des tonalités brunes et jaunâtres. L'antique château fort de la maison Martell se dressait à l'extrême pointe orientale d'un petit promontoire de sable et de roc, entouré par la mer sur trois de ses côtés. À l'ouest, dans l'ombre des murailles massives de Lancehélion, des boutiques de brique sèche et des taudis à façade aveugle se cramponnaient à la forteresse comme des bernacles à la coque d'une galère. À l'ouest de ces derniers s'était développé tout un fouillis d'écuries, d'auberges, de bordels et de mastroquets, souvent entourés de leurs propres murs, et sous

ces murs-là s'étaient encore mis à pulluler de nouveaux taudis. *Et ainsi de suite et ainsi de suite et ainsi de suite, comme auraient dit les prêtres à barbe.* Comparée à Tyrosh, à Myr ou à Norvos-le-Grand, la ville ombreuse n'était rien de plus qu'un conglomérat, mais c'était encore ce que ces fichus Dorniens possédaient de plus proche d'une agglomération digne de ce nom.

Son arrivée ayant précédé la leur de quelques heures, il ne faisait aucun doute que lady Nym avait averti les gardes de leur venue, car la Triple Porte était ouverte lorsqu'ils l'atteignirent. Il n'y avait qu'ici que les portes étaient alignées l'une derrière l'autre afin de permettre aux visiteurs de passer sous les trois voûtes percées dans les Remparts Lacis et d'accéder directement au Palais Vieux, sans avoir à risquer d'abord de s'égarer sur des milles et des milles dans le dédale de ruelles exigües, de cours secrètes et de bazars tonitruants.

Le prince Doran avait refermé les tentures de sa litière aussitôt en vue de Lancehélion, mais la populace n'en accueillit pas moins son passage par des cris hostiles. *Les Aspics des Sables l'ont mise en ébullition,* songea le capitaine avec un certain malaise. Ils traversèrent la misère noire agglutinée contre le croissant extérieur puis franchirent la deuxième porte. Au-delà, le vent charriait des remugles de goudron, d'eau saumâtre et d'algues en putréfaction, et la foule s'épaississait à chaque pas. « Place ! Cédez la place au prince Doran ! tonna Areo Hotah, tout en martelant le sol de briques avec la hampe de sa hallebarde. Cédez la place au prince de Dorne !

— Le prince est mort ! glapit dans son dos une femme au timbre strident.

— Aux piques ! » aboya un homme du haut d'un balcon.

— *Doran !* héla une voix aristocratique. Aux piques ! »

Hotah renonça à s'inquiéter de l'identité de ces insolents ; la presse était trop dense, et un tiers de ceux qui la composaient beuglaient à qui mieux mieux : « Aux piques ! Vengeance pour la Vipère ! » Lorsqu'on parvint à la troisième porte, les gardes s'attachaient à repousser les gens pour frayer passage à la litière du prince, et la canaille commençait à bombarder le cortège. Un gamin dépenaillé fusa du barrage de piques, une pomegranate à demi pourrie à la main, mais, en apercevant le capitaine planté devant lui, hallebarde à l'arrêt, il laissa choir le fruit sans l'avoir lancé et battit dare-dare en retraite. D'autres larguèrent hardiment de plus loin une volée de citrons, d'oranges, de limons, tout en braillant : « Guerre ! Guerre ! Aux piques ! » L'un des gardes fut frappé à l'œil par un citron, pendant que l'écrasement d'une orange éclaboussait un pied d'Areo lui-même.

Aucune riposte ne partit de l'intérieur de la litière. Doran Martell demeura claquemuré derrière ses remparts de soie jusqu'à ce que les remparts plus massifs du château les aient tous engloutis, lui et les siens, et que la herse soit retombée en ferrailant sur leurs talons. Le tohu-bohu des cris et des huées s'estompa dès lors peu à peu.

La princesse Ariane se tenait dans la redoute externe, afin d'accueillir son père, avec la moitié de la Cour autour d'elle : Ricasso, le vieux sénéchal aveugle, et le gouverneur, ser Manfrey Martell, le jeune mestre Myles, avec ses robes grises et sa soyeuse barbe parfumée, plus deux vingtaines de chevaliers dorniens parés de lin flottant de cinquante nuances. La petite Myrcella Baratheon était là aussi, avec sa septa personnelle et ser Arys, de la Garde Royale, qui suffoquait dans son armure blanche en écailles d'émail.

Chaussée de sandales en peau de serpent lacées jusqu'aux cuisses, la princesse Ariane s'avança vers la litière. Elle avait des cheveux d'un noir de jais qui, finement torsadés tout du long comme une crinière, lui ondoyaient jusqu'au bas des reins, et un bandeau de soleils en cuivre lui

ceignait le front. *Elle est encore un petit brin de fille*, songea le capitaine. Alors que les Aspics des Sables étaient de grande taille, Arienne, elle, tenait de sa mère, qui n'avait que cinq pieds deux pouces. Et, néanmoins, sous sa ceinture de bijoux, sous ses flots de soieries violettes et de brocarts jaunes, elle arborait un corps de femme, tout en rondeurs et courbes potelées. « Père, déclara-t-elle, tandis que les tentures s'écartaient, Lancehélion se réjouit de votre retour.

— Oui, j'ai entendu sa joie. » Le prince sourit d'un air las, puis cueillit la joue de sa fille dans l'une de ses mains rougies, boursouflées. « Tu as bonne mine. Capitaine, veuillez avoir la bonté de m'aider à m'extirper de là-dedans. »

Hotah glissa sa hallebarde dans la bandoulière qui lui barrait le dos, puis prit le prince dans ses bras, délicatement, de manière à ne pas froisser ses membres torturés. Doran Martell n'en ravala pas moins un hoquet de douleur.

« J'ai donné l'ordre aux cuisiniers d'apprêter un festin pour ce soir, dit Arienne, avec tous vos plats favoris.

— Je crains de ne pouvoir leur rendre pleine justice. » Il promena lentement son regard tout autour de la cour. « Je ne vois pas Tyerne.

— Elle demande un entretien privé. Je l'ai envoyée dans la salle du Trône attendre votre venue. »

Son père exhala un soupir. « Très bien. Capitaine ? Plus tôt j'en aurai terminé, plus tôt j'aurai le loisir de me reposer. »

Hotah l'emporta jusqu'en haut de l'interminable escalier de pierre qui, dans la tour du Soleil, aboutissait finalement à l'immense rotonde sise sous la coupole. Les derniers feux de l'après-midi se déversaient là par d'épaisses verrières multicolores qui endiamantaient la pâleur du marbre de

mille diaprures. Le troisième Aspic des Sables s'y trouvait, effectivement.

Elle était assise en tailleur sur un coussin, au pied de l'estrade surélevée qu'occupaient les trônes, mais elle se dressa vivement à leur entrée, moulée dans une robe de samit bleu pâle à manches en dentelle de Myr qui la faisait paraître aussi candide que la Jouvencelle en personne. L'une de ses mains tenait l'ouvrage de broderie auquel elle était en train de travailler, l'autre une paire d'aiguilles en or. D'or était également sa chevelure, et le bleu profond de ses yeux évoquait deux lacs, mais non sans rappeler bizarrement au capitaine les yeux de son père, aussi noirs pourtant que la nuit. *Toutes les filles du prince Oberyne ont hérité de ses yeux vipérins, s'avisait-il soudainement, la couleur n'y change strictement rien.*

« Oncle, dit Tyerne Sand, j'étais impatiente de vous voir.

— Capitaine, veuillez m'installer sur mon siège. »

Il y en avait deux sur l'estrade, quasiment jumeaux, à ce détail près qu'une incrustation d'or figurait la lance de la maison Martell sur le dossier surélevé de l'un, tandis que flamboyait sur celui de l'autre le soleil Rhoynien qui avait jadis, lors de son arrivée à Dorne, flotté aux mâts de la flotte de Nyméria. C'est dans le premier qu'Areo Hotah déposa le prince avant de se retirer à l'écart.

« Avez-vous mal à ce point ? » Lady Tyerne parlait d'une voix pleine de sollicitude, et sa mine était aussi douce que fraises d'été. Elle avait eu pour mère une septa, et l'air d'innocence qui la nimбайt paraissait presque appartenir à un autre monde. « Serait-il en mon pouvoir de faire quoi que ce soit pour vous soulager ?

— Dis ce que tu voulais dire, et laisse-moi me reposer. Je suis fatigué, Tyerne.

— J'ai fait ceci pour vous, Oncle. » Elle déploya l'ouvrage de broderie qu'elle avait entrepris. Il représentait son père, le prince Oberyne, monté sur un destrier des

sables, armé de rouge de pied en cap et souriant. « Je le termine, et il est tout de suite à vous, pour vous aider à vous souvenir de lui.

— Je ne suis pas vraiment homme à l'oublier.

— C'est réconfortant à savoir. Bien des gens persistent à se le demander.

— Lord Tywin nous a promis la tête de la Montagne.

— C'est *tellement* aimable à lui... Mais le preux ser Gregor mérite mieux que de finir par l'épée d'un bourreau. Nous avons si longtemps réclamé sa mort dans nos prières, il n'est que justice qu'il la réclame dans les siennes aussi. Je connais le poison dont s'est servi mon père, et il n'en est pas de plus lent ni de plus torturant. Il se pourrait que d'ici peu nous entendions même les hurlements du blessé retentir jusqu'à Lancehéliou. »

Le prince Doran soupira. « Obara m'adjure en faveur de la guerre. Nym se satisfera de l'assassinat. Et toi ?

— La guerre m'ira, répondit Tyerne, mais pas la guerre de ma sœur. Comme c'est chez eux que les Dorniens se battent le mieux, je dis, moi, aiguisons nos piques et attendons. Quand les Lannister et les Tyrell viendront fondre sur nous, nous les saignerons dans les cols et les ensevelirons sous les tempêtes de sable, ainsi que nous l'avons déjà fait cent fois.

— *À condition* qu'ils viennent fondre sur nous.

— Oh, mais force leur sera de le faire, sous peine de voir le royaume déchiré une fois de plus, comme il l'était avant que nous n'épousions les dragons. Père me l'avait expressément dit. Il trouvait que nous devions rendre grâce au Lutin de nous avoir envoyé la princesse Myrcella. Elle est si mignonne, vous ne trouvez pas ? J'aimerais bien avoir des boucles comme les siennes. On l'a faite pour être reine, exactement comme sa mère. » Des fossettes s'épanouirent sur les joues de Tyerne. « Ce serait un honneur pour moi que d'apprêter le mariage, ainsi que de

veiller à la confection des couronnes. Trystan et Myrcella sont d'une telle ingénuité... Je me suis dit que de l'or blanc, peut-être, avec des émeraudes, pour aller avec les yeux de Myrcella. Oh, des perles et des diamants feraient aussi bien l'affaire, du moment que ces chers enfants seraient unis et couronnés. Dès lors, il ne nous reste plus qu'à proclamer tout simplement la petite Myrcella Première du nom, reine des Andals, de Rhoynar et des Premiers Hommes, et légitime héritière des Sept Couronnes de Westeros... puis qu'à attendre la venue des lions.

— L'héritière *légitime* ? » Le prince émit un reniflement lourd de scepticisme.

« Elle est plus âgée que son Tommen de frère, expliqua Tyerne, du ton qu'elle aurait pris pour s'adresser à un demeuré. Selon la loi, le Trône de Fer aurait dû lui échoir.

— Selon la loi *dornienne*.

— Lorsque le bon roi Daeron prit la princesse Moriah pour épouse et nous intégra à son royaume, il fut convenu que la loi dornienne continuerait de régir Dorne à jamais. Et Myrcella se trouve bel et bien à Dorne, en l'occurrence.

— En effet. » Le ton était récalcitrant. « Laisse-moi réfléchir à cet aspect des choses. »

Tyerne se fit rageuse. « Vous réfléchissez trop, Oncle.

— Ah bon ?

— Père le disait.

— Oberyne réfléchissait trop peu.

— Il est de certaines gens qui ne *réfléchissent* que parce qu'ils ont la frousse d'*agir*.

— Il existe une différence entre la frousse et la circonspection.

— Oh, il me faudra prier de ne jamais vous voir *effrayé*, Oncle. Vous risqueriez d'en omettre de respirer. » Elle leva une main...

... Et le capitaine fit sonner le marbre sous la hampe de sa hallebarde. « Vous vous oubliez, madame. Veuillez avoir l'obligeance de vous éloigner un peu de l'estrade.

— Je n'avais aucune mâle intention, capitaine. Je chéris mon oncle comme je sais qu'il chérissait mon père. » Elle mit un genou en terre devant le prince. « J'ai dit tout ce que j'étais venue dire, Oncle. Daignez me pardonner si je vous ai offensé, mon cœur se brise en mille morceaux. Bénéficié-je encore de votre affection ?

— Toujours.

— Alors, accordez-moi votre bénédiction, et je quitterai la place. »

Doran hésita l'ombre d'une seconde avant de placer sa main sur la tête de sa nièce. « Sois courageuse, mon enfant.

— Hé ! Le moyen de ne pas l'être ? Je suis sa fille. »

Elle n'avait pas plus tôt pris congé que ce petit rondouillard de Caleotte se précipita vers l'estrade. « Mon prince, elle n'aurait pas... Là, laissez-moi regarder votre main. » Il en examina la paume en premier, puis la retourna délicatement pour flairer le dessus des doigts. « Non, bon. Voilà une bonne chose. Il n'y a pas d'éraflures, ainsi... »

Doran Martell retira sa main. « Mestre, si cela ne vous ennuie pas trop, me serait-il permis d'avoir du lait de pavot ? Trois gouttes suffiront.

— Le pavot. Oui, bien sûr. Naturellement.

— Tout de suite, m'est avis », le pressa gracieusement le prince, et le bonhomme détala vers les escaliers.

Le soleil s'était entre-temps couché. À l'intérieur de la rotonde, la lumière avait la couleur bleue du crépuscule, et les irisations du sol se mouraient peu à peu. Toujours assis dans sa cathèdre, le prince montrait un visage blême de souffrance sous la lance emblématique des Martell. Au bout d'un long moment, il se tourna vers Areo Hotah et rompit le silence. « Capitaine, demanda-t-il, jusqu'à quel point mes gardes sont-ils loyaux ?

— Ils sont loyaux. » Il ne voyait pas quelle autre réponse donner.

« Tous ? Ou seulement certains d'entre eux ?

— Ce sont des braves à toute épreuve. De bons *Dor-niens*. Ils exécuteront mes ordres. » La hampe de sa hallebarde martela le marbre. « Que n'importe lequel d'entre eux soit seulement tenté de vous trahir, et je vous apporterai personnellement sa tête.

— Je ne veux pas de têtes. Je veux de l'obéissance.

— Elle vous est acquise. » *Servir. Obéir. Protéger. Des vœux simples pour un homme simple.* « Combien d'hommes sont nécessaires ?

— Je vous laisserai carte blanche pour en décider. Il se peut qu'une petite poignée de gens solides nous serve mieux qu'un gros peloton. J'entends que cette affaire soit réglée le plus vite et le plus discrètement possible, et sans la moindre effusion de sang.

— Rapide et discret, pas de sang, je vois. Que me commandez-vous ?

— De dénicher les filles de mon frère et de les arrêter, puis de les interner dans les cellules qui se trouvent au sommet de la tour Lance.

— Les Aspics des Sables ? » Le capitaine avait la gorge sèche. « Toutes... Toutes les huit, mon prince ? Les benjamines aussi ? »

Doran Martell s'accorda le temps de la réflexion. « Les filles d'Ellaria sont trop jeunes pour constituer un danger, mais les autres seraient bien capables de chercher à les utiliser contre moi. Mieux vaudrait les mettre à l'abri et les tenir sérieusement en main. Oui, les benjamines également..., mais il faut avant tout s'assurer de Nyméria, de Tyerne et d'Obara.

— À vos ordres, mon prince. » Il en avait le cœur charviré. *Ma petite princesse va détester ça.* « Et Sarella ? C'est une femme faite, à près de vingt ans.

— À moins qu'elle ne revienne à Dorne, je ne puis strictement rien faire en ce qui la concerne, excepté prier qu'elle

Le trône de fer

fasse montre de plus de bon sens que ses sœurs. Abandonnez-la à ses... jeux. Regroupez les autres. Je ne fermerai pas l'œil tant que je ne les saurai pas en sécurité et sous bonne garde.

— Ce sera fait. » Le capitaine marqua une hésitation. « Lorsque la nouvelle se sera mise à courir les rues, la populace va nous faire un de ces raffuts...

— C'est Dorne tout entière qui va se mettre à hurler, commenta Doran Martell d'une voix lasse. Puissent les dieux m'accorder simplement que ces criailles retentissent jusqu'à Port-Réal, et que lord Tywin en soit assez fort assourdi pour savoir quel ami fidèle il possède à Lancehélion. »

CERSEI

Dans son rêve, elle occupait le Trône de Fer et dominait tout le monde de très très très haut.

En contrebas, les courtisans fourmillaient comme des souris aux couleurs éclatantes. De grands seigneurs et des dames altières étaient agenouillés devant sa personne. De hardis chevaliers juvéniles déposaient leur épée à ses pieds tout en réclamant ses faveurs, et elle abaissait sur eux des sourires de reine. Ce jusqu'à ce qu'apparaisse le nain, comme surgi de nulle part, et, l'index pointé sur elle, s'esclaffant à gorge déployée. Les lords et ladies se mettaient à pouffer à leur tour, dissimulant leurs mines sarcastiques derrière leur main. Et c'est alors seulement qu'elle s'en rendit compte : elle était toute nue.

Horriée, elle essaya de se couvrir avec ses mains. Les pointes de lames et les aspérités qui barbelaient le Trône de Fer déchirèrent sa chair lorsqu'elle se pelotonna pour cacher sa honte. Elle avait les fesses entamées par des crocs d'acier, les jambes ensanglantées par des dégoulinades pourpres. Lorsqu'elle s'efforça de se lever, son pied glissa se coincer dans une faille de métal déchiqueté, tordu. Plus elle se débattait, plus le trône l'engloutissait, arrachant des bouchées voraces à ses seins, son ventre, prélevant dans ses bras, ses jambes de si belles tranches qu'ils en devenaient tout rouges et tout luisants, gluants.

Et, cependant, son nabot de frère, en bas, n'arrêtait pas de rire et de cabrioler.

L'écho de la folle gaieté du Lutin retentissait encore aux oreilles de Cersei quand la sensation d'une main sur son épaule la réveilla subitement. L'espace d'un demi-battement de cœur, le contact infime lui fit l'effet d'appartenir encore à son cauchemar, et elle poussa un cri sans pouvoir réprimer un violent mouvement de recul avant de constater que c'était seulement Senelle qui venait de la toucher, Senelle dont les doigts étaient tout simplement des doigts. La physionomie livide de la camériste trahissait une peur affreuse.

Nous ne sommes pas seules, s'avisa tout à coup la reine. Des ombres se dressaient tout autour du lit, de hautes silhouettes drapées de manteaux sous lesquels scintillait la chaîne de maille. Des gens en armes n'avaient rien à faire là. *Où sont donc mes gardes ?* Sa chambre à coucher était plongée dans les ténèbres, à ce détail près que l'un des intrus brandissait une lanterne. *Je ne dois pas manifester de peur.* Elle repoussa ses cheveux embroussaillés par le sommeil et articula : « Qu'est-ce que vous me voulez ? » Un homme pénétra dans le halo de la lanterne, et elle s'aperçut qu'il portait un manteau blanc. « Jaime ? » *J'ai rêvé de l'un de mes frères, mais c'est l'autre qui est venu me réveiller.*

« Votre Grâce. » La voix n'était pas celle de ce dernier. « Le lord Commandant m'a ordonné de venir vous chercher. » Ses cheveux bouclaient comme ceux de Jaime, mais ceux de Jaime présentaient l'aspect de l'or martelé, tout comme les siens, tandis que cet homme les avait noirs et huileux. Elle le dévisagea, perplexe, pendant qu'il marmonnait des choses confuses où il était question de cabinet d'aisances et d'une arbalète, et où le nom de Père revenait comme une rengaine. *Je suis encore en train de rêver*, se dit-elle. *Je ne me suis pas réveillée, mon cauchemar n'est*

toujours pas fini. Tyrion va incessamment sortir en rampant de dessous le lit et recommencer à me tourner en dérision.

Mais non, bêtises que tout cela. L'horrible gnome crou-pissait, condamné à mort, au fin fond des oubliettes, et c'était aujourd'hui même que devait avoir lieu son exécution. Elle abaissa son regard sur ses mains, les tourna et les retourna pour s'assurer qu'elles avaient toujours chacun de leurs doigts. Elle en laissa courir une le long de son bras, le découvrit cloqué par la chair de poule mais intact. Il n'y avait pas de plaies sur ses jambes ni de blessures sous la plante de ses pieds. *Un rêve, voilà tout ce que c'était, un rêve. J'ai trop bu, hier au soir, et les vapeurs du vin sont seules à l'origine de mes terreurs. Vienne le crépuscule, et c'est moi qui vais rire à gorge déployée. Mes enfants ne risqueront plus rien, Tommen sera affermi sur son trône, et mon sale petit valonqar contrefait sera raccourci d'une tête et en voie de putréfaction.*

Tout près d'elle se tenait Jocelyn Swyft, une coupe à la main pour l'inviter à boire. Cersei but une petite gorgée, c'était de la citronnade, et d'une telle acidité qu'elle la recracha sur-le-champ. Elle se mit alors à entendre distinctement le vent de la nuit grattouiller aux volets, tout comme à y voir clair, et même avec une étrange acuité. Jocelyn tremblait comme une feuille, aussi affolée que Senelle. Ser Osmund Potaunoir la dominait de toute sa hauteur. Une lanterne était tenue, derrière lui, par ser Boros Blount. Des gardes Lannister, coiffés de heaumes dont brillaient les cimiers en forme de lions dorés, obstruaient la porte. Ils avaient des mines effarées, eux aussi. *Cela peut-il être ? s'interrogea-t-elle. Cela peut-il être vrai ?*

Elle se leva puis se laissa enfilet par Senelle une robe de chambre sur les épaules afin de cacher sa nudité. Elle en noua la ceinture elle-même, les doigts raides et patauds. « Le seigneur mon père se fait pourtant garder nuit et jour », proféra-t-elle, avec le sentiment d'avoir la langue

toute pâteuse. Elle prit une autre gorgée de citronnade et la fit clapoter dans sa bouche pour se rafraîchir l'haleine. Une mouche était allée se fourrer dans la lanterne que brandissait ser Boros, et elle en percevait le bourdonnement tout en distinguant l'ombre de ses ailes quand elle venait se cogner contre les parois de verre.

« Tout le monde était à son poste, Votre Grâce, répondit ser Osmund. Nous avons découvert une porte dissimulée dans le fond de la cheminée. Un passage secret. Le lord Commandant est descendu voir où il mène.

— Jaime ? » La terreur l'empoigna, soudaine comme un ouragan. « Jaime devrait être avec le *roi*...

— L'enfant n'a été victime d'aucune agression. Ser Jaime a dépêché une douzaine d'hommes pour veiller sur lui. Sa Majesté dort paisiblement. »

Puisse-t-il faire un rêve plus délicieux que le mien et jouir d'un réveil plus charmant. « Qui se trouve avec lui ?

— Ser Loras a cet honneur, plaise à Votre Grâce. »

Elle en conçut un violent déplaisir. Les Tyrell étaient de simples intendants que les rois-dragons avaient propulsés bien au-dessus de leur condition. Leur vanité n'était surpassée que par leur ambition. Ser Loras pouvait bien être aussi ravissant qu'une songerie de pucelle, son blanc manteau ne l'empêchait pas d'être un Tyrell jusqu'à la moelle. Et, pour autant que sût Cersei, l'immonde semence du fruit récolté cette nuit avait été plantée, cajolée dans les vergers de Hautjardin...

Mais c'étaient là des soupçons qu'elle n'osait exprimer tout haut. « Laissez-moi trois minutes pour m'habiller. Ser Osmund, vous m'accompagnerez à la tour de la Main. Ser Boros, allez secouer les geôliers du nain, et assurez-vous qu'il se tient toujours dans sa cellule. » Elle se refusait à prononcer le nom de son frère. *Il n'aurait jamais trouvé le courage de lever ne serait-ce que le petit doigt contre Père,*

songea-t-elle, mais il lui fallait en avoir coûte que coûte la certitude.

« Le serviteur de Votre Grâce. » Blount remit sa lanterne à ser Osmund. Cersei ne fut pas fâchée de lui voir tourner les talons. *Bon débarras. Père n'aurait jamais dû le réintégrer dans la Blanche Garde.* Le bougre n'avait que trop prouvé sa pleutrerie.

Lorsqu'ils quittèrent la citadelle de Maegor, le ciel avait viré à un bleu de cobalt sombre, mais les étoiles y scintillaient encore. *Toutes sauf une,* songea Cersei. *L'étincelante étoile de l'ouest est tombée, et les nuits vont être désormais plus noires.* Elle s'immobilisa un instant sur le pont-levis qui enjambait la douve sèche pour contempler les piques qui la hérissaient. *Ils n'auraient pas l'audace de me mentir sur un pareil sujet.* « Qui l'a découvert ?

— L'un des gardes, expliqua ser Osmund. Lum. La satisfaction d'un besoin naturel l'a poussé à se rendre au petit coin, et il y est tombé sur Sa Seigneurie. »

Non, cela ne peut être. Un lion ne saurait mourir de cette manière. Elle se sentait singulièrement calme. Le souvenir lui revint du jour où elle avait perdu sa première dent, alors qu'elle n'était encore qu'une toute petite fille. Elle n'avait pas du tout souffert, mais cette brèche subite dans sa mâchoire lui faisait un effet tellement bizarre qu'elle ne pouvait s'empêcher d'y porter sans cesse la langue. *Il y a maintenant une brèche à la place que Père occupait dans ce monde, et les brèches exigent d'être comblées.*

Si Tywin Lannister était bel et bien mort, plus personne n'était en sécurité... Plus personne, et moins que qui-conque Tommen sur son trône. Quand le lion s'abat, les fauves de moindre taille et les rapaces entrent dans la danse, chacals, vautours et autres chiens sauvages. Ils allaient s'efforcer de la pousser en marge, ainsi qu'ils l'avaient toujours fait. Ce qui l'obligerait à réagir de façon

foudroyante, comme après la disparition de Robert. Peut-être fallait-il en l'espèce voir là l'ouvrage de Stannis Baratheon, par le truchement d'un sbire quelconque. Peut-être bien le prélude à un nouvel assaut contre Port-Réal. Elle espéra que tel était le cas. *Qu'il vienne. Je l'écraserai, justement comme Père l'a écrasé, et, cette fois, ce n'est pas sain et sauf qu'il s'en tirera.* Stannis ne lui faisait pas peur, pas plus d'ailleurs que Mace Tyrell. Personne ne lui faisait peur. Elle était une fille du Roc, un lion. *Et il ne sera plus question de me contraindre à me remarier.* Castral Roc était à elle, maintenant, de même que toute la puissance de la maison Lannister. Jamais plus personne ne se risquerait à lui chicaner les égards. Lors même que Tommen n'aurait plus besoin de régente, la dame et maîtresse de Castral Roc demeurerait un personnage avec lequel l'ensemble des Sept Couronnes se verrait forcé de compter.

Le soleil levant avait déjà peint en rouge vif le sommet des tours, mais la nuit se blottissait encore à l'abri des remparts. Le château qui la cernait de toutes parts était plongé dans un silence si profond qu'elle aurait pu croire morts tous les habitants. *Ils devraient l'être. Il est malséant que Tywin Lannister ait péri seul. Un homme de cette trempe mérite une escorte aux enfers pour répondre à ses exigences.*

Quatre piques en manteau écarlate et heaume à cimier léonin se tenaient postées à la porte de la tour de la Main. « Ne laissez pas qui que ce soit sortir ou entrer sans mon autorisation », leur ordonna-t-elle. Le ton du commandement lui venait le plus naturellement du monde. *Il y avait de l'acier dans la voix de mon père aussi.*

À l'intérieur de la tour, la fumée que répandaient les torches lui irrita les yeux, mais Cersei ne versa pas une larme, pas plus que son père ne l'aurait fait. *Je suis le seul fils véritable qu'il ait jamais eu.* Les talons de ses chaussures écorchaient la pierre pendant qu'elle grimpait, et elle entendait toujours les battements d'ailes éperdus de la

mouche emprisonnée dans la lanterne de ser Osmund. *Crève donc ! songea-t-elle, exaspérée, vole un bon coup dans la flamme, et que c'en soit fini de toi !*

Deux autres gardes drapés d'écarlate occupaient le palier supérieur. Lester le Rouge marmonna des condoléances au passage de la reine. Elle commençait à avoir le souffle court et haletant, et elle sentait son cœur lui marteler les côtes. *Les marches, se dit-elle, cette maudite tour a beaucoup trop de marches.* Elle rumina vaguement le projet de la faire démolir.

Le vestibule était bondé d'imbéciles qui ne jacassaient que sous la forme de messes basses, comme si lord Tywin était en train de roupiller et qu'ils avaient la trouille de le réveiller. En la voyant surgir, tout ce monde-là s'écarta devant elle avec un bel ensemble, gardes aussi bien que serviteurs, la bouche farcie de bredouillements. Mais leurs gencives roses et l'agitation de leurs langues avaient beau lui crever les yeux, les phrases qu'ils débitaient lui paraissaient aussi dénuées de raison que tous les *bzzz bzzz* de l'insecte. *Qu'est-ce qu'ils fichent ici ? Comment sont-ils au courant ? C'était elle, en principe, qu'on aurait dû appeler la première. Elle était la reine régente, est-ce qu'on l'avait oublié ?*

Devant la porte fermée de la chambre à coucher de la Main se cambrait ser Meryn Trant, en blanche armure et blanc manteau. La visière de son heaume était relevée, et les poches qu'il avait sous les yeux lui donnaient l'air d'être encore à demi assoupi. « Débarrassez-moi le plancher de tous ces gens-là, lui jeta Cersei. Mon père est dans les latrines ?

— On l'a remporté sur son lit, m'dame. » Il poussa le vantail et s'effaça pour la laisser entrer.

La lumière du matin qui se faufilait par l'interstice des volets rayait d'or les joncs éparpillés sur le dallage de la pièce. L'oncle Kevan était agenouillé au chevet du lit,

s'efforçant de prier, mais à peine capable d'exhaler les mots. Des gardes s'agglutinaient près de la cheminée. Derrière les cendres laissées par l'ultime flambée de lord Tywin s'apercevait l'issue secrète dont ser Osmund avait parlé, toujours béante et pas plus grande que la gueule d'un four. Un homme normal ne pouvait l'emprunter qu'à croupetons. *Tyrion n'est qu'une moitié d'homme.* Cette pensée la mit en colère. *Non, le nabot est sous les verrous, dans une oubliette.* Le meurtre de lord Tywin ne pouvait être son ouvrage. *Stannis, se dit-elle, c'est Stannis, le commanditaire occulte. Il a toujours des partisans dans la ville. Lui, ou bien les Tyrell...*

On avait de tout temps évoqué l'existence d'un réseau de passages invisibles dans le Donjon Rouge. Maegor le Cruel était censé avoir fait périr les bâtisseurs de sa forteresse afin de préserver les arcanes de ce dédale. *Combien y a-t-il d'autres chambres à coucher munies aussi d'accès secrets ?* Cersei eut soudain la vision du nain surgissant, tel un reptile et poignard en main, de derrière une tapisserie dans celle de Tommen. *Tommen est bien gardé,* songea-t-elle pour se rassurer. Sauf que lord Tywin l'avait été lui aussi, bien gardé...

Elle mit un moment à reconnaître le mort. Il avait bien le poil semblable à celui de Père, oui, mais c'était quel-qu'un d'autre, à coup sûr, un homme de moindre taille... et beaucoup plus vieux. La robe de chambre, retroussée, s'entortillait autour du torse et laissait entièrement à découvert le bas du corps à partir de la ceinture. Le carreau s'était fiché dans l'aine, entre le nombril et les attributs virils, et si profondément que s'en voyait juste l'empennage. La toison pubienne était toute raide de sang séché. Un énorme caillot se coagulait encore au creux du nombril.

La puanteur qui émanait du cadavre força Cersei à friper son nez. « Retirez-lui le carreau du corps, ordonna-t-elle.

Vous êtes en présence de la Main du Roi ! » *Et de mon père. Du seigneur mon père. Devrais-je fondre en larmes et m'arracher les cheveux ?* On prétendait que Catelyn Stark s'était de ses propres ongles déchiqueté le visage en lambeaux sanglants quand les Frey lui avaient assassiné son inestimable Robb. *Vous plairait-il que j'en fasse autant, Père ?* avait-elle envie de lui demander. *Ou bien voudriez-vous que je me montre imperturbable ? Avez-vous pleuré votre propre père ?* Elle n'avait qu'un an lorsque son grand-père était mort, mais elle connaissait l'histoire. Lord Tytos était devenu presque obèse, et son cœur avait éclaté dans les escaliers, un jour où il grimpait rejoindre sa maîtresse. À l'époque de l'événement, Père se trouvait à Port-Réal, en sa qualité de Main du roi fou. Les devoirs de son office l'y retenaient souvent, quand elle-même et Jaime étaient tout jeunes. S'il avait jamais versé le moindre pleur en apprenant la nouvelle du décès de son père, alors, c'était dans un endroit où personne ne risquait d'en être le témoin.

La reine sentait ses ongles s'enfoncer dans ses paumes. « Comment avez-vous pu le laisser dans un pareil état ? Mon père a été la Main de trois rois, l'un des plus grands hommes qui aient jamais foulé le sol des Sept Couronnes. Les cloches doivent sonner pour lui comme elles l'ont fait pour Robert. Il doit être d'abord baigné puis revêtu, comme il sied à un personnage de son envergure, d'hermine, de brocart d'or et de soie écarlate. Où est Pycelle ? Où est Pycelle ? » Elle se tourna vers les gardes. « Puckens, ramène le Grand Mestre Pycelle. C'est à lui qu'il incombe de s'occuper de lord Tywin.

— Il l'a déjà vu, Votre Grâce, dit le dénommé Puckens. Il est venu, il a vu, et puis il est reparti faire mander les sœurs silencieuses. »

C'est moi qu'ils sont allés chercher la dernière. Le constat la fit entrer dans une fureur presque inexprimable. *Et*

Pycelle qui déguerpit délivrer un message plutôt que de salir ses douces mains fripées. Le dernier des inutiles ! « Trouve-moi mestre Ballabar, commanda-t-elle. Trouve-moi mestre Frenken. N'importe lequel d'entre eux. » Puckens et Courte-oreille obtempérèrent en prenant leurs jambes à leur cou. « Où est mon frère ?

— Au bout du tunnel, il y a un puits, muni de barreaux de fer scellés dans la pierre. Ser Jaime est allé voir jusqu'à quelle profondeur il descend. »

Alors qu'il ne lui reste qu'une seule main ? brûla-t-elle de leur crier. *C'est l'un d'entre vous qui aurait dû y aller ! Il n'est pas à son affaire avec vos fichues échelles ! Et qui sait si les individus qui ont assassiné Père ne l'attendaient pas en bas ?* Son jumeau s'était toujours montré d'une témérité folle, et même la perte d'une main ne lui avait apparemment pas appris la prudence. Elle était sur le point d'enjoindre aux gardes de descendre à sa suite et de le ramener quand Puckens et Courte-oreille reparurent, encadrant un bonhomme à cheveux gris. « Votre Grâce, annonça Courte-oreille, celui que voilà soutient qu'il a été mestre, dans le temps. »

Ce dernier s'inclina bien bas. « En quoi puis-je être utile à Votre Grâce ? »

Ses traits avaient beau lui être vaguement familiers, Cersei fut incapable de le situer au juste. *Vieux, mais pas aussi vieux que Pycelle. Il lui reste encore quelque énergie.* Il était grand, quoique légèrement voûté, et des rides sillonnaient le pourtour de ses yeux bleus fixés sur elle avec un rien d'insolence. *Il a la gorge nue.* « Vous ne portez pas de chaîne de mestre.

— On me l'a retirée. Je me nomme Qyburn, plaise à Votre Grâce. C'est moi qui ai soigné la main de votre frère.

— Son moignon, pour parler sans fard. » Elle se le rappelait, à présent. Il était arrivé d'Harrenhal en compagnie de Jaime.

« Je n'ai pas réussi à sauver la main de ser Jaime, il est vrai. Mon art a sauvé son bras, néanmoins, peut-être même ses jours. La Citadelle m'a certes privé de ma chaîne, mais sans parvenir pour autant à m'ôter mon savoir.

— Vous pouvez suffire à la tâche, alors, trancha-t-elle. Mais avisez-vous de m'abuser, et vous perdrez plus qu'une chaîne, je vous le promets. Retirez le carreau du ventre de mon père et apprêtez-le pour les sœurs silencieuses.

— Aux ordres de ma reine. » Qyburn se rapprocha du lit, marqua un instant d'arrêt, jeta un regard en arrière. « Et pour la fille, Votre Grâce, qu'est-ce que je fais ?

— La fille ? » Le regard de Cersei avait complètement omis le second cadavre. Elle s'avança vivement, rejeta de côté le monceau de couvertures ensanglantées puis la vit enfin, là, nue comme un ver, froide et rose... exception faite du visage, devenu aussi noir que celui de Joff le soir du festin de noces. Une chaîne aux maillons en forme de mains d'or était à moitié enfouie, tout entortillée, dans la chair de la gorge, et tellement serrée qu'elle en avait déchiré la peau. Cersei cracha comme un chat furibond. « Qu'est-ce qu'elle fiche ici, *elle* ?

— Nous l'avons trouvée là, Votre Grâce, répondit Courte-oreille. C'est la pute au Lutin. » Comme si cela suffisait pour expliquer sa présence en ces lieux.

Messire mon père n'avait que faire de putains, songea-t-elle. Depuis la mort de Mère, il n'avait plus touché de femme. Elle foudroya le garde d'un regard glacial. « Ceci n'est pas... Lorsque, à la mort de son père, lord Tywin regagna Castral Roc, il découvrit une... une femme de cette engeance... parée des bijoux de dame sa mère et portant l'une de ses robes. Il la dépouilla de l'une comme des autres, ainsi que de tout le reste. Durant quinze jours, il la fit exhiber toute nue dans les rues de Port-Lannis pour qu'elle confesse à chacun des hommes qu'elle croisait ce qu'elle était : une voleuse et une catin. C'est de cette

manière que lord Tywin Lannister traitait les putains. Jamais il... Cette gueuse se trouvait ici dans quelque autre but, et non... pas pour...

— Peut-être que Sa Seigneurie était en train de la questionner sur sa maîtresse, suggéra Qyburn. Sansa Stark ne s'est-elle pas évaporée la nuit même où le roi fut assassiné, d'après ce que j'ai ouï dire ?

— Si fait. » Cersei s'empressa d'attraper la perche qu'il venait de lui tendre. « Père était en train de la questionner, sûrement. Cela ne peut faire l'ombre d'un doute. » Elle vit en un éclair les mimiques sournieuses de Tyrion, la lippe gondolée en un ricanement simiesque sous les décombres de son nez. *Et quelle meilleure méthode employer pour la questionner que de la foutre à poil, les cuisses bien écartelées ?* susurra le nain. *C'est juste comme ça que, moi aussi, je me régale de la questionner.*

La reine se détourna. *Je ne veux pas la regarder.* Il lui était brusquement trop intolérable ne serait-ce que de se trouver dans la même pièce que la morte. Elle bouscula Qyburn pour ressortir dans le vestibule.

Ser Osmund y avait été rejoint par ses frères, Osfryd et Osney. « Il y a une femme morte dans la chambre à coucher de la Main, dit-elle aux trois Potaunoir. Nul ne doit jamais savoir qu'elle y avait mis les pieds.

— Ouais, m'dame. » La joue d'Osney portait encore de vagues traces des griffures infligées par l'une des autres putains de Tyrion. « Et qu'est-ce qu'on va faire d'elle, nous ?

— Donnez-la en pâture à vos chiens. Gardez-la comme chaufferette. Qu'est-ce que vous voulez que cela me fasse ? *Elle n'a jamais mis les pieds ici. J'aurai la langue de qui-conque oserait prétendre le contraire. C'est assez clair pour vous ?* »

Osfryd et Osney échangèrent un regard furtif. « Ouais, Votre Grâce. »

Elle leur emboîta le pas pour rentrer dans la chambre et ne les lâcha pas de l'œil pendant qu'ils saucissonnaient la garce dans les couvertures sanglantes de lord Tywin. *Shae, elle s'appelait Shae.* Elles s'étaient parlé pour la dernière fois durant la nuit qui avait précédé le combat judiciaire exigé par le nain, et pour lequel ce maudit serpent à risettes dornien s'était offert de lui tenir lieu de champion. Les requêtes de Shae avaient constamment porté sur des bijoux que Tyrion lui avait offerts et sur telles gratifications que Cersei lui aurait promises, un hôtel particulier dans la ville et un chevalier pour époux. Ce à quoi la reine avait répondu clair et net qu'il était vain de rien espérer d'elle tant que la petite pute n'aurait pas révélé où Sansa Stark était allée. « Alors que tu étais sa femme de chambre, tu ne comptes quand même pas me faire gober que tu ne savais rien de ses projets ? » Et là-dessus, Shae s'était retirée tout en larmes.

Le cadavre emballé, ser Osfryd se le balança sur l'épaule. « J'entends récupérer la chaîne, dit Cersei. Débrouillez-vous pour ne pas en érafler l'or. » Osfryd acquiesça d'un hochement de tête et commença à se diriger vers la sortie. « Non, pas en traversant la cour. » Elle désigna d'un geste le passage secret. « Un puits permet d'accéder aux cachots. Par là. »

Au moment même où ser Osfryd mettait un genou en terre devant le foyer, la gueule de four s'illumina de l'intérieur, et des bruits divers parvinrent aux oreilles de la reine. Jaime finit par en émerger, plié en deux comme une vieillearde, soulevant sous ses bottes des bouffées de poussière fuligineuse. « Tirez-vous de là-devant », gronda-t-il à l'adresse des Potaunoir.

Cersei se rua vers lui. « Tu les as trouvés ? Tu as trouvé les meurtriers ? Il y en avait combien ? » Ils avaient sûrement dû être plus d'un. Jamais un homme seul n'aurait été capable de tuer leur père.

Son jumeau avait un air exténué. « Le puits aboutit dans une salle où convergent une demi-douzaine de tunnels. Leur accès est interdit par des grilles de fer munies de chaînes et verrouillées. J'ai besoin de trouver des clefs. » Son regard fit le tour de la chambre à coucher. « Quels qu'ils soient, le ou les coupables pourraient bien être encore tapis dans l'épaisseur des murs. C'est tout un labyrinthe, là-derrrière, et d'un noir... ! »

Cersei se figura Tyrion rôdant insidieusement entre deux parois de la maçonnerie, tel un rat monstrueux. *Non. Tu perds la tête, à la fin. Le nain est dans son cachot.* « Battez les murailles avec des marteaux. Détruisez cette tour, s'il le faut. Je veux qu'on les retrouve. Quels que soient les coupables. Je veux qu'on les tue. »

Jaime la pressa dans ses bras, sa main valide lui enserrant fermement les reins. Il empestait la cendre, mais le soleil du matin qui les lutinait mettait dans ses cheveux des chatoiements dorés. Elle eut envie d'attirer le visage de son frère vers le sien pour baiser ses lèvres. *Plus tard, se dit-elle, plus tard, c'est lui qui viendra à moi pour me réconforter.* « Nous sommes ses héritiers, Jaime, lui chuchota-t-elle. C'est de nous qu'il dépendra d'achever son œuvre. Tu dois prendre la place de Père en qualité de Main. Tu t'en rends sûrement compte, maintenant. Tommen aura besoin de toi... »

Il dénoua leur étreinte en la repoussant puis leva son bras pour lui fourrer violemment son moignon sous les yeux. « Une Main sans main ? Quelle mauvaise plaisanterie, sœur. Ne me demande pas de gouverner. »

Leur oncle entendit la rebuffade. Qyburn aussi, tout comme les Potaunoir, qui s'échinaient à pousser leur ballot macabre à travers les cendres. Les gardes eux-mêmes l'entendirent, tant Courte-oreille que Puckens et qu'Okk Jambe-de-cheval. *Tout le château sera au courant d'ici à la tombée de la nuit.* Cersei sentit la chaleur lui monter au

front. « Gouverner ? J'ai soufflé mot de gouverner ? Première nouvelle ! C'est moi qui gouvernerai jusqu'à ce que mon fils ait l'âge requis pour ce faire.

— Je ne sais qui plaindre le plus, rétorqua son frère. De Tommen ou des Sept Couronnes. »

Elle le gifla. Avec une prestesse de félin, le bras de Jaime se dressa pour parer le coup... Mais ce félin-là n'avait qu'un moignon d'infirmes en lieu et place de main droite, et cinq marques rouges fleurirent sa joue.

Le bruit de la claque fit bondir ser Kevan sur ses pieds. « Votre père repose ici même, *mort*. Ayez la décence d'aller vider vos querelles dehors. »

Jaime baissa la tête d'un air contrit. « Veuillez nous pardonner, mon oncle. Ma sœur est si malade de chagrin qu'elle s'en oublie elle-même. »

Elle eut envie de le gifler de nouveau pour cette impertinence. *Fallait-il que je sois folle pour m'imaginer qu'il pourrait tenir lieu de Main !* Elle aurait plutôt fait de supprimer le poste. Y avait-il jamais eu de Main qui lui ait rien procuré d'autre que de la peine ? Non content de lui avoir flanqué Robert Baratheon dans son lit, Jon Arryn, avant de mourir, s'était mis à subodorer ce qui la concernait, elle, et à flairer du côté de Jaime par la même occasion. Sur ces entrefaites, Eddard Stark reprenait la traque exactement au point où son prédécesseur l'avait laissée ; et, à force de fourrer son nez dans ses affaires, il l'avait contrainte à se débarrasser de Robert plus tôt qu'elle n'aurait voulu, c'est-à-dire avant d'avoir pu régler leur compte à ses satanés frères. Tyrion, lui, vendait Myrcella aux Dorniens, prenait l'un de ses fils en otage et lui assassinait l'autre. Quant à lord Tywin, aussitôt qu'il remettait les pieds à Port-Réal, eh bien...

La prochaine Main connaîtra la place qui lui revient, se promit-elle. Le rôle irait sans doute comme un gant à ser Kevan. Il était infatigable, circonspect, d'une docilité sans

faillie. Elle pourrait se reposer sur son oncle en toute confiance, à l'instar de Père. *La main ne discute pas avec la tête.* Elle avait un royaume à gouverner, mais elle aurait besoin d'hommes nouveaux pour la seconder dans sa tâche. Pycelle était un lèche-cul gâteux, Jaime avait perdu sa bravoure en même temps que sa main d'épée, et Mace Tyrell était aussi peu fiable que ses petits acolytes Redwyne et Rowan. À son humble avis, ces trois derniers risquaient fort d'avoir trempé dans cet assassinat. Le doux sire de Hautjardin ne savait-il pas forcément qu'il ne gouvernerait jamais les Sept Couronnes aussi longtemps que Tywin Lannister serait en vie ? *Il va me falloir manœuvrer en douceur avec celui-là.* Ses hommes fourmillaient dans la ville, et il s'était même débrouillé pour planter l'un de ses fils dans la Garde Royale, et il escomptait tout autant parvenir à fourrer sa fille dans le lit de Tommen. La seule pensée que Père avait été d'accord pour fiancer Tommen à Margary Tyrell continuait à la mettre hors d'elle. *Cette petite garce est deux fois plus vieille que lui, et elle a déjà deux veuvages sur son ardoise.* Mace Tyrell avait beau clamer qu'elle était toujours vierge, Cersei ne se faisait pas faute d'en douter. Joffrey avait été assassiné avant de pouvoir coucher avec elle, mais elle avait d'abord été mariée à Renly... *Il se peut qu'un homme préfère le goût de l'hypocras, mais si vous déposez devant lui une chope de bière, il vous la lampera quand même assez gloutonnement.* Il lui faudrait enjoindre à lord Varys de fouiner tant qu'il pourrait dans cette histoire-là.

Cela suffit à la pétrifier sur place. Varys... Il lui était complètement sorti de la mémoire. *Il devrait être ici. Il y est tout le temps.* Au moindre événement de quelque importance qui se produisait dans l'enceinte du Donjon Rouge, l'eunuque apparaissait, comme surgi de nulle part. *Jaime est ici, Oncle Kevan aussi, Pycelle est venu puis reparti, mais pas Varys.* Un doigt glacé lui titilla l'épine

dorsale. *Il était dans le coup. Il a dû redouter que Père ait l'intention de s'offrir sa tête, et il a frappé le premier.* Lord Tywin n'avait jamais éprouvé la moindre once de sympathie pour le maître des chuchoteurs et ses minauderies. Et s'il se trouvait quiconque au monde pour qui le Donjon Rouge n'eût pas de secrets, c'était incontestablement le maître des chuchoteurs. *Il aura fait cause commune avec lord Stannis. Ils collaboraient déjà du temps de Robert, en définitive, en tant que membres du Conseil tous deux...*

Cersei s'élança vers la porte de la chambre mortuaire et y apostropha Meryn Trant : « Ser, amenez-moi lord Varys. De force si nécessaire, dût-il se débattre et piauler, mais indemne.

— Le serviteur de Votre Grâce. »

Or, à peine eut-il disparu qu'un autre chevalier de la Garde Royale reparut. Suite à son interminable escalade tout d'une traite, ser Boros Blount était hors d'haleine et cramoisi. « Disparu », haleta-t-il dès qu'il aperçut la reine. Il s'affala sur un genou. « Le Lutin..., sa cellule est grande ouverte, Votre Grâce... Pas trace de lui nulle part... »

Le rêve a dit vrai. « J'avais donné des ordres, objecta-t-elle. Il devait être étroitement gardé, nuit et jour... »

La poitrine de Blount se soulevait comme un soufflet de forge.

« L'un des geôliers est porté manquant, lui aussi. Rugen, que c'était, son nom. Et il y en avait deux autres qui dormaient comme des souches, on a découvert. »

Cersei eut besoin de toutes ses forces pour ne pas se mettre à hurler. « J'espère que vous ne les avez pas réveillés, ser Boros. Laissez-les dormir.

— Dormir ? » Il leva les yeux, tout en bajoues perplexes. « Ouais, Votre Grâce. Combien de temps est-ce que je vais les... ?

— Pour l'éternité. Assurez-vous personnellement qu'ils dorment pour l'éternité, ser. Je ne tolérerai pas que des

Le trône de fer

gardes dorment pendant leur tour de veille. » *Il est dans les murs. Il a tué Père comme il a tué Mère et comme il a tué Joff.* Le nain viendrait aussi pour elle-même, Cersei le savait, conformément à ce que lui avait prédit la vieille sorcière, autrefois, dans les ténèbres de sa tente. *Je lui ai ri au nez, mais elle possédait des pouvoirs certains. Elle m'avait fait voir mon avenir dans une goutte de sang. Ma perte inexorable.* Une faiblesse la prit, ses jambes en étaient comme liquéfiées. Ser Boros essaya de lui saisir le bras, mais elle eut un mouvement de recul pour se soustraire au contact. Les motifs ne lui manquaient pas pour voir en lui une créature éventuelle de Tyrion. « Écartez-vous de moi, dit-elle, *Hors de ma vue !* » Elle tituba vers une banquette.

« Votre Grâce ? bafouilla Blount. Si j'allais vous chercher une coupe d'eau ? »

C'est de sang que j'ai soif, pas d'eau. Il me faut le sang du maudit valonqar, le sang de Tyrion ! Les torches tournaient autour d'elle. Elle ferma les yeux, et elle vit le nain lui adresser un sourire épanoui. *Non, songea-t-elle, non, j'étais presque débarrassée de toi... !* Mais les doigts de son frère s'étaient reployés sur son cou, et elle les sentait se resserrer peu à peu, peu à peu.

BRIENNE

« Je suis à la recherche d'une jeune fille de treize ans, dit-elle à la matrone qui se tenait auprès du puits. Une jeune fille de haute naissance et très belle, avec des yeux bleus et des cheveux auburn. Il se pourrait qu'elle voyage en compagnie d'un chevalier corpulent de quelque quarante ans, ou alors d'un bouffon. Est-ce que vous ne l'auriez pas vue ? »

— Pas que je me souviens, ser, répondit la femme, en se martelant le front de son poing fermé. Mais je ne manquerai pas d'ouvrir l'œil, ça oui. »

Le forgeron ne l'avait pas aperçue non plus, ni le septon, au septuaire du village, ni le porcher gardant ses cochons, ni la gamine en train d'arracher des oignons dans son potager, ni aucun des autres gens du commun que la Pucelle de Torth parvint à dénicher parmi les bicoques en torchis de Rosby. Elle persista néanmoins. *C'est la route la plus directe pour Sombreval*, se dit-elle. *Si Sansa est passée par là, quelqu'un l'aura forcément remarquée.* Devant les portes du château, elle reposa la question à deux hommes armés de piques arborant l'emblème aux trois chevrons rouges sur champ d'hermine, blason de la maison Rosby. « Si elle est sur les routes par les temps qui courent, votre damoiselle aura tôt fait de ne plus l'être », commenta le plus âgé. Le plus jeune, lui, s'inquiéta seulement de savoir

si la jouvencelle en question avait également l'entrecuisse auburn.

Je ne trouverai pas d'aide ici. Comme elle se remettait en selle, Brienne entr'aperçut tout au bout du village un jeune garçon maigrichon juché sur un cheval pie. *Celui-là, je ne l'ai pas consulté,* songea-t-elle, mais il s'évanouit derrière le septuaire avant qu'elle n'ait eu le temps de l'interpeller. Elle ne se donna pas la peine de lui courir après. Il était plus que probable qu'il ne sût rien de plus que le reste des habitants. Rosby n'étant guère plus qu'une grosse bourgade en travers du trajet, Sansa n'aurait eu aucun motif de s'y attarder. Après avoir regagné la grand-route, Brienne se dirigea vers le nord et l'est en longeant des vergers de pommiers, des champs d'orge, et, bientôt, village et château furent loin derrière. C'était Sombreval qui lui procurerait les renseignements nécessaires à sa quête, se persuada-t-elle. *Si tant est qu'elle ait jamais choisi cet itinéraire.*

« Je retrouverai la petite pour la protéger », telle était la promesse faite par Brienne à ser Jaime, à Port-Réal. « Eu égard à sa mère. Et à vous. » De nobles paroles, mais les paroles étaient aisées, les actes difficiles. Elle avait traîné beaucoup trop longtemps ses guêtres dans la ville, et pour une récolte bien trop maigre. *J'aurais dû partir plus tôt, mais pour où ?* Sansa Stark s'était volatilisée la nuit même de la mort du roi Joffrey, et si quiconque l'avait aperçue depuis lors ou avait la plus petite idée de l'endroit où elle pouvait s'être réfugiée, toutes les bouches étaient restées cousues. *Avec moi, du moins.*

Qu'elle eût quitté Port-Réal, Brienne le croyait. Y serait-elle encore que les manteaux d'or auraient déjà réussi à lui mettre la main dessus. Elle était fatalement allée ailleurs..., mais c'était tellement vaste, ailleurs ! *Si j'étais une jeune fille à la féminité tout récemment éclosée, seule et terrifiée, menacée de mort et désespérée, que ferais-je,*

moi ? s'était-elle demandé. Où me rendrais-je ? Dans son cas personnel, la réponse était d'une simplicité enfantine. Elle retournerait chez elle, à Torth, auprès de son père. Seulement, le père de Sansa avait péri, décapité sous ses yeux. Dame sa mère était morte, elle aussi, assassinée aux Jumeaux, et Winterfell, la prestigieuse forteresse Stark, avait été saccagée, incendiée, et sa population passée au fil de l'épée. *Elle n'a pas de chez elle où courir s'abriter, pas de père, pas de mère, pas de frères.* Elle pouvait se trouver dans la prochaine ville ou bien à bord d'un navire à destination d'Asshai ; les deux hypothèses étaient aussi plausibles l'une que l'autre.

À supposer même que le vœu le plus cher de Sansa Stark ait été de retourner chez elle, comment s'y serait-elle prise pour se rendre là-bas ? La route Royale était tout sauf sûre, le dernier des mioches aurait su cela. Aux mains des Fernés, Moat Cailin bloquait le Neck, et les Jumeaux étaient le fief des Frey, de ces mêmes Frey qui avaient assassiné le frère de la petite, ainsi que dame sa mère. Il lui était certes possible, à condition toutefois d'en avoir les moyens financiers, d'emprunter la voie maritime, mais les docks de Port-Réal étaient encore en ruine, la rivière un chaos d'épaves de galères incendiées, coulées et de quais démolis. Brienne avait eu beau questionner les gens de toute la zone portuaire, personne n'était arrivé à se souvenir d'un appareillage quelconque la nuit du meurtre de Joffrey. Une poignée de bateaux de commerce mouillaient désormais dans la rade et déchargeaient leur cargaison dans des barques, lui apprit un homme, mais nombre d'autres préféraient encore remonter la côte jusqu'à Sombreval, dont le port était plus actif que jamais.

En plus de son aspect plaisant, la grande jument baie que Brienne devait à la générosité de Jaime Lannister avait le mérite de soutenir joliment l'allure. La route était plus

passagère que la cavalière ne s'y attendait. Des frères mendiants la suivaient d'un pas lourd, leurs sébiles ballantes attachées au col par une lanière. Un jeune septon la dépassa au galop d'un palefroi dont la beauté pouvait rivaliser avec celle de la monture de n'importe quel grand seigneur, et elle croisa par la suite un groupe de sœurs silencieuses qui branlèrent du chef en réponse à son éternelle question, puis une longue file de chars à bœufs chargés de ballots de laine et de sacs de grain cahotant vers le sud. Plus tard, elle dépassa un porcher menant ses cochons, ainsi que la litière attelée d'un cheval d'une vieille dame qu'escortaient des gardes montés. À tous, elle demanda s'ils n'auraient pas vu une jeune fille de haute naissance, âgée de treize ans, avec des yeux bleus et des cheveux auburn, mais n'en obtint que des réponses négatives. Elle se renseigna aussi sur ce que son chemin lui réservait. « D'ici jusqu'à Sombreval, il n'est pas trop méchant, l'informa un homme, mais, au-delà, il y a des hors-la-loi et de la racaille en rupture de ban dans les bois. »

Seuls les vigiers et les pins plantons mouchetaient encore le pays de vert ; les feuillus s'étaient quant à eux revêtus de capes rousses et or ou bien entièrement dépouillés comme pour mieux griffer le ciel avec leurs branches brunes et nues. À chacune de ses rafales, la bise poussait en travers de la route sillonnée d'ornières des nuées bruisantes de feuilles mortes qui crissaient quand elles effleuraient dans leur course folle les sabots de la jument. *Aussi facile de retrouver une feuille parmi toutes celles qu'emporte le vent qu'un seul brin de fille perdu dans les immensités de Westeros.* Brienne se surprit en train de se demander si Jaime ne s'était pas une fois de plus cruellement gaussé d'elle en lui confiant pareille mission. Peut-être Sansa Stark était-elle déjà morte alors, décapitée pour sa participation au meurtre du roi Joffrey, morte et enterrée dans

quelque tombe irrepérable. Comment mieux camoufler son assassinat qu'en dépêchant à sa recherche une quelconque fillette de Torth aussi stupide que dégingandée ?

Jaime ne ferait rien de tel. Il était sincère. Il m'a donné l'épée et l'a baptisée Féale. Cela n'avait aucune importance, de toute façon. Elle avait juré à lady Catelyn de lui ramener ses filles, et il n'était pas de serment plus sacré que la foi jurée à un mort. La cadette était morte depuis longtemps, affirmait Jaime ; l'Arya prétendue que les Lannister avaient expédiée dans le nord épouser le fils bâtard de Roose Bolton étant une imposture, il ne restait plus que Sansa. Elle, Brienne se devait de la retrouver.

Le crépuscule approchait quand elle aperçut, au bord d'un ruisseau, les flammes d'un feu de camp. Deux hommes assis devant elles y faisaient griller des truites, leurs armes et leurs armures empilées sous un arbre. Le plus jeune se leva pour l'accueillir. Il avait une grosse bedaine qui soumettait à rude épreuve le laçage de son justaucorps en peau de daim parsemé de taches. Ses joues et son menton disparaissaient sous une barbe en brousaille hirsute couleur de vieil or. « Nous avons assez de poisson pour trois, ser », lança-t-il.

Ce n'était pas la première fois, loin s'en fallait, que l'on se méprenait sur le sexe de Brienne. Elle retira son grand heaume, laissant ainsi sa chevelure libre de s'éparpiller. Jaune était celle-ci, d'un jaune de paille sale, et presque aussi rêche. Longue et peu fournie, elle lui fouettait les épaules. « Soyez remercié, ser. »

Le chevalier errant loucha vers elle avec tant de franchise qu'elle comprit qu'il devait être myope.

« Une dame, c'est bien ça ? Revêtue d'une armure et en armes ? Illy, bonté divine ! la *taille* qu'elle se paie...

— Moi aussi, je l'avais prise pour un chevalier », fit le plus âgé, tout en retournant leur pêche.

Si Brienne avait été un homme, on lui aurait appliqué le qualificatif de grand ; mais, en tant que femme, elle méritait celui de gigantesque. *Monstrueuse* était en fait celui qui lui avait tinté aux oreilles toute sa vie. Elle avait les épaules larges et les hanches encore plus larges ; les jambes longues et les bras épais ; en guise de poitrine, plus de pectoraux que de seins ; de grosses mains, des pieds énormes. Et elle était laide, en plus, avec une ganache chevaline toute tapissée de son, et des dents qui semblaient presque excessives pour sa bouche. Autant de détails qu'il était oiseux de lui rappeler. « Messers, dit-elle, auriez-vous rencontré sur la route une jouvencelle de treize ans ? Elle a des yeux bleus et des cheveux auburn, et peut-être se trouvait-elle en compagnie d'un homme corpulent, rougeaud, dans la quarantaine. »

Le chevalier myope se gratta le crâne. « Je ne me souviens pas d'une semblable jouvencelle. C'est quoi au juste, auburn, comme couleur de cheveux ?

— Brun-rouge, lui expliqua son compagnon. Non, nous ne l'avons pas vue.

— Nous ne l'avons pas vue, m'dame, répéta le premier. Allons, démontez, le poisson est presque à point. Est-ce que vous avez faim ? »

En l'occurrence, oui, mais cela ne l'empêchait pas d'être également méfiante. Les chevaliers errants jouissaient d'une réputation assez peu friande. « Chevalier errant, chevalier brigand sont les deux flancs de la même lame », assurait l'adage. *Ces deux-là n'ont pas l'air trop dangereux.* « Me serait-il permis de savoir vos noms, messers ?

— J'ai l'honneur d'être le ser Creighton Longuebranche que célèbrent les chanteurs, répondit la grosse bedaine. Vous aurez entendu vanter mes exploits sur la Néra, peut-être. Mon compagnon n'est autre que ser Illifer le Sans-le-Sol. »

S'il existait une chanson consacrée à Creighton Longuebranche, c'en était une que Brienne n'avait jamais entendue. Quant à leurs noms, ils lui disaient tout aussi peu de chose que leurs armoiries. Exclusivement barré d'un chef marron, le bouclier vert de ser Creighton exhibait une profonde entaille causée par quelque hache de combat. Celui de ser Illifer était gironné d'or et d'hermine, mais l'aspect de son propriétaire suggérait à tous égards que les seules sortes d'hermine et d'or qu'il eût jamais connues se réduisaient aux barbouillages de peinture. Il avait soixante ans pour le moins, une figure étroite aux traits tirés sous le capuchon de sa pèlerine de bure rapetassée. Il allait bien vêtu de maille, mais la rouille la mouchetait au point que le fer semblait avoir des taches de rousseur. Brienne les dépassait l'un et l'autre d'une bonne tête, et elle bénéficiait par-dessus le marché d'une meilleure monture et de meilleures armes. *Si des individus de cet acabit suffisent à me flanquer la frousse, je ferais mieux de troquer tout de suite ma rapière contre une paire d'aiguilles à tricoter.*

« Je vous remercie, braves sers, dit-elle. Je partagerai de bon cœur votre truite. » Mettant vivement pied à terre, elle dessella sa jument, la mena s'abreuver puis l'entrava pour la laisser paître. Lorsqu'elle eut fini d'entasser ses fontes, ses armes et son bouclier sous un orme, les truites étaient croustillantes à point. Ser Creighton lui en offrit une, et elle s'assit en tailleur par terre pour la déguster.

« Nos obligations nous appellent à Sombrevail, m'dame, lui dit Longuebranche tout en dépeçant sa propre truite à pleins doigts. Vous auriez intérêt à chevaucher de conserve avec nous. Les routes sont dangereuses. »

Brienne aurait été à même de lui fournir plus de détails sur les dangers des routes qu'il ne se souciait peut-être d'en savoir. « Je vous remercie, ser, mais je n'ai pas besoin de protecteurs.

— J'insiste. Un chevalier digne de ce nom se doit de défendre le sexe faible. »

Elle toucha la poignée de son épée. « Voici qui saura me défendre, ser.

— Une épée vaut seulement ce que vaut l'homme qui la manie.

— Je ne la manie pas trop mal.

— À votre aise. Il ne serait pas courtois de disputer contre une dame. Nous veillerons à votre sécurité jusqu'à Sombreval. Les risques sont moindres pour un groupe de trois cavaliers que pour un cavalier solitaire. »

Nous étions trois, lorsque nous avons quitté Vivesaigues, et cela n'a pas empêché Jaime de perdre sa main et ser Cleos la vie. « Vos montures ne pourraient pas soutenir l'allure de la mienne. » Le hongre brun de ser Creighton était une vieille rosse ensellée à l'œil chassieux, et le canasson de ser Illifer avait l'air malingre et famélique d'une bête à moitié crevée.

« Mon destrier m'a plutôt bien servi sur la Néra, s'obstina ser Creighton. Pour ça, j'y ai fait un sacré carnage et gagné une douzaine de rançons. Est-ce que m'dame fréquentait ser Herbert Boulin ? Elle n'est pas près de le revoir, alors. Je l'ai tué net, là. Aussitôt que les épées ferrailent, ce n'est pas en dernière ligne que vous trouverez jamais ser Creighton Longuebranche. »

Son compagnon émit un gloussement sec. « Laisse tomber, Creigh. Ses semblables à elle ont rien à foutre de nos semblables à nous.

— Mes semblables ? » Brienne n'était pas sûre de comprendre ce qu'il entendait par là.

Ser Illifer désigna d'un index osseux et crochu le bouclier déposé sous l'orme. La peinture avait beau en être écaillée, craquelée, le blason qu'il portait se distinguait parfaitement : une chauve-souris noire sur un champ curviligne d'or et d'argent. « Tu portes un bouclier de

menteuse, que t'as pas un seul droit dessus. Le grand-père de mon grand-père, il faisait partie de ceusses qu'ont zigouillé le dernier Lothston. Y a pas eu personne qu'ait le culot de parader depuis avec cette bestiole, aussi noire que les forfaits des canailles qu'elle était l'emblème. »

Il s'agissait à la vérité du bouclier que Jaime avait déniché dans l'armurerie d'Harrenhal. Il attendait Brienne aux écuries du Donjon Rouge avec la jument et des quantités d'autres choses : selle et harnachement, haubert de maille et heaume à visière, bourses pleines d'or et d'argent, ce sans compter un parchemin plus précieux qu'aucun des présents susdits. « J'ai perdu mon bouclier personnel, se justifia-t-elle.

— Le seul et unique bouclier dont une damoiselle ait besoin, c'est un chevalier authentique », décréta ser Creighton d'un ton sans appel.

Le Sans-le-Sol tint cette intervention pour nulle et non avenue. « Un va-nu-pieds cherche des bottes, un type qui gèle un manteau. Mais qui c'est d'eux qui voudrait se couvrir de honte ? Lord Lucas a porté cette chauve-souris, le Maquereau qu'on l'appelait, et aussi Manfryd à la Coule noire, son fils. Ça rime à quoi, toi, t'affubler de pareilles armes, je me demande, à moins que t'as sur la conscience des crimes encore plus dégueulasses... et salement plus *frais* ? » Il dégaina son poignard, un vilain coutelas de fer-raille. « Une bonne femme monstrueusement géante et monstrueusement baraquée qui planque ses véritables couleurs... Tiens, Creigh, que je te présente la Pucelle de Torth, celle qu'a tranché sa royale gorge à Renly.

— Mensonges ! » Renly Baratheon avait été pour elle bien plus qu'un roi. Elle l'avait aimé dès la première fois où il était venu en visite suzeraine à Torth, au cours du périple d'agrément destiné à célébrer son entrée dans l'âge viril. Si son père n'avait exigé qu'elle assiste coûte que coûte au festin de bienvenue donné en l'honneur de leur

hôte, Brienne serait demeurée bien cachée dans sa chambre, à l'instar d'une bête blessée. Elle devait avoir à l'époque à peu près l'âge de Sansa, et les ricanements l'effraient déjà plus que les épées. *Ils vont être au courant, pour la rose*, avait-elle averti lord Sewyn, *et ils se moqueront de moi*. Mais l'Étoile du Soir ne s'était pas laissé fléchir.

Et, là-dessus, voilà que Renly Baratheon la traitait avec tous les raffinements de la courtoisie, comme si elle était digne de l'appellation damoiselle, et même jolie. Il poussait la bonté jusqu'à lui faire faire un tour de danse et, dans ses bras, elle s'était sentie gracieuse, flottant d'un pied léger à travers la salle. Après quoi d'autres cavaliers l'avaient invitée, mais simplement à cause de l'exemple qu'il venait de donner. À dater de ce jour, elle n'avait plus désiré qu'une chose au monde, être proche de lord Renly, le servir et le protéger. Mais ce pour lui manquer de parole, finalement... *C'est bien dans mes bras qu'il est mort, mais pas de ma main*, songea-t-elle. Seulement, cela, ces chevaliers errants ne le concevraient jamais. « J'aurais volontiers donné ma vie pour Sa Majesté Renly, et je serais morte heureuse, leur dit-elle néanmoins. Je ne lui ai fait aucun mal. Je le jure par mon épée.

— Il faut être chevalier pour jurer par son épée, observa ser Creighton.

— Jurez-le par les Sept, lui enjoignit ser Illifer le Sans-le-Sol.

— Par les Sept, alors. Je n'ai fait aucun mal à Sa Majesté Renly. Je le jure par la Mère. Puissé-je ne jamais connaître sa miséricorde si je mens. Je le jure par le Père, et je lui demande de me juger avec équité. Je le jure par la Jouvencelle et par l'Aïeule, par le Ferrant et par le Guerrier. Et je le jure par l'Étranger, puisse-t-il me prendre à l'instant si je ne dis vrai.

— Elle jure pas mal du tout, pour une pucelle, concéda ser Creighton.

— Mouais. » Ser Illifer le Sans-le-Sol haussa les épaules. « Et puis zut, si elle en a menti, les dieux lui feront son affaire. » Il rengaina son coutelas. « À vous le premier tour de veille. »

Pendant que les deux compères dormaient, Brienne arpenta sans relâche les alentours du petit camp, tout en écoutant brasiller le feu. *Je devrais poursuivre ma route, tant que c'est possible.* Mais elle avait beau ne pas connaître ces individus, non, elle ne parvenait pas à se résoudre à les abandonner sans défense. Même au plus noir de la nuit, des cavaliers continuaient à passer sur la route, et les bois bruissaient de ce qui pouvait être aussi bien que ne pas être des ululements de chouettes et des maraudes de renards. Aussi Brienne persista-t-elle à arpenter, son épée dûment déliée, toute prête à jaillir instantanément du fourreau.

Son quart fut facile, tout compte fait. C'est *après* qui se révéla difficile, une fois que ser Illifer se fut réveillé et lui eut déclaré qu'il prendrait la relève. Brienne étendit une couverture sur le sol, se pelotonna dans une autre et ferma les yeux. *Je ne dormirai pas,* se dit-elle, tout exténuée qu'elle était. Elle avait toujours eu du mal à dormir en présence d'hommes. Même dans les camps de lord Renly, les risques de viol n'étaient jamais exclus... Leçon qu'elle avait apprise une première fois sous les remparts de Hautjardin, puis une seconde lorsque Jaime et elle étaient tombés entre les pattes des Braves Compaigns.

Le froid de la terre s'insinuait à travers ses couvertures et la transperçait jusqu'au fond des os. Elle ne fut pas longue à sentir chacun de ses muscles perclus de crampes et d'ankylose, de la mâchoire jusqu'aux orteils. Elle se demanda si Sansa Stark était elle aussi frigorifiée, en quelque endroit qu'elle pût se trouver. D'après les dires de lady Catelyn, c'était une âme débordante de gentillesse, qui

N° d'édition : L.01EUCN000535.N001
Dépôt légal : avril 2013